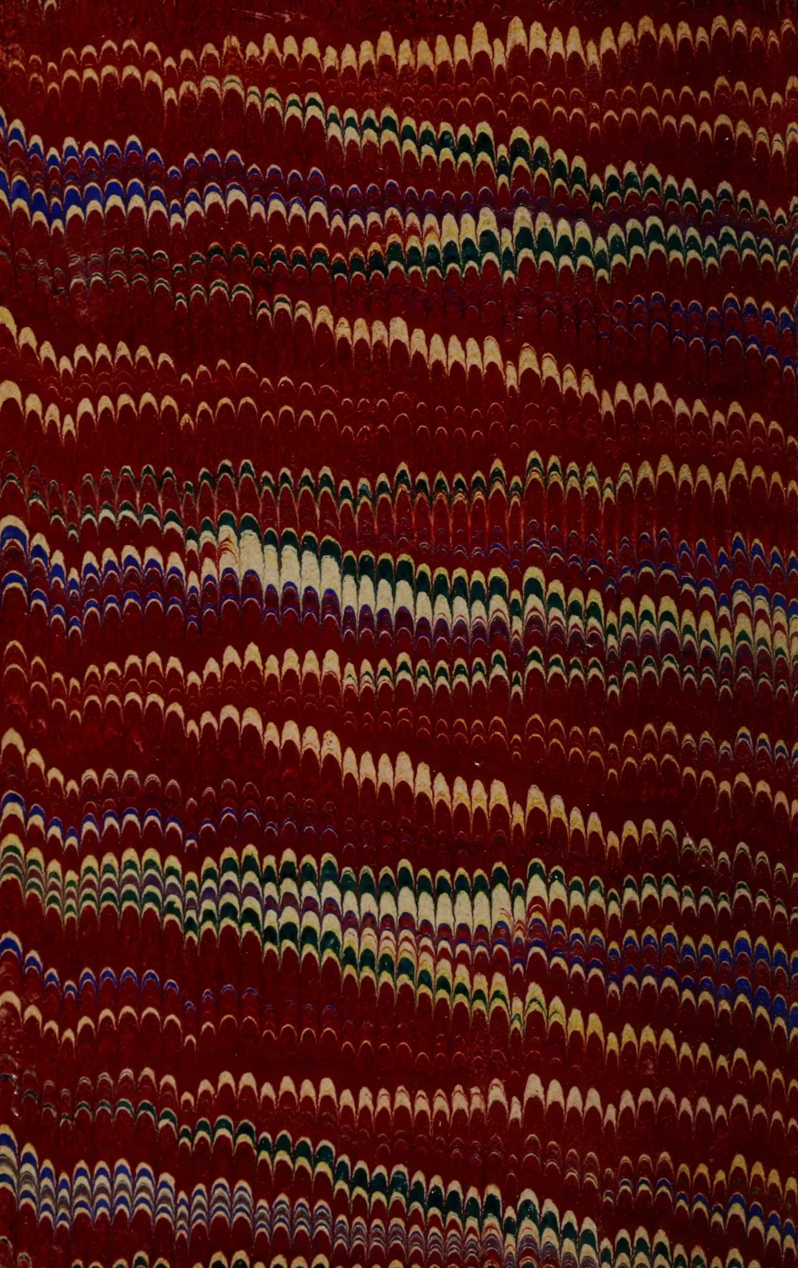
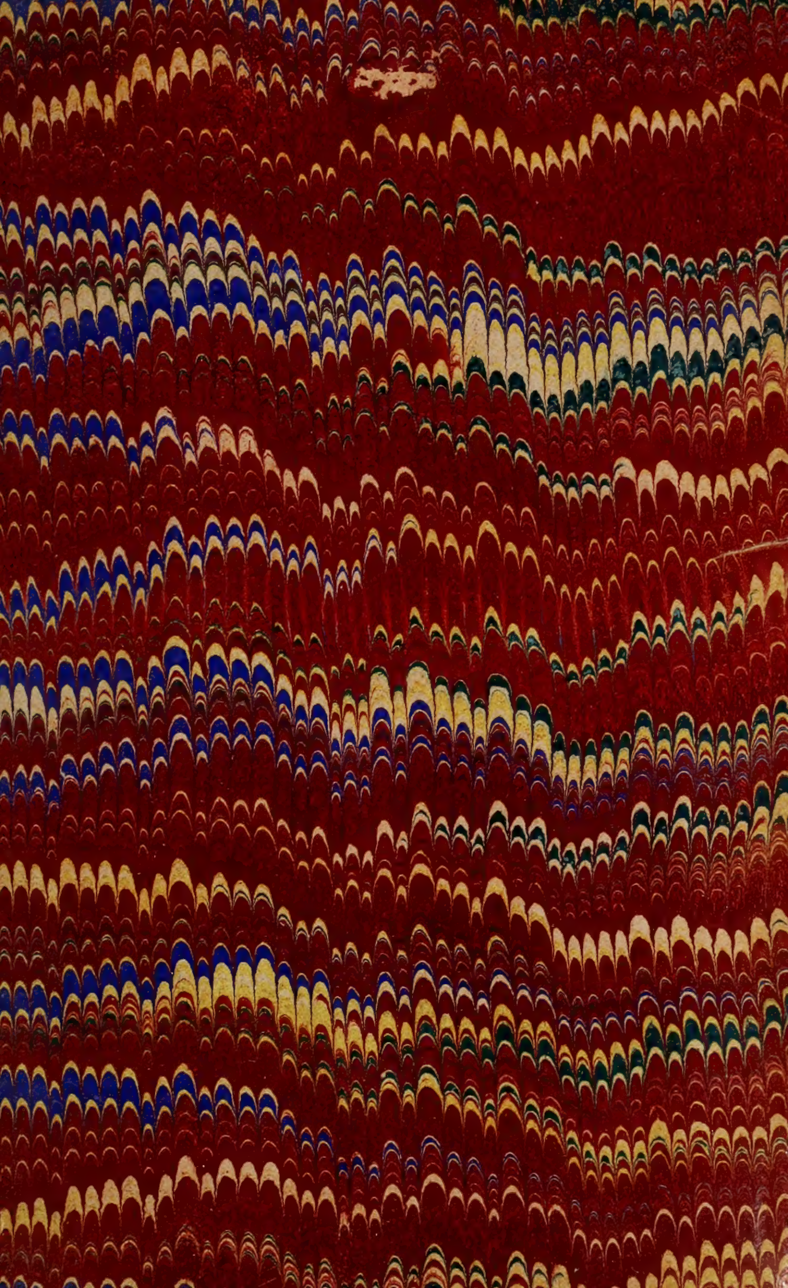

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01896080 7






UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

L'AME DES CHOSES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Justice. — Huit discours. 6e édit. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

Jeunesse. — 23e édition. 1 vol. in-12 . 3 fr. 50
(Ouvrage couronné par l'Académie française).

Vaillance. — 14e édition. 1 vol. in-12 . . 3 fr. 50

La Vie simple. — 3e édition. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

Le long du chemin. — 3e édition. 1 vol. in-12. 2 fr.

Aupres du Foyer. — 1 vol. in-12 . . . 3 fr. 50

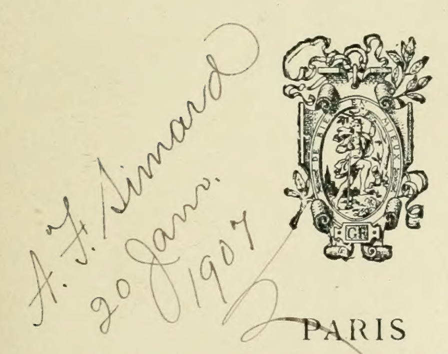
L'Évangile et la Vie. — Sermons. 4e édition. 1 volume in-12 . . . . 3 fr. 50

Sois un homme! Simples causeries sur la conduite de la vie. 1 vol. in-12, broché, 1 fr. 25; relié, 2 fr.

CH. WAGNER

L'Ame des Choses

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
(SOCIÉTÉ ANONYME)
33, RUE DE SEINE, 33
1901

5

A mes collaborateurs aimés :

LES FLEURS, LES BÊTES,
LES PASSANTS.



PRÉFACE

Les scènes décrites et interprétées dans ce livre ne sont que le reflet changeant de la vie, tour à tour souriante et misérable, noble et vile, idéale ou terre à terre, mais intéressante toujours.

La moindre miette de réalité: une fourmi au travail, un enfant qui joue, une feuille tombant de l'arbre, m'a de tout temps étrangement captivé. Autant la ficelle, même savante, me laisse froid, autant le phénomène simple et authentique me charme. Une partie

du grand drame y est jouée par des acteurs sans fard ni pose.

L'attrait des choses vivantes est inépuisable. Chacune d'elles, par un irrésistible mouvement, devient signe, leçon, symbole. Pas de mince filet de ruisseau qui, de proche en proche, ne conduise à la mer. Pas de sentier caché de la vallée qui, pas à pas, ne guide vers les hauteurs. Toute la création parle à qui sait prêter l'oreille. Cette voix des choses, tant de fois perçue, discrète ou formidable, j'ai essayé d'en noter quelques accents.

Permettez-moi de vous les offrir, amis connus et inconnus, en ces pages aujourd'hui réunies. Puissiez-vous leur faire aussi bon accueil qu'à leurs aînées.

C. WAGNER

Fontenay-sous-Bois, octobre 1900.



I

AUX CHAMPS, A LA MER, A LA MONTAGNE



LA CLEF DES CHAMPS

L'homme s'agite et Dieu le mène. On ne fait pas ce qu'on veut, et plus d'un s'est enraciné là où il comptait passer seulement. Tel est mon cas. Rural dans l'âme, je me suis trouvé retenu par le labeur impératif au sein d'une cité monstre, et j'y mourrai sans doute un jour, ayant gardé vivace au fond du cœur le souvenir aimé des forêts et des champs

En attendant, je profite des bonnes occasions pour échapper par intervalles à ma prison...

Tel était le commencement d'un article

que je voulais écrire pour des amis, vers le dix mars, à Chêne-Bougeries, près Genève; il fut interrompu par d'autres occupations. Je le continue aujourd'hui, fin avril, à Montana-sur-Sierre, dans le Valais, près du lit de mon fils. Ah! le chemin incertain de notre vie, quelles courbes il décrit, comme il monte ou baisse à l'improviste! Voilà un commencement d'article auquel j'aurai donné une suite à laquelle je ne pensais guère alors.

La clef des champs m'a été offerte, ou plutôt imposée, pour plus longtemps que je ne l'eusse désiré. Et maintenant, dans la solitude alpestre où je suis, la direction que prennent le plus souvent mes pensées, est celle de ce Paris auquel, il y a peu de temps, je me félicitais d'échapper quelquefois.

Quand je dis clef des champs, pour le moment, ce n'est pas à prendre au sens littéral. Des champs il n'y en a pas ici, hormis les champs de neige. La charrue affectionne la plaine et les régions inférieures des montagnes. Elle ne monte pas à l'alti-

tude. On n'entend ici ni le fouet du laboureur, ni le chant du semeur; mais seulement le bruit des torrents qui courent à la vallée et laissent au flanc abrupt de la montagne de profonds sillons.

Mais combien cette région solitaire des sommets est belle! Quel cachet de grandeur y est imprimé! Et comme ces géants des Alpes, immobiles sous le ciel, font penser à ce qui ne change pas. A chaque instant, des passages de l'Ancien Testament chantent dans ma mémoire. Les Prophètes et les Psaumes sont pleins d'images empruntées à la montagne.

«L'Éternel est un rocher, une haute retraite». «Je lève mes regards vers les montagnes d'où me vient le secours». En les voyant assises sur leurs bases, rangées tout autour de ce vaste horizon, semblables à de blanches et imposantes majestés, il me semble que ce sont les témoins de Dieu, des monuments qu'il a posés là pour dire: «Ce que j'ai promis tient bon».

Et puis, à travers la massive solidité de ces choses visibles, l'invisible m'apparaît, dont tout ce que l'œil voit n'est que le symbole. Et ces paroles de l'Esprit sonnent aux profondeurs de mon âme. « Avant que les montagnes fussent nées et que tu eusses créé la terre et le monde, d'éternité en éternité, tu es Dieu. »

« Les montagnes crouleront, les collines chancelleront, mais ma grâce ne chancellera pas et mon alliance de paix ne tombera point. »

« Le ciel et la terre passeront; mes paroles ne passeront pas. »

Si la montagne est grandiose, elle est gracieuse aussi.

Rien de plus impressionnant que ces contrastes: Sur l'immensité de l'Océan, le corps léger et neigeux d'une mouette bercée par la vague, ou sur le dos gigantesque de la montagne, la petite gentiane d'un bleu intense... Oh, ce bleu! Je pense, en me penchant sur cette corolle, à celui

qui disait: « Regardez les lys des champs... Salomon même, dans toute sa magnificence, n'était pas vêtu comme l'un d'eux. » Et je ne puis m'empêcher de penser: Comme il était bon de suspendre ses paroles de vie éternelle aux choses les plus fragiles de la terre, et de nous envoyer dire par une petite fleur: « Ne vous mettez point en souci! » En vérité, l'Évangile libérateur ne saurait être confié à de plus gracieux messagers.

Et je ne me plaindrai pas d'avoir marché par des sentiers inconnus et douloureux, si parfois, aux détours où je suis le plus hésitant, il m'est donné de rencontrer ce compagnon, le plus désirable de tous, dont la parole rassure, dont le regard met de la lumière sur toutes choses, et dont l'esprit nous fournit la *clef* du royaume des cieux.



LES LEÇONS DE LA MONTAGNE

Le touriste solitaire qui parcourt les sommets des Vosges, au Ballon, au Champ-du-Feu, traverse d'immenses pâturages semés d'une herbe fine et drue. Au milieu de ces prairies que la nature seule féconde et soigne, le travail de l'homme n'apparaît que de loin en loin sous la forme d'une barrière de bois, ou de quelque mur primitif en pierres superposées sans ciment. L'œil est d'autant plus étonné de rencontrer çà et là des buissons de hêtre soigneusement taillés, comme si quelque jardinier soucieux

de symétrie avait passé par là. Tous ces buissons présentent la forme de cônes très réguliers, de toute grandeur, et le nombre en est tel qu'on pense avec stupeur à la main-d'œuvre colossale que leur taille a coûté.

Et pourtant, ce travail n'a pas coûté un centime. Il n'a dérangé ni un jardinier ni une paire de ciseaux. Il s'est accompli avec autant de bonne volonté que de savoir-faire, et ce sont les vaches, les moutons et les chèvres qui en sont les auteurs. Aux premiers jours de leur arrivée à la montagne, les troupeaux se jettent avec avidité sur les jeunes pousses vert tendre qui garnissent les buissons. Consciencieusement, ils les broutent jusqu'à la dernière feuille, et la tondeuse qui fauche les cheveux sur une tête, ne fonctionne pas avec plus de précision que ces milliers de dents tranchantes au service d'appétits sans cesse renaissants.

Le même travail peut se remarquer sur

les sapins. Je me suis souvent appliqué, dans les Alpes, à observer les formes diverses que finissent par prendre les arbres tombés sous la dent vorace des herbivores.

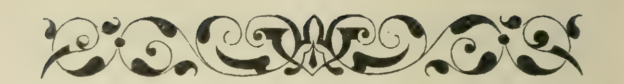
Les uns périssent. Le régime les tue. D'autres, à qui les vaches ont brouté le cœur, restent nains. Les années s'écoulent sans qu'ils grandissent d'un pouce. Ils sont là, accroupis sur le sol, pareils à un hérisson faisant la boule. Mais d'autres ayant gardé leur jet central le lancent en l'air avec vigueur. La morsure, sous laquelle tombent les jeunes rameaux qui leur garnissent la base, multiplie ceux-ci, les fait à la longue croître en une végétation folle et drue. Au bout de plusieurs années, alors que l'arbre a fait jaillir vers le ciel sa cime vivace, il se trouve garni jusqu'à hauteur d'homme d'une sorte de manchon épineux absolument impénétrable. Impossible d'en approcher, il défie toute attaque.

En voyant ces diverses destinées d'arbres,

celles des hommes me sont apparues semblables. Nous aussi, nous supportons différemment les épreuves et les difficultés de la vie. Elles contrarient la croissance chez les uns, exterminant les autres complètement. Mais il en est que l'attaque fortifie. Ils grandissent dans la lutte. Les coups de l'adversité leur forgent une armure. Je les admire, ceux-là, comme je considère avec intérêt le sapin robuste ayant triomphé dans la lutte.

Pourtant je ne sais quelle tendresse émue me fait arrêter près des pauvres petits arbrisseaux rabougris, vaincus et mutilés. Je me dis que le même Créateur les a fait pousser les uns et les autres, comprend ce qui leur arrive et n'en oublie aucun. Leur place est marquée dans son plan. N'est-ce pas aussi là notre consolation dans la vie obscure?

Ceux qui grandissent, grandissent par sa force; ceux qui tombent, tombent dans ses bras.



LE TORRENT

Les flots sont le fidèle symbole de la vie humaine. On parle du cours de l'existence, de sa source, de l'Océan de l'Éternité, où vont se jeter les petits ruisseaux, images de la vie individuelle, et les grands fleuves, image de la vie collective.

Comme les flots, la vie a ses tourmentes, ses fougues, ses repos. Elle est trouble aujourd'hui, terne, semblable aux torrents limoneux grossis par l'orage; demain elle sera limpide, et le voyageur, côtoyant ses bords, distinguera le sable clair et les cailloux polis sur le lit profond.

Une vie souillée ressemble à ces rivières où l'industrie déverse ses poisons. La surface en est barbouillée de graisses et de poussières. Du marécage qu'elles recouvrent montent d'impures exhalaisons. Dans une vie pure se reflète le ciel, comme dans une eau transparente se mire la colline, se regardent les étoiles.

La gaîté de l'enfance rappelle ces alertes petits cours d'eau, sautillant à travers les ravins, où la bergeronnette mouille ses pattes rapides. Est-il une parole, un cri, une couleur peignant mieux la joie humaine que le sourire infini du soleil sur les rides scintillantes d'une mer bleue? Et, quand les ondes ralenties sanglotent à travers les roseaux, ne dirait-on pas entendre des voix qui pleurent? Le flot tour à tour murmure, gazouille, chante, se plaint, gronde, tonne. Il a ses caresses, ses colères.

J'observe l'homme actif, à l'effort utile, au généreux courage, celui dont la vie est pleine de labeurs et de luttes. N'est-il pas,

en sa noble activité, pareil à ce fleuve qui pousse les roues des moulins, actionne les turbines, porte les navires, féconde les prairies et les champs?

Le paresseux est représenté par la mare croupissante où des reptiles noirs déposent leurs œufs.

Comme le fond des eaux trop silencieuses, l'âme de l'hypocrite nous ménage des surprises. Ne vous fiez pas à cette douceur de surface, elle recouvre des pièges, des abîmes: Il n'est pire eau que l'eau qui dort!

Je suis assis au bord d'un torrent gonflé par la fonte des neiges. Quel charme secret m'a incliné à le suivre depuis son origine, à la base du lointain glacier? Je ne sais. Mais, plus je me familiarisais avec lui, chemin faisant, plus je croyais observer les destinées d'un être vivant. Tout d'abord il a coulé sur des terrains nus récemment abandonnés par la neige. Une multitude de petites veines étroites s'y rejoignaient en une grosse artère, et la course commençait,

modérée d'abord, puis accélérée, jusqu'à un pan de rocher abrupt où subitement ce fut un saut dans le gouffre. Par des sentiers détournés, je vins rejoindre là mon compagnon de route... un peu étourdi par sa chute. Il bouillonnait et tournoyait dans une sorte de cuve énorme, d'où bientôt il s'échappait à travers les pâturages d'un vaste plateau. Là son cours se faisait paisible, se complaisant aux détails du paysage, flânant dans les anses tranquilles, s'attardant à folâtrer avec les renoncules.

Arrivé à la limite des forêts de sapins, ce fut la descente, toujours plus précipitée jusqu'en cette gorge escarpée où la beauté du spectacle me retient. Adieu la sereine promenade par la prairie alpestre. Ici c'est un autre monde. Toutes les puissances semblent s'être liguées contre le cours d'eau pour l'empêcher de descendre en paix. Des troncs d'arbre se sont couchés en travers de son lit. Des quartiers de rochers y ont élu domicile. Contre eux le

torrent se brise, écume, s'élance en gerbes, retombe en cascades, poudroie en fine rosée que de minuscules arcs-en-ciel irisent par instants. Au loin, les combes retentissent du fracas des eaux. Par moment, on dirait des voix formidables, couvrant une mêlée de combattants. J'écoute, je regarde émerveillé. Je compare ce fier torrent au doux flâneur des pâturages de là-haut. Comme il est différent, et combien plus beau !

Dans le cours paisible d'une vie heureuse, l'homme est pareil au ruisseau transparent, se laissant glisser par la prairie ensoleillée. Que viennent les jours d'adversité, l'assaut des forces contraires, la nécessité de combattre, il regrettera sans doute la dureté des temps. Mais, s'il est en lui quelque vertu latente, vous le verrez se révéler sous des aspects jusqu'alors inconnus. Son âme, comme les flots tourmentés, heurtés, grandira au sein des épreuves. L'énergie cachée se réveillera. Enserrée, bloquée, harcelée, sa force intime se fera jour, jaillissant de sa

prison, bondissant aux obstacles, et ses actions les plus courageuses, ses plus magnanimes élans, nous les devrons peut-être aux sentiers difficiles qu'il dut franchir bien malgré lui.





TROP PROTÉGÉS

La protection est une fonction nécessaire. La nature est partout pourvue d'organes destinés à remplir cette fonction.

L'écorce protège l'arbre, le cocon protège la larve, la fourrure l'ours, l'écaille le poisson, le crâne le cerveau. Un soin tout spécial est pris de tout ce qui naît, germe, aspire à la vie ou débute dans cette difficile carrière. Pour vous en convaincre, point n'est besoin d'être naturaliste. Il suffit d'avoir des yeux. Regardez comme sont enveloppées les fleurs et les feuilles

aux bourgeons des arbres quand la sève printanière commence à les enfler. Aucun emballeur de bijoux ou d'objets précieux, ne peut égaler ce qui a été fait pour la moindre pousse, au fond des vallons ignorés. C'est l'infini dans l'art des précautions.

Malgré cela, la protection a ses limites. Le régime normal de tous les êtres comporte des risques, des luttes, une part de rigueur salutaire. Ni la peine, ni les dangers ne leur sont évités. Ils grandissent en plein effort et dégénèrent dans la mollesse. Après le coton protecteur, la douche fortifiante.

L'éducation humaine ne sait pas toujours tenir la juste balance entre ces deux éléments. Lorsque nous protégeons, facilement nous étouffons. Notre ombre est tutélaire, mais elle fait périr ceux qu'elle couvre. Nous leur évitons les grands risques, mais nous les empêchons de devenir des caractères.

Je considère comme une des tristesses de l'existence, que la tendresse même et la

sollicitude, puissent devenir un péril. Il est si légitime d'aimer ses enfants, si naturel de leur désirer un sort plus doux que le nôtre, lorsque nous avons eu des commencements rudes. Et voilà, il se trouve que des pères, maltraités par la vie et devenus des hommes parmi les souffrances et les combats, élèvent des fils ne les valant pas. Des grands-parents, en qui toutes les énergies humaines se rencontrent, font de leurs petits-fils des incapables et des impuissants, par excès de sollicitude. Ce malheur est à redouter, surtout dans les familles très éprouvées. A force de subir les coups des destinées, on se replie sur les derniers venus avec une tendresse presque maladive : on n'a plus le courage de leur être sévère. L'idée de les voir souffrir vous devient insupportable, et, selon une locution pittoresque et familière, on les pourrit.

J'ai rencontré l'autre jour, au hasard d'une course forestière, un symbole si expressif de ce genre d'éducation que je désire le

fixer et le présenter à l'attention de mes lecteurs.

Au milieu d'un champ de fougères, se dressait un tronc de sapin, coupé à la scie presque à hauteur d'homme. Les naturels de ce pays du Valais ont de ces attentions pour leur échine. Toujours lorsqu'ils coupent un arbre, ils le font à bonne hauteur, histoire de ne pas trop se plier. Le tronc donc, qui nous occupe, se dressait là comme un large piédestal de colonne antique. Moussu, l'écorce assez bien conservée, mais le bois absolument décomposé, il était envahi par une multitude de lichens et de menues herbes et, sur son sommet, portait, enracinés, deux jolis petits sapins de six à huit ans. Amenées en ce lieu par le vent, deux graines ailées, échappées d'une pomme de sapin, y avaient trouvé un terrain propice. Du cœur du tronc séculaire deux sapineaux étaient sortis et prospéraient à vue d'œil, mieux que tous leurs jeunes camarades d'alentour. Impossible d'avoir une situation

plus favorable. Ni la dent des chèvres, ni la faucille des bonnes femmes coupant, indifféremment, l'herbe des bois et les pousses tendres, ni le groin du sanglier, ni le soulier ferré du chasseur ne pouvaient rien contre eux.

En vérité, cela avait tout l'air de deux enfants gâtés, et j'étais prêt à trouver leur sort digne d'envie, lorsque je me mis à songer à leur avenir. Pour le moment tout va bien me disais-je; mais après? Comment feront-ils quand ils auront quinze ou vingt ans? Circonscrits comme dans un cachepot par le tronc de l'aïeul qui les protège et les emprisonne, ils ne pourront étendre leurs racines. Leur tuteur les empêchera d'aller jusqu'à la terre. Ils se rabougriront et, un beau jour, lorsque le vieux tronc, sucé jusqu'aux moelles, les ayant nourris de sa substance, tombera définitivement en miettes, ses nourrissons s'inclineront à terre, pauvres déracinés, jouets des vents, et leur fin misérable excitera la pitié du passant.



LA VIEILLE SOUCHE

On dit : «Tous les chemins conduisent à Rome. » Mais n'est-il pas des chemins ne conduisant nulle part? Lorsque vous les avez pris, ils semblaient conduire à l'Est. Tout en les suivant, vous avez doucement dévié vers le Nord et pris ensuite la direction du Couchant. C'étaient des chemins larges, presque carrossables. Ils ont abouti à d'étroits sentiers qui, insensiblement, se sont effacés sous vos pas, ne menant à rien. Tel ce chemin de montagne que je viens de perdre. Et je m'en félicite. Car il m'a quitté

au bon moment, comme un guide intelligent vous livre à vous-même en face d'un spectacle, réclamant votre attention et que gâterait l'indiscret bavardage du cicerone.

Il m'a quitté, mon chemin, et j'errais depuis un moment quand je m'en suis aperçu. Tant qu'il était là sous mes pieds, je subissais toutes ses inflexions, comme l'eau docile qui serpente et se détourne au gré d'un lit capricieux. Maintenant je cherche, je m'oriente, je fouille du regard la gorge sauvage dans laquelle je viens d'échouer.

Quel monde, quel beau chaos! Là-haut, d'énormes roches émergent au soleil. Plus bas, près de moi, la forêt puissante se cramponne à la pente abrupte semée de blocs de toute forme et de toute grandeur. De leurs racines courant à découvert, les sapins étreignent ces fragments. On se demande si les arbres soutiennent les pierres, ou les pierres les sapins. Et le tout, par moments, semble crouler vers la crevasse béante d'où monte la voix du torrent.

Peu d'humains ont laissé ici leur trace. Le bûcheron qui porte partout sa hache a respecté cette solitude. Pourquoi couperait-il ce bois ? personne ne peut l'emporter. Le temps seul ou l'orage, furent ici bûcherons. Des troncs gigantesques pourrissent sous la mousse, en un pêle-mêle rappelant leur chute désordonnée aux jours de bourrasques.

Ailleurs des ancêtres forestiers se dressent, morts debout. Leur écorce vermoulue pend en lambeaux. Aux branches desséchées tremblent de longues barbes grises. On dirait des squelettes, traînant des loques lugubrement décolorées.

Mais bientôt, dans tout ce tableau, un point attire mes yeux et les retient fascinés. Une vieille souche, vestige sans doute de quelque colosse foudroyé, étend au soleil d'une clairière le vaste système de ses racines décortiquées. Elle les lance au loin comme des tentacules, les enfonce au sol comme des serres de vautour. Depuis combien de temps

cette ruine découronnée occupe-t-elle sa place? Son état de décrépitude livre, à ce sujet, libre carrière à l'imagination. Mais n'importe, elle a trouvé son emploi, et le plus gracieux possible. Dans les angles formés par ses massives racines un peuple de fraisiers pullule. Quelques-uns lui ont grimpé sur la tête et hardiment s'implantent dans le bois ramolli transformé en gras terreau.

Parmi les blanches corolles des fleurs et la verdure des feuillages dentelés, de belles fraises rouges font briller leur mine d'enfants rieurs. Et la vieille souche, rajeunie par cette gaie végétation, l'enlace tendrement de ses bras d'aïeule amaigris. Jadis, quand elle portait un arbre florissant, rien ne poussait autour d'elle. Tout ce qui naissait là périssait étouffé. L'arbre est tombé, laissant à sa place une trouée d'air et de lumière. Et voilà, ce qu'il en reste devient le centre d'une vie intense. Des centaines de végétaux germent là, abrités du vent, protégés contre le pied du passant. Table

ouverte y est tenue aux oiseaux de la forêt.

Bonne vieille souche, plus je te regarde, plus tu me sembles animée d'une âme de douceur. Tu es l'image des nobles vies brisées, détachées de tout bonheur personnel, consacrées désormais à celui des autres. Dans ce coin ignoré, plein de grandiose beauté, plus rien maintenant n'attire mon attention que toi.

Le prestige en nous de la beauté morale doit être bien puissant. Pour effacer toute autre impression, il suffit d'une souche de bois mort où notre âme a cru voir fleurir un symbole de Bonté [1].

[1] *A mon fils Pierre.*

En attendant que te soit dédié ce livre « l'*Ami* » dont tu aimais tant à parler avec Papa, cher enfant envolé, je t'offre une page écrite à la montagne près de ton lit de douleur et que tu accueillis d'un sourire.





VAINES ESPÉRANCES. TERREURS CHIMÉRIQUES

— Les fraises doivent être mûres sur la grande place claire, dans la forêt de mélèzes. Voici un mois que parurent leurs premières fleurs. L'autre jour, en passant près de là, nous avons remarqué des fruits verts de la grosseur d'une lentille, et d'autres, teintés déjà d'un peu de rouge. Par ce temps mélangé d'averses tièdes et de chauds regards du soleil, les baies enflent et se colorent, au creux de la montagne comme gâteaux au four. Allons, enfants! prenez vos corbeilles d'osier;

mettez-y le goûter. L'air des bois donne faim. Quand les corbeilles seront vides, vous les garnirez d'herbes fraîches, et jusqu'au bord vous les remplirez de ces délicieuses fraises sauvages, au parfum sans pareil. Votre frère malade aura sa part qui lui fera bien plaisir.

Et nous voilà partis, et les propos d'aller leur train.

— Crois-tu, papa, que ces corbeilles suffiront? Pour cueillir cette masse de fraises, il aurait fallu des cruches, des boîtes. Veux-tu que nous retournions en chercher? Ou, bien non, tu nous fabriqueras de vastes paniers de jonc. Nous donnerons des fraises à tout le monde, au voisin condamné à la chambre, à la bonne vieille qui marche avec des béquilles. On fera de la marmelade, des tartes, des confitures !...

— Bah ! peut-être ne sont-elles pas mûres, ou les oiseaux les ont mangées. N'est-ce pas, papa, les oiseaux adorent

les fraises et en apportent à leurs petits?

— Et puis, qui sait? on les aura cueillies avant nous. Cela se peut : Les passants, les bûcherons, les enfants des bûcherons. Quand ils portent le déjeuner à leur père, ils passent par là. Ils connaissent bien les bois.

— Voici le grand étang. Nous sommes à mi-chemin. Encore une petite montée, puis une descente, et nous y serons. La place est en pente, je la trouverais bien, tout seul, moi.

— Et toi, petit Jean; où est ta corbeille ?

— Je n'en ai point. Je goûte avec tout le monde, et si je trouve des fraises je les mange de suite.

— Mais quelle est cette femme débouchant par le sentier là-bas? On dirait qu'elle vient de l'endroit où nous allons. Elle porte une corbeille en mains. On voit du rouge en dessus. Ce sont nos fraises. Malheur! elle les a cueillies. Pauvre frère, qui déjà se réjouissait d'en manger!

— Ne parle pas ainsi; cette femme, sans

doute, a besoin de gagner sa vie. Elle amasse des fraises pour les vendre. Avec l'argent elle achètera du pain.

— Malgré cela c'est vexant. Je n'irai pas plus loin. Trouvez-vous cela amusant, faire tant de chemin inutilement?

— Si nous regardions d'abord de plus près la corbeille de la bonne femme; voyons si ses fraises sont belles...

— Ses fraises? mais elle n'en a pas, c'est un foulard rouge qui recouvre sa corbeille. En dessous c'est blanc, ce sont des œufs.

— Je respire. Vite, en route maintenant.

— Nous voilà près du tremble à la cime coupée. Il faut plier à gauche ici. Mais qu'est-ce qu'on entend? Des voix d'enfants.

— La place serait-elle occupée? Il ne va rien nous rester. On se moquera de nous. Quelle guigne!

— Ce sont des gamins du village; les voici, ils s'approchent. Ils tiennent par les coins un mouchoir gonflé... de fraises sans doute.

— Fi donc! Est-ce assez malpropre de

mettre des fraises dans des mouchoirs? Ce n'est pas moi qui en mangerais.

— Bonjour, les jeunes gens. Que portez-vous là?

— Du son, Monsieur, et du pain trempé, pour offrir aux oies qui nagent sur l'étang. Cela nous amuse de les voir se disputer cette mangeaille. Elles n'en ont jamais assez.

— Bon! encore une attrape. Tout ce monde-là s'entend pour nous induire en erreur, nous faire languir et enrager. Qu'en penses-tu, papa?

— Que vous êtes des petits toqués. Ces braves gens vont leur chemin. Ils ne songent ni à vos fraises ni à vous. Vous leur attribuez des idées qu'ils n'ont pas. C'est injuste à leur égard et, quant à vous, cela vous trouble l'esprit.

Mais nous voici arrivés à la fameuse place. On y remarque des traces de pas. D'autres ont cherché ici des fraises avant nous. C'est naturel, et c'était leur droit. Il

n'y aura pas de quoi remplir des cruches. Mais il en reste beaucoup et de fort belles. Le frère n'en manquera pas, ni vous non plus. Vous serez fatigués d'en cueillir avant de les épuiser. Et voilà, vous n'aurez, ni ce que vous avez follement espéré, ni ce que vous avez follement craint. Vos esprits sont excessifs; vous trouverez ici la juste mesure, la mesure raisonnable. Il n'en est pas autrement dans la vie. Souvenez-vous-en plus tard, quand il s'agira de choses plus sérieuses que des fraises...

Rarement nous est donné tout ce que nous espérons; rarement nous arrive tout ce que nous avons redouté. Comme l'existence serait plus facile, si nous savions mieux modérer nos désirs et commander davantage à nos craintes! Mais chacun leur laisse libre cours et, dès l'enfance, s'habitue à être l'esclave de ses imaginations.





SUR LA FRONTIÈRE

Le Donon est une cime vosgienne située au-dessus du Ban de la Roche, et sur laquelle passe, depuis 1870, la frontière de la France et de l'Allemagne. Je ne pense pas qu'il existe ailleurs, dans notre Europe occidentale, une plus belle forêt que celle de là-haut. Du massif du Donon, partent, dans toutes les directions, mais surtout vers l'Ouest, d'innombrables vallées entièrement boisées. Ces vastes ondulations où l'œil peut errer sans fin, où le vent fait courir des frissons et creuse des remous, res-

semblent aux vagues énormes d'un océan de verdure. Et lorsque le touriste, en descendant de la montagne, plonge dans les profondeurs des hautes futaies, il y trouve, parmi les sapins austères aux barbes grises et les hêtres au clair et gai feuillage, une solitude immense, inviolée. Rien ne trouble, ces passages silencieux, si ce n'est de loin en loin la fuite d'un chevreuil, d'un cerf, ou la formidable envolée d'un coq de bruyère, ce roi des oiseaux de chasse, dont les ailes battent l'air avec un bruit de tambour.

C'est là que, dans la paix rêveuse des hauteurs, l'enfant de l'Alsace se sent envahi par je ne sais quelle tristesse, dont les vieux grès couverts de mousse sont les muets confidents. Cette ligne implacable de la frontière évoque en nous, en plein calme de la nature, des souvenirs de guerre et de combats, d'âpres conflits de peuples, de furieuses mêlées couvertes de cris humains et de bruits d'armes. Plus d'un, en y pas-

sant, a dû croire ces lieux hantés par les démons de la guerre.

A mon tour, je suivais le sentier forestier, livré à d'étranges et sombres suggestions. Mais, c'était en été, l'après-midi, par une belle journée très chaude. Le pas, insensiblement, s'était ralenti. Et, pendant que les visions guerrières obsédaient mon esprit, il commençait à leur surgir autour de moi une active concurrence. Des herbes fines et hautes me caressaient les mains, de petites fleurs sauvages, comme autant d'amies d'enfance, me faisaient signe, m'appelaient doucement, et je finis par céder à la tentation de me reposer, après une longue absence, sur le sein de la terre natale.

Vous êtes-vous jamais couché sur le sol, le front tourné vers la voûte bleue? Avez-vous regardé le ciel d'une belle nuit d'août à travers les frêles roseaux ou les bouquets d'avoine balancés au-dessus de votre tête? C'est, je vous assure, une façon de regarder

l'univers qui n'est point banale et nous inspire de salutaires réflexions.

Pour moi, je flottais entre deux mondes.

Le dos contre la ligne fatale de démarcation et de contestation, jalonnée de distance en distance de pierres-bornes qui en accentuaient encore le tracé, j'avais l'impression de me trouver au bord d'un abîme à jamais infranchissable. Je sentais passer jusque dans mes moelles le froid du glaive qui avait ouvert ce gouffre entre deux peuples faits pour s'entendre et se compléter.

Et pourtant, je ne sais quelle influence bienfaisante, quel souffle d'apaisement descendait sur moi de l'immensité, à travers les branches des chênes et les dentelles des fougères...

A ce moment, je vis arriver une petite mésange à tête noire, le bec chargé de butin. Elle était là, *côté France,* faisant plier sous son corps délicat l'extrémité d'un rameau de sapin. Mais à peine avais-je

eu le temps de l'apercevoir qu'elle s'envolait du côté allemand, où sans doute se trouvait son nid.

Un oiseau passant la frontière, qu'est-ce que cela ? Rien assurément. Mais pourquoi donc ce coup d'aile insouciant par-dessus la ligne terrible, remua-t-il en moi des profondeurs inconnues? J'en étais encore à me le demander, lorsque je découvris près de moi dans l'herbe une série de fourmis affairées qui allaient et venaient avec toutes sortes de provisions et franchissaient le seuil des territoires, sans autre formalité. Dans l'air lumineux, se croisaient les traits noirs que laisse après lui le vol des abeilles. Ces traits étaient-ce des ratures passées sur les traités des diplomates? Plus haut, poussés par une brise d'ouest, de légers nuages venant de France voguaient vers l'Allemagne...

Zone brûlante de la frontière, où l'étincelle est toujours prête à jaillir entre deux vastes corps chargés d'électricité contraire,

je te voyais donc franchie par bien des voyageurs qui t'ignorent et que tu n'arrêtes pas. Je te voyais traversée par le chemin des fourmis, le chemin des oiseaux, le chemin des nuages, sans compter celui qu'à cette heure, mes yeux ne distinguaient pas, le plus élevé de tous, le chemin des étoiles. Et, si j'avais pu, sous le sol obscur, suivre le travail caché des végétations, j'aurais vu sous cette même frontière, les arbres fraterniser par leurs racines.

Ces faits, comme autant de symboles, me rappellent que certaines hauteurs et profondeurs échappent aux démarcations de surface. Il y a, dans les régions élevées de l'intelligence et de la foi, et dans les replis ultimes des entrailles, une puissance devant laquelle les barrières établies entre les peuples ne comptent plus. Tout cela empêche-t-il la frontière d'exister ? Non. Elle est là avec tous ses souvenirs douloureux et les devoirs qu'elle rappelle. Celui-là n'est pas un homme qui pourrait y

passer sans souffrir, sans regretter, sans penser à la patrie avec un cœur plus ému, une plus ferme volonté de se sacrifier pour sa défense. Mais les frontières n'ont rien d'absolu. Avant d'être des ennemis, ceux qu'elles séparent sont des hommes.

Malgré le sérieux tragique de ces barrières sans cesse disputées, il existe, plus bas qu'elles et plus haut, des liens indestructibles. Il ne faut jamais cesser de croire à ce qui nous unit, même en face des plus graves dissentiments et des pires injustices. Sans doute, c'est pour m'avoir fait ressouvenir de cette vérité éternelle que le vol d'un oiseau avait produit sur moi une telle impression.

Et sous le dôme de la forêt où le couchant allumait mille feux sur les mousses, les écorces, les ailes des moucherons et des scarabées, je continuai ma route en pensant au royaume de paix *où il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul berger*.



LE VIEUX SCIEUR

SOUVENIR DES PLANS DE FRESNIÈRES

Les vallées déjà s'emplissent d'ombre. De toutes parts tintent les clochettes des chèvres, revenant, la mamelle gonflée, des lointains pâturages. Au seuil des chalets, les paysannes les attendent. Bientôt, le lait chaud moussera dans les bidons, et les petits enfants s'en blanchiront les lèvres.

Déroulant ses lacets solitaires, la route serpente sous l'antique forêt. A travers les cônes dorés des sapins, apparaissent les cimes où le soleil fait ses adieux en une fête de lumière.

C'est l'heure où sonnent, à quelque détour du chemin, les souliers ferrés du vieux scieur. La journée terminée, il a détourné l'eau de la grande roue pour descendre au logis. Avec ses cheveux blancs, ses yeux bleus, sa mine pâle, son dos voûté sous la hotte, cet homme, dès le premier abord, excite l'intérêt. Sa personne respire la noblesse et la douceur. Mais pourquoi donc est-il si triste?

— Il a du chagrin, le vieux travailleur. La maladie est entrée sous son toit. Depuis trois ans sa pauvre femme souffre d'un mal cruel. Clouée au lit, elle attend avec impatience, au soir, le retour de son compagnon. Et lui, hâte le pas afin d'être plus tôt près d'elle. Après la journée de labeur commence son office de garde-malade. Il rapporte des copeaux pour allumer le feu et pense, le long du chemin, aux moyens de soulager et de distraire sa pauvre infirme. Hélas, de jour en jour plus misérable, elle ne verra plus souvent, à la fin des jours,

revenir l'ami plein de tendresse, qui veille sur sa vie déclinante. Voilà pourquoi le vieux scieur marche, l'œil terne et l'échine ployée. Et cependant il est bien vaillant!

* * *

A son poste d'ouvrier dès la première heure, on le voit, d'une main vigoureuse autant qu'habile, remuer les troncs pesants des sapins. A lui seul, d'un coup de levier, il les envoie rouler sur le chariot, les ajuste, les fixe au moyen de crampons et puis déclanche le mouvement. Avec un entrain d'enfer les dents acérées mordent au cœur des arbres. Alors, tandis que les voies se frayent à travers les fibres tremblantes et que se façonnent les planches et les poutres, le vieux scieur est occupé de quelque besogne secondaire. Par moments il s'assied, suivant des yeux le travail qui s'accomplit. De longues rêveries l'absorbent, inter-

rompues seulement par la nécessité de rajuster les pièces après chaque voyage. Il repasse d'anciens souvenirs. En a-t-il détaillé, de beaux sapins, descendus de leur fière hauteur, par le lit du torrent? Enfant de cette vallée, il a dormi jadis à leur ombre. Les uns après les autres, tombés sous les coups de vent ou sous la hache du bûcheron, ils sont venus se coucher sur ce chariot, dont la marche lente et inexorable a quelque chose de la rigueur du destin. Coupés en poutres, lattes, planches de tout calibre, ils ont servi à édifier tous les chalets de la contrée. Et quand un montagnard s'endort du dernier sommeil, c'est encore des mains du vieux scieur que sortent les planches de sa bière. Aux jeunes et aux vieux, aux riches et aux pauvres, il en a fourni indistinctement. Son front est devenu grave à cette besogne austère. Maintenant, au milieu des jours laborieux, quand le souvenir le hante de sa chère malade et le pressentiment des séparations prochaines,

il a l'impression de préparer des planches pour sa couchette, et le chant métallique de la scie, cheminant par la moelle du sapin, lui fait mal au cœur.

*
* *

Près du torrent mugissant, la scierie est sans voix.

La roue stoppe, l'eau du chenal coule à vide : signe de deuil.

Le scieur, aujourd'hui, n'est pas monté. Sa pauvre femme a cessé de souffrir. Au son des cloches du village, le cortège des voisins l'a conduite à la tombe.

Désormais, au foyer désolé, où si longtemps on s'aima, plus personne n'attendra, le soir, le retour du travailleur, plus personne au départ ne lui dira : adieu !

Pourtant, il remontera demain au hangar où l'attend la besogne en souffrance. Rien à l'extérieur n'indiquera son deuil.

Comme toujours, il ajustera sur le chariot les grands blocs où la scie tracera ses sillons.

Pour le cercueil de sa femme, il a coupé des planches dans un très vieux mélèze foudroyé l'été dernier. Il en coupera sur le même tronc destinées à son propre usage.

En attendant qu'il aille rejoindre sa compagne aimée, il remplit sa tâche avec exactitude. Mais son cœur est absent. Il pense à celle qui l'a devancé là-bas, là-bas au pays du mystère et de l'espérance. Et son beau regard, profond et douloureux, s'est fixé tant de fois sur la terre matinale de l'immortel revoir, qu'il en a gardé comme un reflet d'éternité.





AUX BORDS DU LÉMAN

Je longe le lac, sur la route qui va de Genève à Thonon, rive de Savoie. Derrière moi disparaît, dans une brume lumineuse, la ville de Calvin et, par ce beau soleil d'arrière-saison, la cathédrale de Saint-Pierre fait vraiment grand effet, avec ses deux tours dominant la colline, où la vieille Genève tenait tout entière.

Sur ma gauche, le lac limpide vient affleurer au mur qui borde la route. La transparence de ces eaux profondes est un régal pour des yeux ayant longtemps

regardé la Seine aux flots lents, ternes, et les bassins noirs du canal Saint-Martin, où des poissons malsains grouillent sur un fond vaseux.

Dans l'air, de jolies mouettes blanches croisent leurs vols. A quelques pas, un petit canard sauvage, remuant et tout à son affaire, se livre à ses exercices de plongeur. On le voit descendre, gagner le fond, la tête en bas, les pattes en l'air, brouter des herbes, fouiller le sable moiré, puis, comme une flèche, remonter à la surface pour recommencer un instant après. Que ce petit pêcheur, frétillant et vif, paraît donc content de vivre!

Vers le large, trois bateliers s'amusent infiniment moins. Par un calme plat, sur une eau que ne ride aucun souffle, ils essayent, à coups de gaffe, de faire avancer un gros bateau chargé de pierres. Avec tous leurs efforts réunis, c'est à peine s'ils lui impriment un mouvement perceptible. Les grands arbres de la rive, très calmes,

assistent à leurs peines, spectateurs indifférents. Au ciel, là-haut, de petits nuages blancs que n'anime aucun mouvement sont de mauvais présages aux navigateurs en panne. Pauvres gens! Ils regardent de temps en temps, mélancoliques, les deux vergues immenses où, pareilles à des ailes, se déploient leurs belles voiles blanches. Mais ces ailes, en cette heure, sont d'inutiles ornements. Décidément, il y a dans tous les métiers des jours où *cela ne va pas!* C'est ce que je me dis en poursuivant ma route, et dans l'air silencieux, j'entends longtemps résonner les lourds sabots des bateliers, longeant obstinément leur embarcation, la poitrine écrasée contre leurs gaffes...

Au soleil couchant, repassant par ce même chemin, tout était changé Une poussière sèche y voltigeait, mêlée aux feuilles mortes. La bise agitait les vieux ormes tout à l'heure apathiques. Gonflées comme des ailes de cygne, les voiles frémissaient sous le souffle, et le bateau, dans sa marche

rapide, traçait sur le bleu obscur du lac un long sillage blanc. Un des bateliers tenait le gouvernail en chantant, les deux autres étaient couchés près de leurs gaffes, endormis, se laissant pousser vers le port comme Ulysse, quand les vents propices le portèrent enfin vers Ithaque.

Ce que c'est pourtant d'avoir le vent pour soi ! S'ils avaient prévu la bonne bise du soir, ils n'auraient pas tant gaffé l'après-midi. — Mais ce bon somme de la fin, l'auraient-ils connu ?





A PROPOS DE LOQUES

L'été dernier, au cours d'une petite excursion en Charente-Inférieure, on me fit voir un château très intéressant, complètement restauré par les soins du propriétaire, architecte de talent. Ce château présente cette particularité de n'avoir pas été construit à l'endroit où il se trouve aujourd'hui, mais à une bonne douzaine de kilomètres plus loin. Vendu, il y a plusieurs années, il fut démonté par l'acquéreur, pièce à pièce, et transporté en un site plus conforme à sa beauté.

On va voir que ce propriétaire entreprenant s'est signalé par d'autres actes mémorables.

Un jour, une rage de dents (douleur heureuse en l'occasion) le conduisit chez un dentiste de petite ville. La bonne qui lui ouvrit était justement occupée à laver le plancher. Notre homme, tout agacé qu'il fût par son mal, n'en demeura pas moins frappé du bizarre accoutrement de la domestique. Pour se garantir de l'eau sale, elle s'était engoncée jusqu'à la taille dans une sorte de loque terne, quoique multicolore, où le connaisseur, à première vue, découvrit un tapis de grande valeur artistique.

Une fois sa vilaine dent extraite, le patient fit avec le dentiste un bout de causerie et, comme par hasard, lui dit :

— Quel est ce lambeau d'étoffe dont s'enveloppe votre cuisinière?

— Ça, c'est un morceau de vieux tapis, originaire on ne sait d'où, et qui traîne de-

puis longtemps ici. J'en ai d'autres, si cela peut vous intéresser.

— Montrez-les-moi.

Et les voilà tous les deux se promenant à travers un vieux chai, où un fragment de tapis beaucoup plus grand servait à recouvrir un tas de pommes de terre. Plus loin, un autre morceau garantissait une cuve. Tout cela était crasseux, troué, informe. Une Vénus bancale, un Apollon manchot faisaient piteuse figure près d'un Jupiter à la barbe arrachée, et d'un oiseau de Junon sans queue. Le visiteur n'en reconnut pas moins, dans ces tristes débris, des tapis d'Aubusson et manifesta son regret de voir ces restes précieux ainsi vilipendés.

— En voulez-vous, dit le dentiste? Je leur préférerais infiniment un tonneau de votre vieux cognac.

Séance tenante, le marché se conclut.

Les loques suivirent le visiteur. Un tonneau de cognac, d'une valeur de six

à huit cents francs, émigra chez le professionnel.

Quelques années plus tard, le propriétaire installait dans son château, deux superbes spécimens d'Aubusson, réparés avec le plus grand soin. Il avait dépensé une somme considérable (on parle de vingt mille francs) pour ce travail long et délicat.

— « Venez revoir vos tapis », écrivit-il au dentiste.

Le dentiste vint en effet voir les tapis, mais sortit de là furieux, afin de porter plainte aux tribunaux... Il se disait lésé, escroqué, exhalait par toute la contrée ses récriminations.

Comme de juste, il perdit son procès.

Drôle d'histoire, n'est-ce pas ? Je la garantis de tout point.

Si nous en tirions une morale?

A cet ignare de dentiste ressemblent les gens qui gardent des traditions dont ils ne connaissent pas le prix. Ils les laissent se manger aux mites, se couvrir de poussière.

Vienne un esprit éclairé qui tire les traditions de l'oubli, les débarrasse des impuretés, les complète dans l'esprit qui les inspira jadis et les fasse reluire comme des choses neuves et actuelles, que font leurs gardiens au cœur étroit, à l'intelligence obtuse ?

Pour prix de toutes les peines prises, de tous les services rendus, ils crient « Haro ! » sur le novateur et lui intentent des procès d'hérésie.





LES DEUX CUIRASSIERS

La chambre est vaste et vieille. — C'est la plus spacieuse de cette ferme antique où m'a conduit un sentier de la Forêt-Noire. Au dehors, la neige tombe, lente et recueillie.

On dirait que, parmi ces myriades de flocons suspendus dans l'air calme, chacun sait d'où il vient, où il va et choisit sa place avant de s'y poser.

A l'intérieur, silence absolu. J'entends la respiration du gros chien endormi sous le fourneau et jusqu'aux légers grincements des rouages dans la pendule de famille. On

a l'impression que le temps s'est arrêté, que rien jamais ne s'est passé... qu'il ne se passera plus rien jamais. Je me laisse couler en des profondeurs de solitude et d'oubli comme en une eau transparente et sans fond.

Dans la maison, personne. Seule une petite vieille est restée au logis. Me voyant, touriste affamé, elle a couru à la cuisine préparer à déjeuner... Mais cette solitude est si bonne, cette halte si bienfaisante... Je voudrais que la bonne vieille restât longtemps, bien longtemps... toujours.

Pour mon malheur, mes yeux tombent sur deux grandes images fixées au mur d'en face. Ce sont deux cuirassiers qui se font pendant, des deux côtés d'une glace minuscule. Ils sont montés sur de fringants coursiers noirs emportés au grand trot. Chacun a mis sabre au clair, et les voilà prêts à se pourfendre. Pourquoi faut-il que ces maudites images me rappellent, en ce lieu tranquille, l'Europe sous les armes, les

casernes, les manœuvres et tout ce qui s'en suit? Maudit militarisme, où donc viens-tu te nicher?

Et je regardais mes cuirassiers, de loin d'abord et puis de près. De loin, cela avait l'air de vulgaires images à dix pfennigs, exacte reproduction l'une de l'autre. C'étaient bien des deux côtés le même cheval avec la même crinière et la même queue. Taille et geste des cavaliers paraissaient identiques. Mais, de près, on découvrait que cela avait la prétention d'être des portraits de personnes. Un examen attentif de la figure du cavalier de droite, un beau blond avec une tête de Souabe bien caractéristique me le révéla. Toutefois, voulant regarder de près le visage du cavalier de gauche, je remarquai qu'il en manquait totalement. La place était vide. L'homme se tenait sur son cheval, raide, menaçant, ayant, d'un soldat au combat, l'attitude, la prestance, tout, excepté le visage. Cela me parut vraiment singulier, et je cherchais à com-

prendre, lorsqu'un délicieux fumet de lard frit se répandit dans la pièce, bientôt suivi de la petite vieille, qui apportait, affairée, une omelette magistrale...

Ce n'était pas le moment de parler à cette personne excellente d'autre chose que de son chef-d'œuvre culinaire. Et, la meilleure façon de le louer, ne consistait-elle pas à le goûter, à le consommer, à lui faire honneur enfin, autrement que par de vains compliments. Je n'y manquai pas, et sur la face bienveillante et franche de l'hôtesse, je ne tardai pas à constater l'heureux effet du muet hommage offert par mon appétit.

Bientôt une conversation s'établit, et je pus lui demander alors quels étaient ces deux conscrits dont l'un manquait de figure.

— Ce sont deux frères, me dit la vieille, mais la figure de l'un s'est décollée. Nos jeunes soldats de cavalerie affectionnent ce genre de portrait. Ayant la fierté de leur état, il leur répugne de se faire photogra-

phier à pied comme de simples fantassins. Se faire individuellement représenter à cheval leur coûterait trop cher. Alors ils prennent une photographie ordinaire, y découpent leur profil et le collent sur ces images toutes prêtes. Cela leur donne grand air et les rend très glorieux; mais c'est à peine si on les distingue les uns des autres, et souvent, comme vous le voyez, la colle ne tient pas...

...Je quittai la maison isolée où j'avais passé une heure si charmante. Par la blanche paix des sentiers perdus, sous les sapins rêveurs et chargés de neige, le long des rochers où l'hiver se jouait en des fantaisies de givre et de glaçons, je regagnai lentement la vallée... Et je songeais aux hommes qui, pour se donner du maintien et de l'apparence, encadrent leur physionomie dans des formes toutes prêtes, à ceux qui s'affublent de manières, d'un style, d'un langage, de dogmes où leur esprit et leur individualité se noient.

Ce politicien, homme de clique, ce croyant, homme de parti, tous les sectaires, hérissés, belliqueux, sur leurs dadas cabrés, que sont-ils souvent?

La reproduction stéréotype d'une image toute faite où leur figure propre ne tient qu'une place insignifiante... à moins que cette figure même n'ait disparu.





ABRIS

Rien ne ressemble moins à la mer que la mer.

Elle était, hier, bleue sous un ciel pur, et les blanches voiles se miraient dans ses eaux pleines de sourires. Aujourd'hui, elle gronde. Elle a mis sa robe grise des jours de tempête. Sur les rochers, les vagues se brisent avec fracas : au large, des marins enveloppés de bruines luttent péniblement.

La mer est-elle plus grandiose ainsi et plus belle? Il se peut ; mais mon opinion et la vôtre lui sont indifférentes. Elle ne se

soucie pas de qui la regarde. La preuve en est que, sans égards pour personne, elle lance à tout le monde ses embruns et ses paquets d'eau. Décidément, il y a des jours où il ne fait pas bon l'approcher.

Je me suis retiré dans ce bois de pins pour la voir et l'entendre sans être éclaboussé. Le lieu où je me trouve ressemble assez à un champ de bataille. Ce n'est pas ici la demeure des zéphyrs.

Assis sur le tronc puissant d'un pin terrassé, je ne vois autour de moi que débris jonchant la terre : branches cassées, fûts brisés à mi-hauteur, éclats de bois projetés au loin. Partout des traces de la violence des éléments. Je viens de voir le pendant sur la plage voisine où apparaissent, à moitié submergés par les sables, un mât et une quille de vaisseau...

Dans le nombre, se découvrent des choses comiques. Ce grand pin, arrêté dans sa chute par deux voisins et s'accrochant des deux côtés par ses branches, n'a-t-il

pas les allures d'un ivrogne rentrant chez lui, appuyé sur les épaules de deux compagnons charitables?

Mais voici la pluie. Fine et drue, elle chemine plutôt qu'elle ne tombe. Le vent la pousse et vous la jette à la figure. La place devient intenable. Que faire? — Rentrer au logis serait trop banal. Réfugions-nous sous l'abri offert par cette touffe de chênes verts. Des sièges improvisés indiquent que d'autres ont trouvé ici un refuge. On se dirait dans une chambre. Ni le vent ni la pluie ne vous atteignent. La merveilleuse cachette! et comme elle est intéressante à observer! Du côté de la terre on y pénètre comme sous une caverne. Du côté de la mer, elle a la forme d'un toit commençant au ras du sol et s'élevant en fuyant jusqu'à une hauteur de trois ou quatre mètres. Tous les arbustes qui le composent sont inclinés. Le vent les a littéralement couchés. Leur attitude évoque le souvenir de bourrasques furieuses devant

lesquelles tout plie ou se rompt. A force de plier l'échine, ils ont contracté une courbature définitive.

Leurs troncs rugueux, pleins de nœuds, ont fini par se déformer et se sont tordus comme un corps d'esclave sous le fouet.

Mais il leur a poussé sur le dos d'innombrables petits rameaux formant toison. C'est si épais que, sans crainte, on se coucherait dessus. Parfois le lierre, la ronce et d'autres grimpeurs robustes viennent mêler leurs sarments aux pousses des chênes, et le fourré s'épaissit encore.

Et peu à peu, il se constitue un toit aussi ferme qu'un toit de chaume et sous lequel on est absolument à l'abri.

Sans la violence des assauts endurés, ces arbres auraient, comme d'autres, poussé droit. Mais leurs troncs, plus élevés et plus lisses, seraient dégarnis du bas. La pluie et le vent y passeraient à l'aise, et le voyageur n'y trouverait aucune protection...

Plus je les regarde, plus ils attirent mon

attention et ma sympathie. Une histoire d'âme me semble tracée dans leurs voussures et leurs torsions enchevêtrées.

Il y a des cœurs secourables, des âmes hospitalières et sûres, douces aux blessés de la vie, réconfortantes aux voyageurs fatigués. Près d'elles on se sent en sécurité : La destinée semble moins obscure, l'homme moins méchant, Dieu plus près.

Pénétrez, si vous en êtes capable et digne, le secret de ces âmes. Vous y trouverez des traces de luttes, de cicatrices, de mutilations. C'est parce qu'elles sont courbées qu'elles nous garantissent. La tourmente en a fait des abris. Et une fois de plus, la nature nous offre un symbole de l'âme.

Plus jamais je n'irai m'asseoir sous les petits chênes verts de la côte sauvage, sans penser à vous, cœurs meurtris, sacrés par l'épreuve et la misère, et qui, pour avoir connu les larmes, avez appris à consoler les autres.





COMMENT ON SE FAIT DES ENNEMIS

En usant de mauvais procédés, croyez-vous ? Vous n'avez pas tort. Mais souvent aussi, par de bons procédés, on arrrive au même résultat. En voici la preuve.

Sous le chêne vert touffu, dont une vigne grimpante épaissit l'ombre et complète le toit, la famille prend son repas. Parents et enfants lui font honneur, car on revient de la mer, à travers les grands bois, et chacun sait que si l'air salin aiguise l'appétit, dans la forêt la faim règne en maîtresse, puisqu'elle en chasse le loup.

Attentif aux besoins des siens, le père de famille découpe des portions et verse à boire. C'est à qui demandera du pain, de la viande, ou tendra son verre vide, d'un geste éloquent. Quant au plus jeune enfant, il ne demande rien; il a été servi le premier et, nourrisson repu, dort dans son hamac, les poings fermés.

Bientôt, dans le plat occupant le centre de la scène, du rôti dévasté il ne reste que les os. « Ah! le bon régal pour un chien »! s'écrie l'un des enfants. A peine a-t-il parlé que l'on voit surgir un limier de fort belle taille. D'où sortait-il? Qui peut le savoir? Sans doute il avait faim, lui aussi, et son odorat l'avait guidé.

D'ailleurs poli, discret, point agressif ni quémandeur. Assis à cinq pas, il remue la queue, tend la tête, et ses narines en mouvement semblent consulter les parfums du déjeuner. Tant de modestie lui gagne les suffrages! Impossible de ne point faire bon

accueil à si courtois solliciteur; tout le monde aussitôt est d'accord; on le traite en vieille connaissance. Chacun lui jette ses os et, quand il a tout croqué, on lui offre ceux du plat. Papa va jusqu'à lui donner à boire dans son assiette.

Le chien croque tout, lape tout et se pourlèche à grands coups de langue, pendant que ses yeux disent « Encore! »...

— Dommage, il n'y a plus rien...

Que va-t-il faire, pensez-vous? — Se retirer en disant merci à sa façon? — Pas du tout, il nous lance un regard courroucé, montre les dents et se met à aboyer de sa plus grosse voix. Les enfants prennent peur, le nourrisson se réveille en sursaut...

Il fallut chasser l'invité à coups de pierres...

Et voilà comment, par les meilleurs procédés, on se gagne des ennemis.

Ce chien est l'image de certaines gens auxquels vous avez fait du bien, rendu service, sacrifié votre temps, prêté votre argent,

ouvert votre maison et votre table. Lorsque vous n'avez plus rien à leur offrir, ils se considèrent comme offensés et s'en vont, montrant le poing.





SANS MONTRE

Dans les siècles anciens, personne ne possédait l'heure exacte. On comptait le temps, *grosso modo*, sur des cadrans solaires ou au moyen de sabliers souvent fort imparfaits. Que le soleil voilât sa face ou que l'esclave, chargé de retourner le sablier, s'endormît, et voilà l'heure perdue. Il fallait, pour la retrouver, s'adresser aux voisins ou attendre qu'en un ciel sans nuage le soleil, ce grand régulateur de chronologie, vous fixât le temps de midi.

Aujourd'hui, chacun a sa montre. Il y

en a de tout prix et de toutes tailles. Quelques-unes au bout d'une chaîne solide pourraient, en faisant le moulinet, servir d'arme défensive. Elles rappellent par leur grosseur les fameux ognons de Nuremberg. D'autres sont si petites qu'on les avalerait sans danger. C'est à peine si, en fondant tout le métal précieux qu'elles renferment, on arriverait à aurifier l'incisive d'un Américain. Ces petits chronomètres-noisettes se nichent dans les colliers, les ceintures, les bracelets, voire même les bagues. Mais l'armée des montres ne nous suffit pas. Nous adjoignons à ces menus outils portatifs la grosse artillerie des horloges et l'innombrable multitude des pendules, des cartels, des réveille-matin.

En savons-nous mieux l'heure qu'il est? C'est une question. Tant de pendules radotent et d'horloges divaguent, sans compter celles qui ne marchent pas! Mais enfin nous sommes censés connaître l'heure, de jour et de nuit. Si les anciens étaient à peine à

l'heure, nous sommes à la minute et à la seconde.

Avec l'organisation de notre vie, c'est indispensable. Savoir l'heure du train, du bateau, du spectacle, des voitures publiques, des lycées, des pensionnats, des administrations, des casernes, etc., est une condition essentielle d'une activité régulière. Au sein du mouvement quotidien, dans cette ruche bourdonnante appelée la vie civilisée, un homme qui n'a pas l'heure est un homme perdu.

L'heure nous talonne et nous presse. Voyez ces gens courir, consulter de temps à autre leur montre, regarder anxieusement les horloges ou les pendules des magasins dont chacune, ô torture ! indique une heure différente. Leur train va partir; la porte de leur école va se fermer; ils trouveront close la caisse publique où ils ont à toucher de l'argent; le contremaître de leur usine va les mettre à l'amende. Ils sont esclaves de l'heure, et pas un d'eux ne peut oublier

un seul instant le fameux proverbe : le temps c'est de l'argent.

Ne soyons pas assez fous pour en disconvenir nous-mêmes. Toutefois, il est permis de trouver cette tyrannie de l'heure insupportable. — Avez-vous jamais mangé dans un buffet de chemin de fer, expédié en quinze ou vingt minutes un dîner, de moment en moment scandé par ce cri sinistre d'un sommelier : encore dix minutes! encore cinq minutes ! Ces dîners au buffet sont l'image de notre existence hâtive et harcelée. J'ai toujours envie de crier à ce sommelier au front fatal, à ce Saturne au petit pied : Va-t'en, va-t'en avec tes minutes !

Dans une réunion d'amis où l'on cause et se délasse une heure, si quelqu'un tire sa montre, je serais d'avis de la lui confisquer.

Quoi, parce que nous sommes nés au dix-neuvième siècle, nous serions contraints d'avoir toujours sur nos têtes cette menace

de l'heure qui fuit ou arrive! Le tic-tac d'une horloge dominerait toute autre musique. Nous serions fixés sur cette idée obsédante du temps, comme les insectes d'une collection sont piqués sur le liège des cartons!

Eh bien non! C'est un des droits de l'homme aussi de cesser parfois de porter le harnais des jours comptés et de vivre oublieux des horaires. Si nombreux que soient les bonheurs enviés pour lesquels on se rend la vie amère les uns aux autres, je vous les abandonne. En est-il un qui vaille d'oublier l'heure pour courir à l'aventure par les grands bois ou les sables des grèves solitaires. Au tentateur qui viendrait, sur ces sentiers perdus, m'offrir de lire l'heure sur un chronomètre première marque, et voudrait me faire, par-dessus le marché, cadeau du chronomètre, je dirais : « *Retro Satanas !* »

Certain horloger, doublé d'un mauvais plaisant, me procura, un mois durant, l'avantage

de n'avoir plus de montre. Un paquet d'eau de mer avait touché la mienne. Du coup, elle s'était arrêtée. Les bains de mer, paraît-il, sont funestes à ces machinettes. Sous prétexte de réparer le dommage, l'artiste malin, à qui la montre fut portée, la garda de longues semaines. La reverrais-je jamais? Je commençai à me lasser du plaisir d'en être séparé. En attendant, je dus à cet incident des impressions exquises. Des jours tout d'une pièce, sans suture ni coupure, de vastes jours où il semble que le temps a cessé de fuir et fait une pause. Puis, comme il faut bien quelquefois se préoccuper de savoir si c'est l'heure du repas ou celle de dormir, je lui dus encore la découverte des signes servant à marquer le temps. Quelle façon bourgeoise, pour ne pas dire bête, de tirer sa montre et de constater : *il est cinq heures quarante.* C'est sec et prosaïque au possible. Combien n'est-il pas plus poétique et plus intéressant de dire : il est telle heure,

car les ombres s'allongent, les fleurs replient leurs pétales, le lapin commence à quitter le gîte, le poisson s'approche du bord, la lune se lève, les poules rentrent..... Quand on a sa montre, on finit par ne plus regarder à tant de signes, par eux-mêmes charmants et qui nous maintiennent en contact avec la grande vie universelle. L'heure devient une abstraction, une quantité mathématique, un squelette. Elle perd la couleur et le cachet des choses vivantes.

* * *

Je conseille à chacun de mettre parfois sa montre au clou, à moins qu'il ne préfère la porter au Mont-de-Piété. D'ailleurs, pour faciliter l'expérience, je me déclare prêt à fournir l'adresse de mon horloger.





SANS PORTE-MONNAIE

Plusieurs choses endorment le cœur ou l'endurcissent, insensiblement. L'une d'elles est l'habitude invétérée d'avoir de l'argent. Quand cette habitude remonte aux ancêtres et que l'atavisme s'en mêle, le cas est pire encore. Je regarde comme heureux l'accident passager qui vient couper de temps à autre le fil d'une si terrible accoutumance.

Plus on s'est familiarisé avec l'argent, moins on en connaît la valeur et le rôle. Est-ce aller trop loin de dire que notre porte-monnaie est un de ces amis dont il

faut se méfier autant que de ses ennemis. Non seulement il est trop complaisant, trop prêt toujours à régler les comptes de nos imprudences, de nos prodigalités, de nos folies. Non seulement il constitue pour les caractères faibles une tentation perpétuelle, mais c'est un isolateur. Il nous empêche de sentir vivement la détresse d'autrui. A force d'avoir de l'argent à toute heure, on en arrive à penser qu'il est contre nature de n'en pas avoir, et l'on risque de considérer la pauvreté comme une aberration, sinon une imposture.

Heureux celui qui perd son porte-monnaie ou que d'habiles filous parviennent à en soulager. Sur le moment, il se plaint, gémit; mais l'épreuve est salutaire, les leçons qu'elle contient sont précieuses. Aucun contenu d'aucun porte-monnaie ne les vaut.

Et d'abord, il y a le côté agréable de l'accident, je dirai le miel de ce calice.

Vous venez d'être filouté. Si vous êtes en pays de connaissance, chacun s'empresse

de vous venir en aide. On paye votre omnibus, on vous emmène déjeuner, on vous prête de l'argent, on va jusqu'à vous offrir sa bourse. N'est-ce rien que ces témoignages ? — On s'en passerait bien, dites-vous. — Ce n'est pas le fond de votre pensée. Quiconque n'a pas mauvais cœur aime bien constater qu'on tient à lui, qu'au besoin on se priverait en sa faveur. Nous avons beau faire les hommes positifs, les sceptiques, les insensibles, un peu de bonté nous touche à des profondeurs où le porte-monnaie ne compte plus.

Toutefois, s'il est écrit que quelque jour vous perdiez votre bourse, demandez que ce soit aux rives prochaines. Sur le sol étranger et parmi des inconnus ce serait différent. Vous goûteriez alors la lie du calice.

Vous venez d'être dépouillé de votre argent D'une minute à l'autre, excommunié. Oui, excommunié. Il existe à travers le monde entier une fédération à laquelle

l'argent nous associe. Ayez-en beaucoup ou peu, vous faites partie de la confrérie. Vous avez de quoi passer, vous faire ouvrir les portes, de quoi vous faire estimer et comprendre. Aussitôt que l'argent vous manque, toute votre personne est mise en question. Je suppose en effet qu'on ne vous connaisse pas.

Avec de l'argent vous pouvez vous procurer le gîte et la nourriture, sans montrer vos papiers. Sans argent, essayez seulement d'acheter un petit pain ou de passer la nuit sous un toit, vous en verrez de surprenantes! Aussitôt que l'argent vous fait défaut, vous vous trouvez exposé aux plus indiscrètes questions: Qui êtes-vous, Monsieur? D'où sortez-vous? Avez-vous des certificats? des recommandations? Car enfin, de quel droit demandez-vous du pain et un abri? Suis-je bien sûr que j'ai affaire à un homme de bien?

Ne me taxez pas d'exagération. Ces choses arrivent tous les jours. Pure illusion

de croire au crédit des braves gens. Leur honnêteté ne les couvre que parmi leurs semblables, leurs compatriotes. Un nom tant honorable soit-il, une main loyale, une figure de brave homme ne protègent que dans un certain rayon. Au delà, leur pouvoir diminue, et cesse même tout à fait. Tout le monde ne peut pas vous connaître. Quant à votre physionomie, n'y comptez pas. Tant d'imposteurs ont un masque de vertu.

Non, il n'y a aucun moyen direct et sûr de se faire accepter comme un homme de bien, en pays étranger, lorsqu'on est sans ressources, sans notoriété, sans aucun appui. Et cependant, je ne vous souhaiterais pas d'être entièrement préservé d'épreuves de ce genre. Elles vous feront réfléchir et vous rendront plus humain. Rien n'engage un homme à respecter la misère, ne l'empêche de traiter trop durement un passant de vagabond, comme d'avoir été un jour lui-même, ce passant, suspect de vagabondage. Peu de vicissitudes sont aussi cruelles

que celle qui consiste à ne pas savoir où dîner ni coucher, à se voir fermer la porte par des gens qui ne vous valent pas. Mais si ces rudes frottements de l'existence, ces traitements cavaliers nous rendent plus cléments et meilleurs, l'expérience n'est jamais payée trop cher. Prenez votre mal en patience et même, si vous m'en croyez, essayez d'en saisir le côté plaisant. Chaque imbécile peut être gai chez lui, à table, parmi ses amis et connaissances, lorsqu'au sein de la sécurité sociale, il a plus de bien qu'il n'en mérite et jouit d'un prestige souvent exagéré. Mais garder sa bonne humeur quand la fortune vous joue un tour pendable, vous démarque, vous déclasse et vous traite de va-nu-pieds, voilà qui tient de l'héroïsme. En tout cas ce n'est pas banal.

Et tenez, quand ces jours malencontreux sont passés, outre l'expérience acquise, on a le bénéfice d'intéressants souvenirs.

Juste, il en émerge un semblable au fond

de ma mémoire. Pourquoi ne pas vous le conter ?

C'était à Heidelberg, en juillet 1875, un dimanche soir. Je revenais de Gœttingen allant à Strasbourg. Mais je m'étais arrêté là pour voir une des plus jolies villes d'Allemagne et entendre, dans la journée du lundi, quelques cours de professeurs illustres.

J'avais passé la soirée chez l'un d'eux. En sortant de sa maison, il me prit fantaisie de compter mon argent au clair de lune. Par quel étrange phénomène mon porte-monnaie se trouvait-il presque vide ? Je l'ignore. Mais le fait est qu'il me restait juste de quoi payer mon billet pour Strasbourg et faire un frugal déjeuner sur le pouce, le lendemain. C'était tout. Le moindre imprévu me réduisait à la plus pénible extrémité. Que faire ? Retourner chez le savant qui m'avait invité ? — Il me déplaisait d'emprunter ou de solliciter un gîte. — Prendre un train de nuit pour

l'Alsace? — Mais je voulais voir Heidelberg et entendre Kuno Vischer. Partir le soir même m'eût paru indigne d'un homme.

Ma résolution fut vite prise : nous coucherons à la belle étoile! Après tout, par une semblable nuit, c'est presque un plaisir; et cela nous distinguera de tant de bourgeois qui, bêtement, par une sorte de vieille routine, se couchent tous les soirs dans leur lit.

Ainsi fut fait. Déjà, je commençais à goûter les douceurs de ce sommeil champêtre, quand un orage éclata et me contraignit au plus vite à chercher un refuge dans la gare. Vers deux heures du matin, un employé ferma les salles d'attente. Il me mit à la porte sans autre forme de procès, brutalement, là, comme on expulse un chien. Je finis par trouver un abri sous un hangar perdu, et cette nuit à la belle étoile, me fit voir de tout, excepté des étoiles.

Mais, sur le matin, le ciel se nettoya.

M'étant lavé, à l'aube, dans les eaux du Neckar, je montai au château : le soleil montait. A tous les arbres scintillaient des gouttes de diamant. Sur tous les rameaux chantaient les oiseaux. L'air était pur, la nature joyeuse, la solitude absolue. Sur les branches basses d'un vieux chêne, un écureuil se tenait, grignotant quelque noisette d'antan. Il me laissa approcher sans crainte. Du bout de ma canne j'aurais pu le toucher. Les merles venaient se promener jusque sous mes pieds. Comme ils sont confiants ! me dis-je. Auraient-ils compris que, comme eux, je n'ai pas d'argent ?

Je ne sais quoi d'enivrant et d'heureux me disposait à chanter dans cette lumière matinale, et à me sentir d'autant plus libre que j'étais plus pauvre pour le moment.

Je ne donnerais pas ce souvenir pour une bourse pleine et, persuadé que c'est pour ton bien, je te souhaite, ami lecteur, surtout si tu es jeune et fortuné, de te trouver parfois sans argent.





UNE PARTIE DE PÊCHE

Le soir était doux, la mer baissait, et paresseuse, presque sans bruit venait expirer à nos pieds. — Si nous allions senner cette nuit ! — C'est le moment ou jamais !

Ainsi pensions-nous tout haut, mon ami et moi, l'autre soir, et sitôt la chose dite, nous courûmes à l'exécution. Mais, senner, qu'est cela, me dira le terrien ? Senner, c'est traîner le long des plages sablées un filet de trente ou quarante mètres et prendre le poisson qui s'approche du bord.

Pour faire cela dans de bonnes conditions,

il faut être cinq ou six et rechercher les endroits solitaires, où le poisson n'est pas sans cesse dérangé par les passants.

Ici, en face du phare de Cordouan, les meilleures plages sont la Grande-Côte et Bonne-Anse. Dix à quinze kilomètres de chemin: une bagatelle... Nous nous mîmes aussitôt en quête de compagnons, c'est-à-dire de gens n'ayant pas peur de se mouiller et de passer une nuit blanche.

Et nous trouvâmes deux professeurs, l'un de Bergerac, l'autre de Genève, plus un serrurier et son apprenti. La belle-mère du serrurier possède une ânesse, au nom vraiment prédestiné pour ce genre d'escapades: elle se nomme *Sardine*. Sardine fut attelée à la charrette où trouvèrent place la senne et nos habits de pêche. Puis, elle prit la route, et nous autres la plage, battant de nos talons nus le sable frais et ferme.

Vers les onze heures, nous touchions au but, une chaumière isolée dans une immen-

sité déserte, parsemée de quelques joncs maigres. Sardine fut installée dans la chaumière. Et nous, serrés, ficelés dans de vieux vêtements de laine, nous mîmes la senne à l'eau.

Voici comment se pratique cette manœuvre : Quatre hommes marchent devant, tirant sur une corde solide, un cinquième est à l'autre bout du filet et reste près du bord. Le sixième porte le sac. La situation de celui-là est aléatoire. Quand on ne prend rien, c'est une sinécure ; si on pêche bien, il faut payer de sa personne...

Nous marchions à l'avant, sans mot dire, d'un pas régulier, tirant, tirant sur la corde, avec de l'eau jusque sous les aisselles. Le feu rouge de Cordouan, les gerbes électriques du phare de la Coubre nous éclairaient de loin, et du ciel sombre fourmillant d'étoiles, il tombait assez de clarté pour nous diriger. Mais ce qui nous frappait le plus, c'était la phosphorescence des eaux. Dès qu'on touchait à la mer, elle jetait des

feux. Nos corps étaient entourés de cercles de lumière ; la senne, en glissant entre les vagues, dégageait des lueurs blanches, et près de nous, sous l'eau, nous distinguions de rapides éclairs, les uns larges, les autres minces comme des raies. C'était la trace des poissons plats ou longs, fuyant le piège.

* * *

Tout à coup, de l'arrière, un coup de sifflet retentit. C'est le signal d'atterrir. Aussitôt nous obliquons vers le rivage et d'un effort lent, les jarrets tendus, nous ramenons le filet, alourdi à la fois par l'eau, les algues, le sable. Enfin le voilà à terre, et chacun se précipite pour regarder. On distingue du blanc. C'est de bon augure. Une demi-douzaine de mules sont là présentant leurs flancs argentés. Le porteur du sac les

ramasse avec empressement. Puis, éclairant de sa lanterne tous les recoins du filet, retournant les algues, fouillant le sable, il découvre des soles, de petits turbots et des tères aussi, au dard malfaisant, que chacun se garde de toucher.

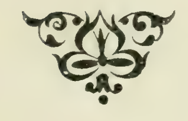
Aussitôt le filet vidé, un cri retentit : « A l'eau ! » et tout ruisselants encore, nous y rentrons.

On recommence la même opération dix fois, quinze fois. Tantôt le filet est presque vide, c'est une déception. Mais l'espérance anime les travailleurs, et puis la nuit est si belle ! Elle suffit pour nous payer de nos peines. D'autres fois les coups de filet sont heureux. Un gros turbot se débat dans les mailles et, de la queue, donne sur le sable des coups bruyants qui réjouissent le cœur des pêcheurs. Tout cela s'abîme dans le sac, pêle-mêle, et le porteur commence à peiner comme un portefaix. Mais voici deux heures du matin. La mer monte avec vigueur. Déjà ceux qui tiennent la

corde à l'avant, ont reçu de gros paquets salés, et perdu pied momentanément. Mouillés jusque par-dessus la tête, ils renoncent enfin, plient la senne et l'emportent. — Sardine reprend la route avec le butin et les ballots de vêtements trempés. Les pêcheurs, vêtus de sec, regagnent leurs demeures à pied.

Mais, à ce métier, l'appétit se développe. Aussi le serrurier a soin, dans l'atelier spacieux, éclairé d'une lueur de forge, d'improviser un souper. Sardine est arrivée bonne première. Au moment où nous rentrons à notre tour, un parfum de friture nous accueille et nous leur faisons honneur, à nos poissons, conquis sur l'Océan, de haute lutte. « Sont-ils frais, sont-ils exquis! » Voilà ce que nous disons, tout en les arrosant d'un petit vin du pays... Et dans les lueurs de l'aube, accompagnés du chant des alouettes qui s'élancent de partout, nous regagnons nos domiciles avec nos parts de pêche.

En vérité si quelqu'un m'offrait les plaisirs les plus variés, je demanderais à choisir celui-ci : senner à la grande côte par une nuit d'étoiles !





LE BLÉ

Plus que d'autres, certains produits de la terre ont un caractère sacré. Parmi eux se trouve le blé. Chez les Grecs, Cérès nous apparaît couronnée d'épis mûrs. — Le grain de blé, pour les Égyptiens, est le symbole de l'immortalité. Avec le Christianisme, par le pain que le Christ rompit, un soir, en signe du sacrifice libérateur et de la communion éternelle, on peut dire que le blé est entré dans l'apothéose.

Rien de ce qui le concerne n'est indifférent. Quelle poésie dans les semailles!

Sur les noirs sillons auxquels des mains laborieuses confient le pain du lendemain, Victor Hugo nous montre le soir lumineux

> Élargissant jusqu'aux étoiles
> Le geste auguste du semeur.

Jean Aicard chante :

> Que le grand Napoléon meure
> Et qu'on vive en paix cinquante ans :
> Mille en riront, pour un qui pleure ;
> Mais que le pain manque à son heure,
> Le plus sot ne rit pas longtemps.

Depuis le jour où il sort de terre, aux derniers rayons du soleil d'octobre, à travers le long sommeil hivernal, le réveil du printemps, jusqu'à la moisson d'août, une attention inquiète suit l'évolution de ce brin d'herbe tendre, destiné à devenir la nourriture des hommes.

En juin, c'est la mer houleuse aux flots verts, constellés de coquelicots et de bleuets. Du milieu des vagues où roulent des myriades d'épis, on voit les pommiers émerger

comme des îlots. Le cri de la caille sonne par les sentiers. Et là-haut, l'alouette au gosier intarissable égrène son chapelet de perles.

En juillet, les champs jaunis ressemblent à de l'or. On dirait, quand le vent fait bruire les pailles entrechoquées, entendre déjà le grain mûr ruisseler dans les boisseaux. Le pain chante sur pied, par les beaux jours; mais si l'horizon se voile, un frisson court dans les tiges comme au cœur des paysans. Il suffit d'un orage, et voilà détruit le labeur de l'année.

Enfin voici la moisson, la grange, les batteurs. Puis la meule du moulin, et le pétrin du boulanger ou des ménagères. Le pain est sur la table. Avant de le manger, pensez qu'il est le fruit de la peine des hommes et du soleil de Dieu. Prenez-le dans la reconnaissance et la fraternité. Ne souffrez pas qu'il s'en perde une miette! Volontiers rompez-le avec ceux qui n'en ont pas. Comme souffle l'air, et jaillit la

source; comme luit le matin, le blé doit pousser pour tous.

* * *

Et c'est ce blé, don libéral de Dieu, conquête laborieuse des travailleurs; ce blé que toute créature attend, qui nourrit la veuve, soutient l'orphelin, c'est ce blé que tu râfles, et confisques, accapareur ! — Tu mets la main sur ce qui n'est à personne As-tu le droit de cacher le soleil pour te faire de l'or avec ses rayons? As-tu le droit de capter les sources? Tu n'as pas plus celui d'accaparer le blé. Ton commerce est une infamie, un crime de lèse-humanité. C'est une honte générale que tu puisses l'exercer. — Ne me parlez pas de liberté. La liberté des affameurs c'est la privation, la famine, les maladies, la misère, la mort pour les plus souffrants et les plus intéressants d'entre nous...

Une femme vole un pain parce qu'elle en est réduite aux dernières extrémités. Il se trouve des logiciens pour déclarer dangereux qu'on n'impose aucun châtiment à cet acte d'anarchie. L'impunité d'un semblable détournement pourrait lui susciter des imitateurs.

Comme c'est raisonné, cela, comme c'est scrupuleusement juste, de cette stricte justice qui est sœur de l'iniquité!

Mais s'il est dangereux que quelqu'un prenne un petit pain, que sera-ce, si cet autre s'adjuge des monceaux de blé et met la clef des greniers dans sa poche? S'arroger le droit de prendre un petit pain par faim, c'est de l'anarchie, dites-vous? — D'accord, mais si mince! Il faut y regarder de bien près pour s'en apercevoir. Accaparer le blé c'est de l'anarchie monumentale, gigantesque. C'est un acte d'hostilité contre tout le genre humain.

Un privilège si monstrueux réclamé par un seul, c'est le droit des multitudes

foulé aux pieds! On trouve cela simple, pourtant.

Quant à moi, connus ou inconnus, je vous hais, vous qui spéculez sur le pain! Je vous mets au même rang que les marchands d'esclaves. Il y a du sang sur vos mains et sur votre argent.

Profanateurs, blasphémateurs, trafiquants maudits, faut-il que l'humanité soit un troupeau de moutons pour tolérer de pareils loups!





UNE PESTE

Le train roulait vers la campagne lointaine, où le printemps désiré, si lent à venir, faisait enfin son entrée. Et les yeux des voyageurs, saturés de grisaille hivernale, de rues étroites et de toits hérissés de cheminées, se reposaient sur la neige des cerisiers, sur la tendre verdure naissante, le long des bois et des haies.

L'homme ne se lassera jamais de voir la nature sortir de son long sommeil. Quand les pêchers se revêtent de rose, les poiriers de blanc, que les bourgeons des pommiers

font explosion, laissant des grappes de fleurs ruisseler de leur enveloppe déchirée, le plus triste se reprend à la vie, et comme le vin fermente en cave, dans la saison où la sève monte aux sarments de la vigne, l'espérance humaine renaît dans l'universel renouveau.

Pourquoi faut-il que la gent mercantile des épiciers et vendeurs de tout acabit s'en soit aperçue? Cette race est sans pitié comme sans idéal. Nous sommes créés et mis au monde pour acquérir ses produits et subir sa réclame. Dans la voiture publique où nous circulons, dans le livre que nous ouvrons, sur le banc où nous cherchons le repos, sur le mur qui nous fait face, au fond de notre assiette ou de notre verre, partout sa réclame nous persécute. Le jour a pour plaie les affiches, la nuit les rampes à gaz, fléau des yeux avec leurs alternatives d'éclatante lumière et d'obscurité noire. Au spectacle, entre deux actes, un rideau s'abaisse. Vous sortez de la société des poètes : vous

devenez la proie de la toile indiscrète prétendant imposer ses annonces à votre attention. Détournez vos yeux du rideau, vous retrouverez les mêmes annonces dans le journal où vous essayez de vous réfugier... Enfin vous prenez la fuite, vous vous échappez vers les champs, rêvant de purifier vos yeux de toute cette orgie multicolore. Hélas! si vous pensiez regarder la nature en paix, vous comptiez sans votre hôte, mon ami. Votre goût pour la nature servira les intérêts commerciaux. Ce sont les premiers de tous les intérêts; on vous empêchera de l'oublier.

Vous aimez voir les pâquerettes consteller la prairie? Bon. C'est donc là qu'on fera poser l'affiche qu'il vous faut regarder. Subitement, en pleine joie de contemplation, vous verrez flamboyer sur une pancarte: « Moutarde Bornibus! »

Un joli coin de bois semble-t-il devoir attirer vos regards, vite on y place un avis: « Pneu Michelin ».

Dans ce champ de luzerne vous guette le Biberon-Robert ; sur un toit s'embusque le Jambon Olida ou le Chocolat Suchard.

Et plus vous allez, plus le scandale augmente ; bientôt des deux côtés du chemin de fer, ce n'est plus qu'une palissade de planches énormes d'où, impudemment, un tas d'émulsions Scott et autres Maggi, violentent votre attention. Plus d'horizon libre, plus de vues que le regard, jeté sur le paysage, espérait. Entre le cacao Van Houten, la bière Karcher, les chaussures Bully, les biscuits L. U. L. U., il vous restera des échappées, si elles ne sont pas bouchées à leur tour par le *Petit Journal,* enragé à proclamer son million de lecteurs. Les écueils de la mer, les flancs rocheux des montagnes, ont subi l'impur contact du badigeon. Sous leur livrée d'esclave, ils vantent la gloire des hôteliers et les délices des casinos.

Où s'arrêtera cette fureur inhumaine ? Pendant longtemps encore, je le crains,

nous serons condamnés à constater ses progrès.

Mais, malgré le dégoût qu'il m'inspire, je hais moins ce hideux travers de notre civilisation, que je ne hais un fléau analogue sévissant dans le monde spirituel. De ce fléau, la plus extravagante réclame n'est que l'image affaiblie.

Il peut être fastidieux de tomber aux mains des faiseurs de réclame, mais du moins la conscience n'est pas froissée, tant qu'il s'agit seulement de moutarde, de cirage, de papier à cigarettes ou de binocles ne tombant pas du nez. La situation empire singulièrement, lorsque vous devenez la proie des marchands d'orviétan politique et des bateleurs sacrés. La réclame commerciale n'en veut qu'à nos sous. L'autre, quand elle nous crie : « Prenez mon ours », se dispose à nous prendre nous-même. Ne trouvez-vous pas odieux de penser qu'on est le goujon ou la carpe guettés par d'astucieux pêcheurs? Si cela vous est égal,

vous êtes plus philosophe que moi, ou alors vous avez un tempérament de batracien. Dieu, qu'il devient difficile maintenant d'éviter les industriels rêvant de nous capturer au bénéfice d'un parti ! Leurs engins innombrables sont dressés partout. Ils opèrent de jour et de nuit, sur terre et sur mer, en voyage et à table. Sauvez-vous dans n'importe quelle solitude : ils vous y attendaient. Non contents de spéculer sur les hommes faits, ils étendent leurs opérations à l'enfance. Il n'y a pas d'âge qui soit à l'abri de leurs tentatives. Encore s'ils travaillaient pour le bon motif : éclairer les hommes, les convaincre, leur montrer le droit chemin ! Mais c'est le moindre de leurs soucis. Il leur suffit de les démarquer. Pour les amener à se laisser faire, c'est peu de vanter la pure doctrine, il faut dénigrer celle du voisin. La concurrence commerciale la plus acharnée n'a rien inventé qui ne soit dépassé par la rage des partis à se noircir et se diminuer les uns les autres. Trois acci-

dents aujourd'hui sont toujours à redouter et, pour n'en être pas trop surpris, chacun doit s'y attendre : Être photographié, à son insu, dans les plus singulières attitudes; être écrasé par une automobile; tomber aux mains de gens qui, seuls ont raison, seuls ont inventé la poudre, seuls aiment leur patrie, seuls connaissent et dévoilent les mystères de l'univers et les plans de Dieu. L'âme humaine est le temple dont ils sont les vendeurs. Ils l'ont transformée en bourse où chacun crie ses actions afin de faire baisser celles du concurrent. Je les déteste, je les fuis ! un rat pestiféré m'est moins en horreur que ces pîtres de l'idée, ces camelots du divin.

*
* *

Mais c'est trop s'arrêter devant des abus irritants. Passons à un mal plus subtil, mais plus perfide. Je veux parler de l'accapare-

ment du monde intérieur par les opinions toutes faites, s'étant presque partout installées. Avez-vous jamais éprouvé le plaisir de fouler une neige vierge de tout pas humain ? Voilà une satisfaction malaisée à se procurer dans le monde de la pensée horriblement piétiné. Des hommes ont dressé la carte de l'infini, mis partout leurs signes, leurs jalons, leurs étiquettes. On ne peut plus y marcher, sans rencontrer un cicerone vous offrant le bras, ou un prédécesseur affichant la prétention de vous recevoir. Cette confiscation du monde par les systèmes clos, ressemble à certaines contrées tout en jardins, où les murs entre lesquels vous circulez empêchent la vue. Le pire, c'est que ces prétendus maîtres de l'Univers sont seulement des maîtres *in partibus*. Ce qu'ils appellent le monde, ce sont des toiles peintes, nous masquant la véritable réalité. Ils nous empêchent de penser, de voir, de chercher par nous-mêmes.

Ils nous font vivre dans une création artificielle et nous stérilisent l'esprit. Je plains l'homme embarrassé dans la pensée d'autrui, mouche empêtrée dans des fils d'araignée. Je plains le malheureux ne pouvant plus penser sans glisser dans l'ornière d'un souvenir, ni chercher à exprimer une idée sans choir dans une réminiscence. Or, cet homme c'est le civilisé actuel. Son esprit disparaît sous les empreintes de l'esprit d'autrui, comme la peau d'un Canaque sous ses tatouages.

La plupart d'entre nous n'ont aucune idée du malheur qui leur est arrivé ; ils l'exhibent à l'égal d'une distinction. Et surtout, ils prennent des précautions, afin que leurs enfants en soient victimes à leur tour.

Notre éducation est une conspiration contre l'originalité, un vaste complot contre le danger de penser par soi-même. Tuer la curiosité sous l'amas des renseignements tout faits; occuper chaque minute du temps

pour qu'il ne puisse rien se passer de personnel : voilà le principe.

Si une fissure se remarquait, si le programme n'était pas hermétique : calfeutrer l'intervalle par des leçons d'agrément, des distractions obligatoires, du convenu enfin, de l'emprunté.

L'infortune sociale que nous redoutons le plus, au point de vue des enfants, c'est qu'ils soient poussés par les événements, hors de la société organisée et de ses abris, pour vivre de la vie des vagabonds. Mais qu'est ce désastre, en comparaison de celui qui menace l'homme ayant choisi sa voie en dehors des chemins battus? Celui-là est vraiment, aux yeux du bourgeois de l'esprit, un vagabond sans feu ni lieu, et qui pis est, il est suspect de s'être fabriqué à lui-même ses papiers.

Quand je pense à toutes ces choses, une immense nostalgie me prend d'un monde neuf, intact, de sentiers inexplorés, où l'âme, en tête-à-tête avec le grand mystère, ne

serait troublée par l'offre d'aucun interprète. Je rêve de Textes où nul commentateur n'a laissé l'empreinte de ses doigts, de sources non captées, de merveilles non cataloguées...

Mais qui sait? dans cette belle solitude inviolée, ne regretterais-je pas bientôt mon semblable et la réconfortante chaleur de son contact ?

L'horreur de l'inconnu envahirait mon âme et, sans doute, au retour de cette lointaine et périlleuse pérégrination, ainsi qu'on salue de loin la fumée du toit paternel, qui pourtant nous incommodait dans la chambre, je saluerais comme un symbole heureux l'apparition de la première affiche, et j'embrasserais comme un frère le premier camelot rencontré.





LES MOUCHES

On s'en passerait. — Mais leur volonté de vivre est bien arrêtée : elles pondent des légions d'œufs, en gage à l'avenir. Il est impossible d'espérer leur destruction : nous en aurons toujours. Leurs ancêtres bourdonnaient sur la terre, avant l'apparition de l'homme, et sur les restes de notre race disparue, leurs descendants s'ébattront au soleil.

En attendant, nous sommes libres d'en penser ce que bon nous semble, et de le dire publiquement.

Vous ne me croiriez pas, en cet irritant sujet, si je promettais de dire seulement du bien de ces dames à six pattes. Que serait-ce, si les pauvres bestiaux prenaient la plume ; si les chevaux, les bœufs, tous les martyrs, piqués, sucés, meurtris, pouvaient donner une expression à ce qu'ils ressentent, lorsque l'ardente canicule les livre à cette nuée de bourreaux !

*
* *

J'ai lieu de supposer que dans le camp des mouches on se doutait un peu de mes intentions. Un flair incroyable distingue toute l'engeance : on ne dit pas pour rien : « une fine mouche ». Toujours est-il que, depuis mon arrivée dans ce bois de sapins, où je me propose de les traiter selon leur mérite, d'innombrables essaims bourdonnent autour de moi.

Taons au suçoir avide, terreur des bêtes

de somme, et qui me prennent pour un ruminant. Moustiques effilés, friands de sang humain. Grosses mouches noires, peste des fromages et des boucheries, mères hideuses de l'immonde asticot. Ce sont ces vilaines bêtes, toujours ivres de pourriture, qui se chargent de nous inoculer le charbon et de véhiculer complaisamment un tas de contagions.

Puis il y a la mouche ordinaire, celle des restaurants, des cuisines, de la soupe, ayant pour tombeau tour à tour une assiette de miel ou une tasse de lait. Que celui-là lève le doigt, qui ne lui a jamais servi de sarcophage ! Il lui sera beaucoup pardonné cependant, car elle ne pique pas, amuse l'écolier en classe et le prisonnier au cachot... Elle vaut mieux que toi, Tipule des prés, petite hypocrite, aux ailes d'azur, aux yeux couleur d'arc-en-ciel, mais au dard acéré, jolie comme un colibri, mauvaise comme la gale.

Ce n'est pas assez que toute cette ver-

mine m'environne. D'imperceptibles moucherons font, eux aussi, partie de ce complot manifeste. Susurrants, insupportables, ils ne doutent de rien, cela se voit.

Je suis leur chose. Quand il leur plaira, mes fosses nasales leur serviront de promenade, mes oreilles de salle d'orchestre et mes yeux de baignoire?

Race pullulante des mouches, qui donc te nombrera, s'il n'a d'abord compté les étoiles des cieux et le sable des mers? Y a-t-il un chiffre capable de renfermer tes genres et tes espèces? Non, celui-là pousse l'impertinence à son comble, qui ose poser à l'homme cette question : *quelle mouche te pique?* Peut-on savoir, entre tant d'insectes malfaisants, lequel vous a choisi comme victime?

Je comprends que, par une sorte de respect pour la bonté divine, l'antiquité ait hésité à lui attribuer la création des mouches, préférant charger de cet acte un certain mauvais génie appelé Belzébuth, «Dieu des

mouches ». Quelle preuve de l'universelle exécration. Et comme elles ont à cœur de s'en rendre dignes! Je les vois à l'œuvre, à cette heure, où je suis le point de mire de leurs ressentiments concentrés. Elles ont juré, levant leurs pattes impures, que je ne finirais pas cet article, où l'honneur de la corporation est attaqué, et ce ne sera pas de leur faute si le serment reste vain. Oh, l'infernale collaboration, dans cet assaut de toutes contre un seul!

L'une me boit mon encre. L'autre court sur mon papier d'un air de petite demoiselle furieuse, faisant à ma prose des gestes de mépris. Plusieurs, grouillant dans la cime de mes cheveux taillés en brosse, me font éprouver des sensations horripilantes ; tandis que d'aucunes me chatouillent dans la nuque, trottent sous mes manchettes, se désaltèrent à mes glandes lacrymales, ou se gorgent de mon sang.

Mais elles n'auront pas le dernier mot. Allumons une cigarette; faisons autour de

nous griller des pommes de sapin : A quelque chose fumer est bon. Arrière, suppôts de Belzébuth !...

* * *

...Nous disions donc : ...la mouche est une bête obstinée. — On accuse l'âne aussi d'entêtement. — Permettez... Je ne laisserai pas s'établir cette connexion. L'âne use du droit de légitime défense. Pauvre bourrique, sur qui chacun s'acharne, tu as fini par te cuirasser d'inertie. Sous les cris, tu fais le sourd; sous les coups, tu fais le mort. Le stoïcien n'en use-t-il pas de même lorsqu'il oppose un front impassible aux atteintes du sort? Moins stupide que ceux qui te rossent, tu prouves, en imitant les grandes âmes d'autrefois, que ta peau grise est égale à leur toge de laine blanche. Aussi t'ont-elles immortalisé, en traçant leurs fortes pensées

sur le parchemin que tu nous lègues par testament. Tu rends service par où tu as souffert : le stylet des sages te venge du bâton des sots.

Qui donc oserait te comparer à la mouche? Par quel comble d'ineptie pourrait-on mettre sur la même ligne ta patience à souffrir et son obstination agressive autant qu'absurde? Tu n'assièges pas les portes que l'on te ferme. Ta dignité se refuse à jamais remettre le sabot sur le seuil qui t'a repoussé. Tu vas ton chemin, sans molester personne, ne demandant rien au monde que la paix. La mouche, au contraire, trouble celle de chacun. Il suffit de la chasser pour qu'elle revienne avec un entrain nouveau. Son bonheur est de s'installer là où sa présence agace. Regardez dormir ce bébé, dont elle convoite la bouche où pend une goutte de lait; ce pauvre malade, enfin assoupi vers le matin... Vous écartez de leur chevet, dix fois, cent fois, l'importune bestiole. Elle ne se lasse pas. A moins de

l'assommer, vous n'en aurez pas raison. Et quand enfin vous l'étendez morte, dix autres convolent à son enterrement.

La mouche lasserait la patience des anges, s'il y avait des mouches au royaume des cieux. En attendant, elle asticote sur son siège l'austère magistrat dont le crâne chauve lui sert de miroir, et le binocle de belvédère. Elle énerve l'orateur dont elle sillonne la figure en tout sens, au moment où il s'efforce de retenir l'attention d'un auditoire somnolent, occupé lui-même à se défendre des mouches ou à suivre de l'œil leur vol capricieux.

Et qui donc les égalerait en impudence? Ont-elles jamais respecté quelqu'un, ni quelque chose? Quel est le tableau, la statue, le vase sacré, la majesté humaine, la blessure douloureuse à l'abri de leur contact indiscret?

La mouche a ses entrées partout. Elle est le symbole de certains hommes sans tact ni respect, dont c'est le métier de tou-

cher à tout, et qui s'installent dans chaque sujet, comme une mouche sur un nez...

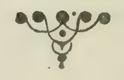
*
* *

Et cependant, quand elles tombent à l'eau ou dans mon café, je les retire, et je m'amuse à les voir sécher leurs ailes au soleil, pour partir d'un trait, heureuses de vivre!

Et je les prends presque comme d'innocentes victimes, tombées au piège de noires machinations, lorsque la toile perfide de l'araignée les arrête au passage. Oh! quand elles se débattent dans les étreintes de ce filet, où leurs pattes, leurs ailes successivement s'engluent, et que le monstre arrive pour les boire toutes vivantes, je n'y tiens plus... Je brise leurs liens et les délivre. Et durant la minute où elles se nettoient sous mes yeux, astiquant leurs ailes, brossant leur corselet, j'oublie tous leurs mé-

faits. Je ne vois plus qu'une pauvre créature captive revenant à la liberté. Admirant cette prestesse des mouvements, la merveilleuse propreté de cette toilette, la structure étonnante de ces grands yeux à facettes, ce n'est pas à Belzébuth que ma pensée remonte. Je me dis que chacun de ces insectes est un tissu de merveilles, et je reste songeur.

Faut-il que derrière le voile de ce monde visible une richesse infinie de sagesse soit cachée ! Voici un être éphémère, à nos yeux inutile, gênant. Et pourtant il résume en lui une part de génie si grande que tous les hommes réunis ne sauraient rien créer de semblable, ni même arriver à le comprendre.



II

PAR LES RUES



PETITES GENS — GRANDS EXEMPLES

L'exemple n'est pas comme un modèle d'écriture qu'on nous engage à imiter, en nous abandonnant ensuite à nos propres moyens. C'est une force qui va de l'homme à l'homme, une sorte de puissance de contagion pour le bien ou le mal. En cela précisément consiste sa prodigieuse influence. Mais un homme peut être contagionné par la maladie d'un enfant ou d'une bête, et dans ce cas, le petit et l'inférieur agit sur le grand et le supérieur. La contagion de l'exemple, elle aussi, ne

vient pas nécessairement de ceux qui se croient au sommet. Elle peut venir de ceux que, par une convention superficielle et impertinente, il est convenu d'appeler les basses classes.

Si les héros, les saints, les penseurs et les savants ont leur part de direction dans les affaires de ce monde, les humbles et les inconnus ont la leur. Et bien des fois les génies illustres et les bienfaiteurs vénérés de l'humanité, sont allés chercher leurs inspirations et leurs théories auprès des petits de la terre. Les petits ont besoin des grands; les grands ne peuvent se passer des petits. Je suis infiniment touché des leçons que Dieu nous donne par ces maîtres sans mandat, ces professeurs sans diplôme: les passants inconnus. Entre autres, je sais deux petits chiffonniers qui m'ont appris de grandes choses, sans jamais me parler, ni peut-être me remarquer. J'ai souvent rencontré ces deux compagnons, dans les froides brumes du matin, à l'heure

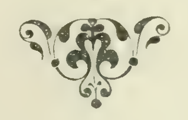
où les hommes et les choses ont un aspect si morne qu'on reprend, en hésitant, la tâche journalière, et que le ressort moral semble raidi et rouillé comme les tendons d'un cheval fourbu. Ils revenaient déjà du travail, vers les huit heures, c'est-à-dire en décembre, au petit jour, alors que beaucoup d'autres, même parmi les laborieux, commencent à peine leur besogne. Attelés à leur charrette, qu'ils enlevaient d'un pas allègre, ils montaient vers leur faubourg, riches de leurs trouvailles matinales : papiers, chiffons, os, tessons de bouteilles, boîtes à sardines, vieux chapeaux... A les voir ainsi passer, je ne sais quel bon souffle courageux et secourable me pénétrait et me faisait plus d'effet que des exhortations de moraliste ou de philosophe. N'avaient-ils pas, ceux-là, secoué le sommeil et repris le harnais dès quatre heures du matin? N'en faisaient-ils pas autant tous les jours et par tous les temps? Et pourquoi? Pour aller ramasser quelques débris

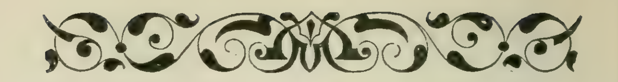
de ménage ou d'industrie, des lambeaux de journal ou d'étoffe?

Si d'obscurs chiffonniers, encore presque enfants, peuvent trouver en eux une telle énergie pour un travail pareil, de quel entrain ne dois-je pas courir à mon labeur, moi, dont c'est la fonction, de relever ce qui tombe, de ramasser ce qui se perd dans la société humaine! Ce que je vais chercher dans la nuit et dans les carrefours de la vie, moi, chiffonnier du bon Dieu, ce sont des âmes humaines, rejetées comme des débris; et le maître auquel je rapporte mes trouvailles, est le Père miséricordieux devant lequel il y a de la joie sur le pécheur qui se repent, l'affligé consolé, le misérable soulagé! Depuis qu'ils m'ont suggéré ces réflexions, apporté cet encouragement, je ne vois jamais sans émotion repasser ces deux jeunes travailleurs. Mais ils m'ont donné l'autre jour un plaisir tout particulier et comme une fête de l'âme. C'était le mercredi des Cendres. Ce jour-là, comme après toutes

les grandes fêtes, il y a beaucoup à glaner dans les rues. Je les vis donc revenir, chargés de paquets, de sacs débordants où s'entassait une marchandise bigarrée de carnaval. Mais au milieu de la charrette, ensevelie dans les ballots jusqu'à la poitrine, était assise une vieille femme. Mes petits chiffonniers, afin d'abattre plus de besogne, avaient amené leur mère ce matin-là. Elle leur avait donné un coup de main; en revanche, elle rentrait en voiture.

La figure des enfants disait qu'ils étaient heureux de promener leur mère et d'épargner ses vieilles jambes. La figure de la mère disait qu'elle était fière d'avoir des gars aussi bons que solides. Et moi, je trouvais de tels exemples d'autant plus grands, que ceux qui les donnent sont plus petits.





QUE PEUVENT-ILS BIEN VOIR ?

Sur le quai de Béthune, un groupe de curieux est posté, immobile, les yeux fixés vers le sud.

De temps en temps, une personne se détache du groupe et s'en va haussant les épaules, d'un air de dire : « tas de gogos ! » Mais d'autres s'approchent, lèvent la tête et regardent vers le même point du ciel que leurs devanciers.

Que peuvent-ils bien voir de ce côté-là ? Voilà ce que je me demande.

Celui-là seul qui n'a jamais ni flâné lui-même, ni vu des badauds en arrêt devant n'importe quoi, sera surpris de ma question.

La meilleure façon d'obtenir une réponse est d'y aller voir. J'y vais donc... Comme les autres, je lève la tête et laisse errer mes yeux sur la région du ciel entre le dôme du Panthéon et celui de la Salpêtrière. Mais, j'ai beau m'évertuer, je ne distingue rien, absolument rien.

J'interroge les compagnons qui se tiennent autour de moi, les yeux écarquillés: — Pourquoi vous trouvez-vous ici, que voyez-vous ? — Nous sommes venus parce que nous avons vu que d'autres regardaient. Nous faisons de même, mais n'apercevons rien.

Je fais le tour de la société avec mes questions: Personne n'a rien vu. — Étrange, étrange!

Après plusieurs minutes d'attention soutenue et infructueuse, à mon tour, je me sépare du rassemblement, auquel de nou-

velles recrues viennent sans cesse se joindre. Mais je demeure vivement intrigué de la cause première de toute cette attention.

Ces gens, me disais-je, ne sont pas fous. car je ne le suis pas moi-même, et j'ai, comme eux, regardé un instant sans rien discerner, ni savoir pourquoi je regardais.

Aurions-nous tous été victimes d'une mystification ? — Ces choses arrivent. Ce ne serait pas la première fois qu'un mauvais plaisant aurait abusé de la naïveté publique.

Un homme s'arrête en pleine rue et, sans motif aucun, affecte de regarder vers le même point: Aussitôt un cercle de spectateurs se forme autour de lui... Mais il faut être très habile pour jouer ainsi le public. En général, il ne s'y laisse pas prendre, et s'il est attrapé s'en aperçoit vite. Je ne sais quoi de sérieux et de persévérant dans le phénomène observé me faisait conclure à une cause plus authentique. — Aucun des membres changeants de ce groupe de flâneurs n'ayant pu me ren-

seigner, je résolus de m'adresser aux habitants du quai. Après une série de tentatives malheureuses, j'avisai sous une porte cochère une marchande de poissons au panier, qui récompensa mon zèle.

— Pourquoi ils sont là, mon bon monsieur? Je vas vous le dire. Il y a de ça une bonne heure environ un ballon a disparu par là. Et depuis, il y a du monde pour regarder.

J'étais donc enfin fixé! Un fait s'était passé en cet endroit. Un ballon était apparu aux yeux de la foule, puis s'était éloigné dans la direction du Sud. Une fois les témoins oculaires partis, ceux qui leur avaient succédé regardaient par imitation, mais sans savoir de quoi il s'agissait...

Combien de phénomènes analogues dans l'histoire des hommes! Ne vous moquez jamais de ceux qui restent là, l'œil perdu dans un coin du ciel où vous ne distinguez rien. Surtout ne concluez pas légèrement à une imposture. Lorsque l'attention de l'hu-

manité demeure fixée avec obstination sur un point, soyez sûr que quelque chose de réel et de grand s'est passé là. Avec un peu de patience et de sérieux, vous pourrez vous en convaincre.





SUR LE PASSAGE DES FLEURS

A pas pressés, un commissionnaire s'en allait, emportant pêle-mêle, ramassées entre ses bras, suspendues à ses coudes, une demi-douzaine de corbeilles à fleurs, de jardinières, le tout lamentablement fané.

Aux carcasses nues, aux grands arcs des anses d'osier, les nœuds de ruban pendaient, faisant l'effet de dentelles sur des squelettes... L'opulente floraison des bouquets débordants était réduite à quelques brins desséchés où tremblaient des feuilles

mortes et des corolles d'un jaune fripé. Des marguerites découronnées, il restait le cœur durci; les roses, après la chute de leurs pétales, n'étaient plus que d'affreux petits boutons sur des rameaux hérissés d'épines. Deux lis, gracieux encore, inclinaient tristement la tête semblant pleurer sur toute cette désolation. L'homme, lui, traînait sa charge, empoignée brutalement, comme une chose sans valeur et dont on se débarrasse.

Mais, sur le passage de ces fleurs, la figure des passants était curieuse à observer. On s'arrêtait, se retournait, suivant du regard, comme on suit les convois funèbres. Une pitié respectueuse se trahissait dans les yeux, dans les attitudes de presque tous, et leur pensée se devinait : « Pauvres fleurs, que les voilà défaites et passées, et comme ce rustre les secoue et les porte vers leur tombe peu galamment ! » Quelques-uns, rares, haussaient les épaules ; ainsi les haussent certaines gens, voyant

passer un infirme. Des gamins étourdis se livraient à des gestes comiques.

Un plantureux cocher, campé comme un bronze au bord du trottoir, fixait sur ces dépouilles sa face de bon vivant, plus florissante à côté de tant de maigreur. Cela avait l'air de lui donner à réfléchir.

Somme toute, ces fleurs formaient tableau et faisaient sensation. Misérables débris d'une fête, souvenirs de quelque jour de naissance ou de fiançailles, elles éveillaient l'image de nos vies fragiles, excitant surtout de la tendresse, de la compassion.

*

Il vaut la peine de comparer le départ des fleurs à leur arrivée. Quand elles arrivent, fraîches et pimpantes comme de belles jeunes filles parées pour un bal, ceux qui les portent sont glorieux. Fiers de leur charge et de l'admiration qu'elle excite, ils ont l'air de porter un saint sacre-

ment. — Sur leur parcours des mains d'enfants se tendent : « Oh ! les belles fleurs! donnez-m'en une » ! Les femmes ouvrent de grands yeux et rêvent à l'heureuse mortelle vers qui vont ces hommages fleuris. C'est une rumeur continue de voix, d'exclamations, de remarques. Et ces remarques ne sont pas toutes débonnaires, surtout si les corbeilles sont riches et les bouquets recherchés. Leur luxe alors éveille l'envie : « Ont-ils de la chance de se payer de si belles choses ! »... Les gens positifs sont agacés : « Faut-il être bête pour dépenser de l'argent à de pareilles folies ! » D'autres murmurent, et ils n'ont pas toujours tort : « Ah ! ces bourgeois égoïstes et repus ; s'accorder de telles fantaisies, quand le pauvre monde meurt de faim ! »

Ainsi le moindre prétexte suffit pour révéler le cœur des hommes et les pousser chacun à manifester ce qui est en lui. Point n'est besoin d'enterrer un citoyen illustre, ou que passe un grand de la terre

avec son escorte. Une fleur apportée ou emportée suffit, et l'éternelle question de notre destinée, les passions du jour, les saintes pitiés comme les grandes colères et les basses jalousies sont là toutes prêtes à s'agiter sur son passage.





UN JUSTICIER

Les lenteurs de la justice font le désespoir des consciences droites, avides de situations nettes et de rétributions équitables. Mais quand, par exception, le châtiment suit le crime, frappant juste et frappant vite, c'est un soulagement et une satisfaction. Afin de se procurer ces réconfortantes impressions, il n'est pas rare que l'homme intervienne dans les causes. Il hâte les solutions, précipite les dénouements, réalise la justice sommaire, peu parente de la justice

vraie. Je viens encore d'en recueillir un exemple *in animâ vili.* On peut le dire, quand il s'agit d'une vieille rosse en route pour l'abattoir. Voici les faits.

Nous sommes un mercredi après midi, au boulevard de l'Hôpital. Au dôme de la Salpêtrière, l'horloge marque trois heures. C'est l'heure où le marché aux chevaux, établi dans ce quartier, touche à sa fin. Par la grille de l'immense terrain, des chevaux sortent, de toute taille et de toute valeur. Beaux couples de chevaux de maître, au poil luisant, à la tête fièrement relevée. Gros percherons à la démarche lourde, aptes à traîner le camion ou le tombereau ; poneys, délices des enfants. Plus le cheval est de prix, plus est propre et soigneux le maquignon. Ses égards aussi se mesurent à la valeur de la marchandise.

Mais, voici de vieilles rosses étriquées. A leur tour, elles sortent du marché. Au lieu de descendre vers la ville comme les autres bêtes, elles tournent à droite et se

mettent à monter la côte raide du boulevard.

Des palefreniers de rencontre les conduisent. C'est une dernière étape. En haut de la côte on fera demi-tour et on entrera à l'abattoir.

Ce défilé de haridelles éclopées allant à la mort, est mélancolique. Leur maigre peau, trouée par endroits, cache mal les os ; leurs membres sont tordus et noueux, pareils à des racines de chêne. Comme prix d'une existence de labeur, elles vont recevoir un coup de couteau. Pauvres vieux carcans, je vous accompagne du regard, sur ce calvaire que vous gravissez, et je vois vos croupes tourmentées, fléchir sous le fardeau. Sans doute vous portez votre part des douleurs inévitables; mais combien aggravée par l'iniquité des hommes... Ainsi, il n'est pas rare que ce voyage suprême soit accompagné de coups de trique. Plus rien à ménager dans cette clientèle d'équarrisseur. On peut cogner dessus...

Nous étions là plusieurs sur le trottoir à regarder passer le cortège lamentable, lorsqu'une scène révoltante se passa.

Un jeune palefrenier, trouvant sans doute que son cheval n'allait pas assez vite, s'était mis à le frapper furieusement. Il donnait du fouet sur la tête, les yeux, le nez de la bête tenue en laisse. Quand le bras se fatiguait de fouetter, c'était une série de coups de pied dans le flanc. La rosse, complètement affolée, essaya de se cabrer et roula sur le pavé. Les passants étaient indignés. Un ouvrier se détacha de leur groupe et se mit à faire des observations au bourreau, qui les reçut mal. L'affaire se corsa. Bientôt on vit le bras de l'ouvrier se lever et une giffle magistrale s'abattre sur le maquignon.

Du trottoir, un bravo salua ce geste vengeur. Mais alors, ce fut au tour du justicier de perdre la mesure. Encouragé par l'assentiment de la galerie, il se rua sur l'antagoniste, à coups de poing. Un gardien

de la paix intervint et conduisit les hommes au poste. Le justicier m'avait fait signe de le suivre... je n'y manquai point. Témoin, devant le commissaire, je fis de cette affaire un récit impartial. On m'a depuis lors averti qu'elle était demeurée sans suite...

Elle a eu cependant des suites : Pour le vilain palefrenier, un œil poché, et pour vous, lecteur ami, ce récit. En le terminant je reste en proie à un trouble qui me saisit l'autre jour, au sortir du commissariat. Ce trouble est causé par le rôle du justicier. Il n'y a pas de plus beau rôle, mais il est terriblement difficile.

Quand le premier coup vengeur tomba sur la tête du misérable, acharné après une pauvre brute moribonde, ce fut comme un éclair de la justice manifestée. Le cri d'approbation qu'il nous arracha était légitime. Et cependant ce cri avait amené un tel excès dans la répression, que la victime en devenait presque intéressante, alors que dans le justicier apparaissait la bête hu-

maine. Cette bête nous l'avions réveillée par nos applaudissements. L'intention était juste, le résultat funeste. Sort assez commun des actions humaines. Et, devant la question, s'il faut laisser faire ou intervenir, nous resterions dans une terrible indécision, si nous n'avions comme guide la lumière intérieure. A elle de nous renseigner. Elle nous dira : «quand tu t'abstiens, méfie-toi de ta mollesse ; si tu interviens, c'est de ton ardeur qu'il faut te méfier.»





UN CHAT A L'EAU

Deux cents personnes sont accoudées aux parapets du petit bras de Seine, coulant entre Notre-Dame de Paris et les restes du vieil Hôtel-Dieu. Incessamment accourent de nouveaux curieux. Ils se haussent sur la pointe des pieds et regardent par-dessus les épaules des premiers arrivés. A les voir de loin, ils ont l'air fasciné de gens qui assistent à un drame, à quelque suicide peut-être ou sauvetage émouvant.

Pour ne rien manquer d'un pareil spectacle, les voyageurs désertent l'omnibus;

les riverains quittent leurs boutiques et traversent le quai.

Or, que se passe-t-il ? — Un chat est à l'eau. Oui, un chat, ni plus ni moins. Un petit chat gris et blanc de taille moyenne. Le pauvre a une corde au cou. Mais la pierre, qui, sans doute, fut fixée à cette corde, s'est détachée, et l'animal, émergé du fond, dont il porte au visage les traces vaseuses, nage, se débat, cherche à échapper aux flots.

Par malheur il y a, le long des bords, des murs élevés, polis par le courant et n'offrant aucune prise, même aux pattes d'un chat. Quand il a cherché vainement sur l'une des rives un endroit par où se hisser et sortir, le nageur aux abois se tourne vers l'autre rive, traverse péniblement le canal et, au bout de tant d'impuissants efforts, rencontre les mêmes obstacles.

Le voici qui s'accroche à une anfractuosité de la pierre et parvient à se tirer de l'eau jusqu'à mi-corps. Mais il ne peut se

maintenir et, au bout d'un instant, retombe, entièrement submergé.

Revenu à la surface, il recommence à lutter, d'un mouvement toujours plus lent. De temps en temps, il pousse un cri, qu'on voit plutôt qu'on ne l'entend, élevant des regards suppliants vers les spectateurs de là-haut. Ceux-ci, de plus en plus captivés, à mesure que la scène se prolonge, ont pris parti pour le moribond qui se défend avec un espoir si opiniâtre. Quant il paraît se ranimer, un murmure de satisfaction traverse la galerie; s'il faiblit, un silence de mort règne tout autour. Chacun en réalité semble avoir identifié son propre sort avec cette vie en détresse dont le salut ou la perte deviendra pour tous un signe de bon ou mauvais présage.

Soudain, un gamin apparaît, un de ceux qu'on rencontre partout à l'affût de toutes les nouveautés. A peine a-t-il compris de quoi il s'agit, que, quatre à quatre, il se précipite par l'escalier sur le chemin de

halage. Par un prodige d'habileté, il parvient à se laisser descendre jusqu'à un bon mètre au-dessus de l'eau, sur un de ces gros anneaux où les bateaux s'amarrent. Il s'y amarre lui-même par une jambe, se balance dans le vide et lance au naufragé le bout de son cache-nez.

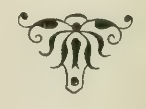
Le chat, sur le point de sombrer, ramasse sa dernière vigueur et enfonce ses griffes dans ce lambeau sauveur. En un instant, pareil au poisson mordant à l'hameçon, il se trouve lancé sur le bord où, d'un bond, le gamin le rejoint.

Alors un tonnerre de bravos éclate le long des parapets, et l'enfant, rouge d'émotion, emporte en courant la conquête qu'il vient de faire sur la mort.

O pouvoir mystérieux de la vie! Nous avons beau la méconnaître, passer d'un pas brutal sur ses merveilles. Nous avons beau, livrés à des impulsions perverses, nous faire, à certains moments, un plaisir de la destruction : une heure arrive où, par cela

même que le drame de la vie et de la mort se déroule, poignant, devant nous, c'est pour la vie que nous faisons des vœux contre tous ses ennemis. Une foule affairée suspend sa course, manque ses rendez-vous, néglige ses affaires et se passionne en faveur d'un chat qui ne veut pas mourir. Et le gamin railleur, lui qui d'ordinaire casse les vitres, taquine les animaux et se moque des autorités, saisi d'une pitié subite, devient le sauveteur d'une bête, au risque de se noyer lui-même.

Reconnaissons ici l'influence de la Volonté souveraine ayant voulu que la vie soit, à qui toute créature est sacrée, et qui se manifeste dans les meilleurs des hommes par l'instinct sublime de se dévouer, de chercher et de sauver ce qui est perdu.





CEUX QU'ON ÉCOUTE

En classe, ce sont les maîtres qui instruisent les élèves. Entre les classes, la vie leur offre ses leçons. Il y en a d'anonymes, d'impersonnelles. Tous les spectacles des champs et des bois parlent à l'enfant.

Mais il se trouve aussi, sur le chemin de l'écolier échappé de l'école, de véritables professeurs dont l'intervention parfois marque dans une vie. Plus les centres sont populeux, plus ces maîtres d'occasion sont nombreux. Il est bien difficile de leur

échapper : ils sont loin d'être tous de bonne qualité.

Je viens d'assister à une leçon de choses qui a porté ses fruits séance tenante. Vous allez voir comment :

C'est le jeudi. Sur la berge du quai Henri IV, tout le long d'un port encombré de bateaux, une troupe d'écoliers s'amuse parmi les marchandises qu'on décharge. Ils se basculent sur les planches, escaladent les montagnes de ballots, pour s'en laisser descendre en roulant comme des barriques. Par la bonde ouverte des tonneaux vides, ils crient pour éveiller l'écho. On en voit qui déchiffrent les étiquettes des caisses dont le contenu les intrigue. En passant, ils taquinent un cheval ou un âne, font une niche aux bateliers ou sautent dans les petites barques qui se balancent derrière les péniches. De temps en temps, un employé de l'octroi paraît. Alors les gamins disparaissent comme lapins dans leurs terriers. Mais ils reparaissent bientôt après,

s'en donnant à cœur joie de toucher à tout et de déranger tout le monde jusqu'à ce que quelque débardeur, tout noir de charbon, les apostrophe de sa grosse voix et leur coure après, un bâton à la main. Les gamins s'enfuient, s'éparpillant comme des moineaux. Un instant après, ils sont ailleurs, toujours gais, toujours prêts à refaire leurs tours.

Les voilà qui passent près d'un chantier où de gros tonneaux sont rangés les uns près des autres. Point d'étiquette. « Que peut-il y avoir là-dedans? Ce n'est pas du vin. Les fûts sont en bois blanc. Mais en voici un dont le fond est endommagé. — Si nous tirions un peu sur la douve? Allez-y, hardi ! »

La voilà qui craque sous leurs efforts, et de gros morceaux de résine de rouler par terre.

Aussitôt l'un des gamins s'empare d'un fragment important et le cache sous sa blouse.

— Laisse cela, crient les autres, cela ne t'appartient pas.

— Bah ! on résine le bois avec. Je le ferai fondre, et je préparerai les brandons à maman pour allumer son feu. . .

Et les voilà partis. Un ouvrier les a vus. Il les arrête, met la main sur le petit délinquant et lui dit :

— Veux-tu vite rapporter ça où tu l'as pris !

L'enfant se dispose à obéir, lorsque intervient un homme déguenillé, un de ceux qui couchent sous les ponts, lavent leur unique chemise en Seine, par les beaux jours, et la font sécher au soleil. Il a compris ce qui se passait.

— Ne l'écoute pas, petit, dit-il au gamin prêt à rapporter sa résine au tonneau. Tu serais bien bête de ne pas la garder !... On prend ce qu'on trouve ; il en reste bien assez.

Puis s'adressant aux autres enfants, il leur dit :

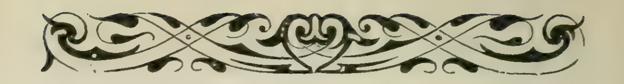
— Ne vous gênez pas. Pourquoi faire? Allez-y, je vous le permets. Et vous n'allez pas, vous autres grands nigauds, empêcher la jeunesse de s'amuser.

Là-dessus, les trois quarts des enfants se ruent sur le tonneau éventré, se remplissent les poches, se garnissent les tabliers, et disparaissent comme une nuée de petits pillards pressés de mettre leur butin en lieu sûr.

Et le loqueteux s'en alla, les mains dans ses poches, avec un air de se dire: — Je n'ai pas perdu ma journée.

Il ne faut pas prendre trop au sérieux les méfaits des écoliers. Leur turbulence naturelle les entraîne. Ils valent souvent mieux que leurs actes. Mais, cependant je m'éloignai de là, rêveur, perplexe, ayant constaté une fois de plus, en présence de conseils bons et mauvais, quels sont ceux qu'on écoute.





DÉMÉNAGEMENTS

Voilà le terme d'octobre passé. On va pouvoir souffler jusqu'en janvier. Si nous causions un peu déménagement ?

Jamais on n'a tant déménagé que maintenant. La campagne déménage sur la ville, la ville sur la campagne, les plages et les monts. Personne ne reste en place.

Dans nos grands centres, la population est en proie au mouvement perpétuel. Certains jours de terme, la migration est si forte qu'elle entrave la circulation. Tous

les meubles des habitants semblent dans la rue.

Composez-vous au hasard un livre d'adresses de gens de toutes situations. Au bout de deux ou trois ans, si vous désirez le tenir au courant, il sera si plein de râtures et de surcharges qu'il faudra le recopier.

Le civil déménage moins que le militaire; le bourgeois moins que l'ouvrier. Le record du déménagement appartient aux fonctionnaires, et parmi eux la fréquence des déplacements semble être en raison de l'importance des fonctions. A travers les sommets hiérarchiques, comme sur les hautes cimes, soufflent des tempêtes, qui sont pour les grands personnages des menaces perpétuelles. Un facteur rural, un garde champêtre sont plus sûrs du lendemain qu'un préfet ou qu'un ministre.

Si nous sommes déménageurs, au sens propre du mot, nous le sommes encore plus, peut-être, au figuré. Ici je songe, non

à notre humeur changeante, ou à cette agitation fiévreuse qui fait supposer parfois que tout le monde est fou, mentalité définie avec grâce par l'indulgent euphémisme : *il déménage*. Mais je pense plutôt aux profonds remaniements survenus dans notre demeure spirituelle. Les antiques refuges des âmes, les abris séculaires de la pensée humaine ont subi des modifications telles qu'on ne les reconnaît plus. En esprit surtout, il devient rare maintenant d'avoir une maison paternelle, de vivre et de mourir dans les idées et les croyances de ses devanciers. Plus rien n'est en place. L'homme a déménagé ses idées, ses mystères, ses dogmes, ses héros et même ses divinités. Il a chargé pêle-mêle son avoir de foi et d'espérance sur des véhicules provisoires, et il promène tout cela sous le grand ciel, anxieux de trouver une nouvelle patrie. Jamais peut-être l'humanité n'a éprouvé d'une façon plus mélancolique la vérité de ces antiques paroles : « Nous sommes des

pèlerins sur la terre! Nous n'avons point ici de cité permanente!»

Quand nous sera-t-il donné d'entrer dans une hôtellerie où l'on loge autrement qu'à la nuit, de dresser nos tentes, de bâtir la maison, de nous reposer enfin pour un temps durable dans une vraie patrie des âmes? Dieu seul le sait. Mais ce temps, peut-être, est moins éloigné que nous n'osons le supposer.

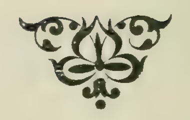
En attendant, voici, en fait de déménagement, ce que j'ai constaté de plus invraisemblable.

Sur un boulevard extérieur, je voyais se promener debout, balancé entre les quatre roues d'une voiture, un gros arbre pourvu de toutes ses branches. Sur l'arbre, il y avait un nid, et autour du nid voltigeait, en criant, un couple de petits oiseaux...

Ainsi le nid, symbole de paix et de sécurité, le nid, cette gracieuse image des cachettes inviolées, n'est pas à l'abri des déménageurs. On le transporte, avec l'arbre où il

est suspendu, avec la terre elle-même où l'arbre a fixé ses racines.

N'est-ce pas le comble du déménagement?





POUR ÊTRE MIEUX

Que ne ferait-on pour être mieux ? Il est humain d'aspirer à plus de bien-être, de chercher des moyens pour améliorer sa position et, de temps en temps, quand tout va mal, peut-on s'étonner d'entendre ce cri : si nous changions! Le malade se tourne et se retourne dans son lit. Le locataire, aux prises avec un propriétaire avare et un concierge irritant, s'écrie : déménageons ! Fatigué d'être exploité sur la Côte d'azur, le touriste se réfugie dans les hôtels de Suisse.

Pour être mieux, les dames changent de bonnes, et les bonnes changent de dame; les fonctionnaires changent de poste; les Chambres, de ministère; les électeurs, de député; les peuples, de gouvernement.

Sont-ils vraiment mieux après cela? Ne retrouvent-ils pas, sous une forme nouvelle, les mêmes vieux inconvénients? C'est possible. Mais ils auront eu l'espérance d'être mieux, dussent-ils aboutir à être plus mal. J'ai vu des ménages quitter la rue Quincampoix à cause du mauvais air et s'installer rue Maubuée, « pour être mieux ». C'était changer de microbes, voilà tout. Mais je comprends ces actes absurdes, les ayant accomplis moi-même. Jamais je ne puis résister au désir de changer de trottoir lorsque, le matin, les ménagères secouent leurs poussières sur la tête des passants. Combien de fois cependant, afin d'éviter la poussière d'un torchon secoué tous les jours, suis-je allé me jeter sous un tapis qu'on ne bat que tous les six mois! N'im-

porte, je changerai de trottoir encore et toujours. Cela soulage de changer ; changer occupe, distrait et nous procure un peu d'illusion. N'est-ce pas toujours autant !

*
* *

On change aussi par énervement. Sitôt qu'une chose dure, d'aucuns s'en trouvent agacés. Qu'Aristide soit appelé le juste pendant un temps, à la rigueur c'est supportable. Pour peu que cela continue, on crie : assez ! et, histoire de changer, on calomnie Aristide, on l'accuse et le condamne. Aussi pourquoi se faisait-il appeler le juste ? Y a-t-il rien de plus monotone à la longue ? Quelle indécence, d'ailleurs, quelle impertinence envers ceux qui ne sont pas justes !

Le bonheur même, quand il dure, incite au changement. Une série de jours uniformément heureux, c'est lassant, savez-vous ? C'est comparable au calme plat. Sauvez

nous de l'accalmie! Une petite tempête, s'il vous plaît! Inventez une histoire qui mette les gens en fureur. On s'ennuie ici, faisons une révolution!

*
* *

Le malheur, pour plusieurs, consiste à être obligés de rester en place. Ils ont peur de prendre racine. Une fièvre les agite et les pousse de lieu en lieu. Ils sont toujours à boucler leurs malles. Aussi ne peuvent-ils s'arrêter à un parti définitif. Aujourd'hui une résolution est prise, ils brûlent leurs vaisseaux. Donc, c'est irrévocable! — Connaissez mieux votre monde. A l'instant précis où tout est arrêté, le revirement se fait dans leurs esprits. Le fait seul qu'ils ont dit: *ne varietur*, leur fait croire qu'ils ont perdu la liberté; désormais ils vont soupirer après autre chose, comme après le fruit défendu ou le Paradis perdu.

Mais sous cette mue perpétuelle, cette mobilité de surface, une chose germe, grandit, devient indestructible, c'est la routine. Les hommes changeants sont les plus indécrottables esclaves de l'habitude. Les peuples au tempérament instable et versatile sont les plus routiniers. « Plus cela change, plus c'est la même chose ! » Aucun proverbe n'est plus vrai que celui-ci. L'histoire de certaines nations rappelle les oscillations du balancier. C'est le mouvement perpétuel uni à l'invariable tic-tac. — Aujourd'hui, c'est la tyrannie d'en haut, demain celle d'en bas ; aujourd'hui l'abus de l'autorité, demain l'excès de la liberté. Aujourd'hui, c'est le cléricalisme à tous crins, demain l'anticléricalisme intransigeant. Tout cela s'appelle du changement, mais au fond n'en est pas. La roue tourne et reste en place.

Les troupes de figurants au théâtre sortent par une porte et rentrent par l'autre. L'observateur superficiel ne s'en

aperçoit pas. Il a l'illusion d'une foule immense, bariolée, d'une intarissable multitude. Celui qui connaît la ficelle sait fort bien que ces hallebardiers, archers, arquebusiers, cavaliers et *tutti quanti* n'ont fait que changer de costume dans la coulisse. Il vous dira en indiquant tel valet : voilà le chevalier de tout à l'heure, et en indiquant tel moine : voilà le brigand du second acte. — Hélas ! on n'a pas besoin d'être grand physionomiste pour reconnaître dans le défilé de l'histoire, sous des costumes différents, les mêmes individus tour à tour rouges ou blancs, impérialistes ou jacobins, planteurs d'arbres de la liberté ou bûcherons sinistres qui les abattent afin de chauffer les pieds des Césars. — Point n'est besoin d'être grand prophète pour dire, en regardant la scène d'aujourd'hui, de qui ce sera le tour demain ou après-demain. C'est réglé comme un papier à musique, comme le menu des ménagères encroûtées. Nous n'en sommes pas plus avancés. Voilà

ce qu'il faudrait se dire. On ne verrait pas, alors, des foules passionnées, nourries d'illusions, tourner sans cesse dans le même circuit, attirées par des promesses décevantes et s'imaginer que la terre va se transfigurer parce que les comédiens ont changé de costume.

Un seul changement tire à conséquence, celui qui porte sur notre homme intérieur. Personne n'en veut rien savoir. Et pourtant, c'est par là qu'il faudrait commencer « pour être vraiment mieux ».





QUE VA-T-IL SE PASSER ?

C'est très grave. Il s'agit de l'existence de plusieurs familles... de moineaux.

A la campagne, on considère ces oiseaux comme des ennemis, parce qu'ils aiment à becqueter les épis mûrs. On oublie qu'au printemps ils se nourrissent de chenilles et de hannetons. En ville, point de moisson à décimer. Le moineau est l'ami de tout le monde. Pour ma part je lui sais gré d'être là et d'y rester même en hiver. Nous avons, il est vrai, des corneilles, des pigeons et une troupe de merles noirs

au bec jaune. Mais ce sont les hôtes des jardins publics, des vieilles tours ou de quelques recoins verdoyants. Il y en a pour les privilégiés seulement. Le moineau, lui, est universel. Il habite tous les quartiers, sans distinction. On le trouve dans les casernes, les lycées, les couvents, les prisons. Il chante sur la fenêtre du pauvre, égaie les préaux des écoles et saute dans le sable fin des parcs aristocratiques. Au Louvre, il niche dans la manche des grands hommes, ou le casque des guerriers; à Notre-Dame, dans la barbe des saints.

Il n'a ni morgue, ni préjugés, ni crainte vaine. L'ombre lui convient sans doute, puisqu'il demeure sous les ponts. Le soleil et la chaleur ne l'incommodent pas, car la paille de ses nids festonne la tour Eiffel. On lui reproche de s'installer sans scrupule chez les hirondelles après les avoir expulsées à coups de bec. C'est vrai et déplorable. Il est à regretter que le moineau soit un peu brigand. Mais sans doute

ce n'est là que le défaut de quelques individus. Il serait injuste d'en accuser toute l'espèce. N'y a-t-il pas des canailles et des braves gens partout, même parmi les rois de la création? Et je continue à aimer les moineaux, pour leur vaillance, leur humeur débrouillarde, leur optimisme communicatif.

Jugez si leur sort m'intéresse et si je peux rester indifférent à ce qui les menace. Or je vois venir des événements sinistres sans pouvoir en arrêter le cours ni prévenir les intéressés.

Là, contre ma maison, le malheur s'organise, la fatalité est en marche. Il reste, entre deux bâtiments élevés, un terrain disponible, occupé seulement par des hangars. A partir du premier étage, les pignons çà et là crevassés, offrent aux moineaux de commodes logis. Toute une république s'y est installée. De l'aurore au coucher du soleil, l'air vibre de cris joyeux. Les petits piaillent dans les trous, les vieux bataillent sur les toits. On ne cesse d'apporter de

partout des brins de paille, des plumes, des crins pour bâtir des nids ; des vivres pour apaiser la faim des nourrissons. Cela vit, prospère, et fournit une chaude image du bonheur d'exister !

Et dire que tout cela finira mal !...

Mon voisin l'épicier a jeté bas les hangars et mis dans le terrain une équipe de terrassiers. Une grande maison doit s'élever là, à la hauteur des deux voisines. Les pioches font fureur, les tombereaux s'emplissent à vue d'œil, les chevaux s'efforcent, et les charretiers jurent en claquant du fouet. Bientôt la cave sera creusée. Puis viendront les maçons. Les murs sortiront de terre, grandiront, monteront. Et mes moineaux, alors, que deviendront-ils? que deviendront leurs petits sans plumes, sans ailes? Les pierres et le mortier recouvriront les trous. Emmurés tout vivants, des légions de pauvres petits oiseaux périront d'asphyxie ou de famine, et les vieux, après quelques cris de détresse poussés, quelques retours

anxieux vers les nids supprimés, iront se disperser aux quatre coins de la ville...

Je vois venir ces choses. Et pendant que ce cauchemar m'obsède, les moineaux continuent à voltiger et à chanter. Rien ne semble les avertir. Que leur font les terrassiers couverts de boue fouillant le sol ? les chevaux roués de coups, tout ce qui se passe là-bas au ras de terre ? Ne sont-ils pas au soleil ? sur les toits, dans la sérénité des hautes régions ? avec des ailes pour s'échapper ?

Ce contraste me fait mal. Cette insouciance et ce danger pressant, cette vie débordante, et là-bas l'inexorable fatalité qui s'approche pour l'écraser ! Tout cela, de la cité des oiseaux me fait passer en esprit à celle des hommes. Je songe aux événements non prévus qui viennent là-bas, à ceux qui se préparent sous nos yeux et dont pourtant on ne s'aperçoit pas. Je songe à Cassandre, aux croyants que la clarté des pressentiments torture, sans qu'ils puissent

se faire écouter, à tout un lointain horizon chargé de sombres orages...

Mais peut-être ai-je vu trop en noir, surtout dans le cas présent? Si mon épicier n'est pas trop pressé, si l'entrepreneur flâne un peu, s'il survient du mauvais temps et que la bâtisse avance lentement, les ailes de mes pierrots auront le temps de pousser. Effarouchés par les cris des maçons et l'appareil étrange des échafaudages, ils s'empresseront d'émigrer, et leur insouciance aura eu raison contre mon souci... Je voudrais bien me tromper.





LE DÉJEUNER DU TERRASSIER

A l'heure de midi, volontiers je regarde les ouvriers manger à la devanture des restaurants. Les plus simples présentent le plus d'intérêt. Particulièrement touchantes sont les toutes petites baraques où se vend la soupe à deux sous. Bien faite, elle constitue un régal. Servie dans des bols toujours très propres, elle se consomme en plein air, sur un petit banc ou debout, s'il ne reste pas de place. Quand je vois ainsi le travailleur prendre son modeste repas,

je fais en silence pour lui toutes sortes de vœux, afin que cela lui profite bien, et la prière de Jésus chante dans ma mémoire : « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien !... »

Mais infiniment plus curieux à observer est le déjeuner du mari, apporté par la femme et pris en commun sur un siège improvisé ou quelque banc de promenade. Les cochers d'omnibus, les maçons, les terrassiers, les paveurs font de ces repas. A la manière dont les conjoints mangent leur soupe ensemble, on peut s'apercevoir du plus ou moins de tendresse ou d'indifférence de leur union.

De ma fenêtre, depuis plusieurs jours, exactement à onze heures du matin, je vois arriver une jeune femme très proprement vêtue, à la mine douce et avenante. Elle apporte le déjeuner à son mari, ouvrier terrassier. Dès qu'elle arrive, il sort de la cave qu'il est en train de creuser avec une vingtaine de camarades Il s'essuie le front,

et puis on s'installe tout près l'un de l'autre, avec une seule serviette pour les deux; c'est en même temps la nappe, et les genoux servent de table. La vaisselle se compose de deux petites gamelles bleues émaillées et de deux assiettes. Le jeune couple a bon appétit. Mais la femme s'interrompt afin de regarder manger son mari. On devine qu'elle est heureuse de le voir se restaurer, de constater que le repas lui convient. Et de temps en temps, lui, jette un regard à sa femme comme pour la remercier du soin mis par elle. Dans le coin du petit panier se dissimule une surprise déballée au dessert seulement... Quand ils ont fini, ils causent ensemble dans l'attitude calme des travailleurs au repos. Sans doute ils parlent de leurs affaires. Tantôt cela paraît grave; d'autres fois c'est gai, car je les vois rire du haut de mon balcon... Mais l'heure du travail sonne, l'homme reprend la pioche; la femme, le chemin de la maison. Avant de se quitter, ils s'embrassent.

L'aspect de ce paisible repas me charme. Je les regarderais ainsi, sans jamais me lasser. D'autres aussi les regardent: des bourgeois qui passent; combien sont-ils qui font tous les jours un repas si cordial? Et puis, les compagnons, assis çà et là dans le chantier, seuls, avec un morceau de pain et de fromage ou de charcuterie. Ils mangeraient chaud aussi, ceux-là, si quelqu'un le leur offrait. Mais ils n'ont personne pour leur soigner un repas. Leur femme est morte, malade, ou demeure trop loin. Hélas, souvent aussi elle est trop paresseuse, et les enfants peu complaisants, que le déjeuner du père n'intéresse pas. Comme on souhaiterait à chacun d'eux un repas chaud et affectueux! Cela coupe agréablement le labeur du jour et encourage à le continuer. Le pain du solitaire est amer. A le manger longtemps, celui-ci risque d'aller s'en consoler avec du vin bleu. Ne lui jetons pas la pierre! Plaignons-le plutôt. Mais comme son sort, où l'ombre tient trop de place,

fait apprécier plus encore celui de ce jeune ménage où l'on s'aime... De tout cœur je souhaite que cela dure, et voudrais voir se propager l'exemple.





L'HABITUDE

Quand on pénètre, le matin, dans une chambrée de caserne, on se sent pris à la gorge par une atmosphère irrespirable qui vous suffoque. Mais ceux qui dorment dans la chambrée ne s'en aperçoivent pas. Ils sommeillent tranquilles, et sans doute grogneraient, si le visiteur importun ouvrait les fenêtres afin de laisser pénétrer un peu d'air pur. — Nous vivons ainsi, très souvent, dans une atmosphère morale viciée, sans nous en douter, prêts même à nous écrier, quand un souffle moins impur vient

à toucher nos têtes : Vite, qu'on ferme, il y a des courants d'air ! On s'habitue à tout, même aux miasmes. Une fois bien habitué, on ne demande qu'à y rester. Je désire, en un exemple topique, représenter la tranquillité d'esprit qui naît des longues routines et où s'endorment les hommes bercés par le *statu quo*.

S'il est un chien de métier, c'est celui d'huissier. Il semble qu'il doive tenir son homme en haleine perpétuellement. L'exécuter au jour le jour, suppose une inépuisable provision d'impudence, de dureté de cœur, une âme de bourreau enfin. Aussi l'huissier est-il, en général, un monsieur redouté. On évite son approche, et son nom n'a rien de sympathique. On se le représente sans entrailles, misanthrope, heureux du mal qu'il fait. — Il se peut que la figure de certains huissiers réponde à ce triste modèle. Mais ceux-là sont l'exception. Les autres sont comme tout le monde. Ils font leur métier comme le moissonneur

moissonne, comme l'abeille butine, comme la pierre tombe, sans plus penser à mal que le couperet de la guillotine qui tranche les têtes. Ce métier, souvent, leur a été transmis de père en fils. Ils l'exercent avec une piété filiale. Il y a même, paraît-il, des huissiers qui ont du cœur et en fournissent des témoignages en dehors du service. Somme toute, on n'est ni plus étonné ni plus gêné d'être huissier que médecin, instituteur, soldat ou garde champêtre.

En voulez-vous la preuve? Je connais un huissier qui est loin d'en avoir la touche. Rose, au teint frais, aux cheveux blonds bouclés, il a l'air d'un messager de bonnes nouvelles. Volontiers on le choisirait pour transmettre des commissions devant réjouir le cœur des gens. Sa physionomie a je ne sais quoi d'heureux annonçant qu'il va se passer quelque chose dont chacun se félicitera. C'est une tête, rêvée pour porter des toasts aux baptêmes des premiers-nés, aux mariages d'amour, après un dîner d'action-

naires venant de toucher de gros dividendes.

Pourtant il est huissier, pas d'erreur. Il travaille raide même et fait ses affaires. Je mentirais si je disais qu'il ait jamais regretté de devoir accomplir, au nom de la loi, certains actes ayant un évident caractère d'infamie : comme de signifier aux locataires insolvables, aux veuves, aux orphelins, aux malades, d'avoir à quitter les lieux en vingt-quatre heures. Il fait son métier, il faut que tout le monde vive, parbleu !

L'autre soir, le soleil descendait à l'horizon. C'était l'heure où se couchent les poules, où les huissiers cessent d'instrumenter. Je le voyais assis à l'impériale d'un omnibus. De ses deux bras, il entourait une grosse serviette bourrée de paperasses, et la tête un peu renversée en arrière, placide sous le ciel sans nuage, il dormait. Le pétrel dort sur la tempête ; lui, dormait sur ses exploits.

Il avait l'air innocent d'un enfant assoupi, serrant entre ses bras potelés une gerbe de fleurs.

Et cependant, dans les flancs de cette serviette, gonflée comme le ventre d'un reptile, se trouvaient : Significations, constats, commandements, assignations, oppositions, protêts, sommations, saisies, expulsions, contraintes par corps et autres horreurs du même calibre ; de quoi troubler le sommeil de cent familles, faire couler des larmes, exciter des désespoirs ! Quel oreiller, mon Dieu, pour y faire un somme !

L'homme de loi ne s'en souciait guère.

Moi je trouvais cette quiétude extraordinaire ; mais j'étais parfaitement naïf.

Ce que faisait là cet homme nous le faisons tous, sous l'empire insensible et puissant de la routine. Tous, nous dormons en paix sur quelque monceau d'injustices. Nous ne les voyons plus, tant elles s'accomplissent avec régularité. Des malheurs nous coudoient, des ignominies nous environnent,

de vieux mensonges nous cernent et nous asphyxient. Qui donc s'en aperçoit et s'en inquiète? Quelques êtres traités de fous, d'exaltés, d'empêcheurs de danser en rond. Les autres boivent l'iniquité comme l'eau. Il serait plus facile de réveiller les morts que de se faire entendre de ces consciences engourdies.

Une gangue épaisse, lentement amassée par les longues pratiques, se dépose sur nos intelligences et nos cœurs. Ce qui dure depuis longtemps, finit par nous apparaître comme nécessaire et juste, un peu sacré même: Défense d'y toucher! Oh! la force terrible de l'inertie! l'incurable aveuglement résultant des coutumes acceptées, des mœurs courantes, de tout ce qui fait qu'un homme, sans sourciller ni rien se demander, emboîte le pas derrière les autres et ne se croit plus responsable de ses actes. Des voix l'appellent, il n'entend pas; des réalités lui sautent aux yeux, il ne les voit pas; il n'est plus capable de juger.

La férocité des malfaiteurs de profession n'est rien comparativement à l'inconsciente cruauté des amateurs du *statu quo*, au calme effrayant des routiniers de tout milieu et de toute croyance. Car le malfaiteur est une exception dont on peut avoir raison. Les routiniers sont légion, au contraire, ils sont le nombre, la règle, et ils s'en prévalent, les monstres, pour se décerner le titre de braves gens.





QUESTIONS D'AGE

Obsédé par le sentiment de sa fragilité, l'homme, volontiers, admire ce qui dure. Il lui semble que cette durée constitue une preuve de qualité. Sans plus vérifier ce jugement, la masse l'accepte. Frondeuse de forme seulement, elle est, en somme, routinière et moutonnière, animal d'habitude par tempérament. Ce qui se fait depuis longtemps lui paraît légitime. Aussi, que le novateur se méfie! La foule le regarde comme la vache aux grands yeux regarde le passant dans les pâturages alpestres, mais elle ne le suit pas.

Elle demande du nouveau : besoin de distraction, instinct capricieux, puérile curiosité. Les enfants n'en font-ils pas autant? Cela ne les empêche pas d'être maniaques, esclaves de leurs petites accoutumances? A ces assoiffés de nouveau, changez la place de leur lit, de leur assiette : ils vous supplieront de remettre tout à l'endroit où ils l'ont toujours vu.

Allez, les choses anciennes ont bien des atouts dans leur jeu. Une secrète inclination nous retient dans leurs liens. Ainsi les vieilles nourrices gardent un empire tyrannique sur leurs nourrissons, même devenus hommes.

« *C'est absurde!* » direz-vous, si vous êtes de la corporation des fortes têtes. — Absurde souvent, oui, et profondément navrant. Voir le monde préférer les vieilles erreurs à la jeune vérité, les vieilles iniquités à la justice naissante, les antiques esclavages à la liberté aspirant au jour, c'est décourageant. Mais, au fond de tant

d'incohérence, gît un noyau logique. La durée, aux yeux des hommes, est sœur de l'éternité. Plus une chose a duré, plus elle semble avoir fait preuve de valeur positive, et, somme toute, dans cette appréciation il y a du vrai. « Maison fondée il y a plus d'un siècle », c'est une recommandation pour une raison sociale. « Principe reconnu dès la plus haute antiquité », c'est un titre de noblesse dans le domaine de l'idée. Ne nous en formalisons pas, ayons seulement l'œil ouvert. Sur cette question d'antiquité, on est exposé à mille erreurs. Gardons-nous d'être dupes. On ne trompe pas seulement sur l'antiquité des armoires et des buffets. Depuis que le goût du bibelot ancien sévit, le truquage se multiplie afin de le satisfaire : il existe un truquage analogue dans le domaine des croyances et des principes. En voulez-vous un exemple ?

Le principe du libre examen est décrié dans certains milieux comme un principe nouveau. Nouveau, neuf, jeune, inexpéri-

menté, cela n'est-il pas de la même famille? Il date de la Renaissance, ce principe, de la Réforme. Bien plus ancien, plus sûr, par conséquent, plus sage, plus prudent est le principe autoritaire. En ceci les autoritaires se trompent. Le principe du libre examen est antérieur au leur. Et d'abord, il est apostolique. Saint Paul le recommande aux Thessaloniciens en ces termes : « Éprouvez toutes choses et retenez ce qui est bon. » — Mais la religion autoritaire existait avant saint Paul. — D'accord; le principe d'examen aussi : Le Christ a dit : « Cherchez, frappez à la porte, sondez » Mais admettons que Jésus ici ne soit qu'un tard-venu dans l'histoire, après des siècles de religion autoritaire. Oublions les prophètes si ardents à faire appel au bon sens, à la conscience, à la raison de leurs contemporains.

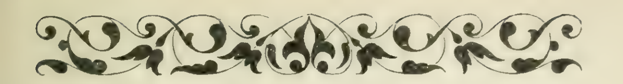
Le principe de libre examen n'en a pas moins l'âge pour lui. En somme il a presque existé avant l'humanité. Ne cherchez ici ni subtilité ni exagération. Selon quelle

loi poussent et vivent les plantes? Chacune d'elles, par les racines, les feuilles, éprouve tout le milieu ambiant et retient ce qui est bon. Les animaux font de même. Tout organisme vit selon ce même principe : éprouver, retenir, rejeter.

L'esprit humain n'a pas d'autre loi. Dès qu'il fonctionne, il juge; dès qu'il juge, il fait un choix, un triage ; il éprouve et retient ou aussi rejette. C'est selon cette loi que digère l'estomac, que respire le poumon.

Et vous prétendez ce principe jeune, parce qu'il y a trois ou quatre siècles on commença de nouveau à s'en apercevoir? Mais quand bien même il eut été découvert en 1900 seulement, il serait l'aîné de ses plus vieux détracteurs, car il est éternel. La Vérité, dussions-nous la voir pour la première fois, est aussi vieille que les étoiles des cieux. Mais, comme elles aussi, elle est immortellement jeune.





SERVIR A POINT

Entre l'art culinaire et l'art de parler ou d'écrire, se trouvent des analogies nombreuses et pleines de sens. Au littérateur dédaigneux essayant de le contester, j'offrirais à respirer tout un bouquet de locutions bien faites pour justifier mon propos.

Ne parle-t-on pas couramment de la cuisine d'un journal, du goût littéraire, du sel ou du piment dont les écrivains agrémentent leur style? Telle œuvre est un mets délicat, telle autre un insipide ragoût, une macédoine, un salmigondis, une bouillabaisse. Il est des lectures toniques et des lectures

indigestes. Tantôt le lecteur dévore en gourmand, tantôt il déguste en connaisseur. Aujourd'hui il fait la fine bouche, demain il se pourlèche les doigts. S'il est malin, il s'aperçoit souvent que vous lui présentez du réchauffé. Vous lui rapportez le lendemain, accommodé d'une autre sauce, le morceau dont il n'aura pas voulu la veille. Puis, pour changer, vous le régalez d'un hors-d'œuvre ou, fatigués d'alambiquer, vous dites les choses toutes crues.

Un cuisinier, voire même un marmiton ayant dépassé l'étape ingrate du gâte-sauce, pourrait donner à réfléchir aux écrivains, aux orateurs, aux éducateurs, à tous ceux qui ont quelque chose à dire aux autres.

Pour faire atteindre leur but aux paroles, une certaine habileté est indispensable.

D'abord il s'agit de préparer votre plat selon les besoins de ceux à qui vous le destinez. Ensuite il faut le présenter, lui donner du cachet, le mettre sur la table bien à point et à l'heure. Combien de gens

méconnaissent ce dernier petit détail ! Ils arrivent toujours ainsi que moutarde après dîner, ou trop tôt lorsque personne encore n'a faim. Ils offrent à déjeuner, la nuit, et à souper, le matin, et se plaignent de n'avoir pas eu de succès.

Ce que nous avons à dire est-il de nature délicate, faisons-le passer, grâce à l'assaisonnement, disposons favorablement le goût, préparons le terrain, dorons la pilule.

La vérité n'est en aucune façon cette chose stéréotypée et rigide qui jamais ne change de nuance ni d'aspect et fait la même figure et la même impression à toute heure. Elle a besoin d'être appropriée aux exigences pratiques, mise à notre portée, rapprochée de notre horizon. Selon que vous saurez ou non l'administrer, elle produira des effets tout différents. Il y a des gens pouvant tout dire, se faisant écouter sur les sujets les moins agréables. Pourquoi? Question de cuisine. Demandez la recette.

Tout cela m'est venu à l'esprit, l'autre soir, à propos d'un fait vulgaire.

La bouillie fumait dans la casserole. Bébé, enfoui dans une serviette dont les coins lui formaient comme deux oreilles d'âne, agitait les bras et se réjouissait de manger. Sa petite sœur, vivement lui approche de la bouche une cuillère débordante. A peine y a-t-il touché que le nourrisson pousse des cris, se détourne, se défend des mains et refuse obstinément d'y revenir. Persistance de la petite sœur, exaspération du frère — « Méchant bébé, vilain bébé, qui ne veut pas manger sa bouillie ! » Survient la maman attirée par les cris. — Mais, malheureuse enfant, cette bouillie est beaucoup trop chaude. Attends qu'elle soit refroidie, et bébé ne demandera pas mieux que de la prendre.

Détail, direz-vous, scène de nursery ! Ce n'est rien, cela, et n'a ni signification ni portée ; inutile d'en parler.

— Un instant, s'il vous plaît. N'avez-vous

jamais fait à vos amis, à vos enfants, à vos domestiques, à d'autres personnes, des observations justes, méritées et qui ne produisaient aucun effet? Je me trompe; elles exaspéraient invariablement les intéressés. Mauvaises têtes, pensiez-vous, caractères incorrigibles! Soit, cela pouvait être le cas. Il est de ces individualités mal faites à qui toute critique tient lieu d'offense et n'acceptant rien de personne. Pourtant laissez-moi vous dire: le tort n'est pas toujours du côté de ceux qui refusent d'écouter. Il est souvent du côté de celui qui parle, même s'il ne dit que des choses absolument raisonnables. — Alors à quoi cela tient-il? — Cela tient à la température. Vous servez trop chaud. Emporté par votre premier mouvement, vous versez votre boisson toute brûlante, et vous en échaudez votre monde. Naturellement ils vocifèrent ou s'enfuient.

Prenez mieux vos précautions, laissez poser, laissez refroidir, et vous vous ferez agréer.

D'autres tombent dans l'excès contraire. Ils servent trop froid. Ce qu'ils peuvent dire n'a plus ni saveur ni force, tant c'est figé ! Aussi parlent-ils en pure perte.

Un troisième se plaint de n'aboutir à rien, malgré l'évidente qualité de ses enseignements ou la ferveur de sa propagande. Regardez-y de près : il gâte tout, parce qu'il poivre à tort et à travers.

Je vous assure, c'est mon plein sérieux : des leçons de tact, de prudence, de judicieux procédés sont à emprunter aux cuisiniers. Tout pédagogue, tout journaliste qui se respecte, tout apôtre d'une cause devrait s'initier aux méthodes culinaires et apprendre à les transposer dans son domaine. Le savoir, le talent, le zèle ne suffisent pas. Une foule d'hommes très capables, animés des meilleures intentions, ne réussissent pourtant qu'à provoquer des contradictions au lieu de répandre la conviction dans les esprits. Que leur manque-t-il donc ? Un peu de cet

esprit de mesure et d'à-propos distinguant le cordon bleu, et sans lequel le plus grand penseur risque de faire four ou de mettre les pieds dans le plat.





MONSIEUR GENDRE

Mme veuve Martin a marié, l'autre année, l'aînée de ses quatre filles. Le gendre est un vrai coq en pâte. Depuis des années, il n'y avait plus d'homme dans la maison. Le premier qui y est entré, a trouvé des circonstances extrêmement favorables et s'y est installé en privilégié. Tout le monde est heureux de sa présence et ne demande qu'à le gâter. Sa parole jouit d'une autorité presque ridicule.

Or le monsieur, décidément, en abuse. C'est un homme à opinions arrêtées, d'une

intolérance jalouse. Un peu de fermeté et d'opposition lui eût été salutaire. La disposition préalable à trouver bien tout ce qu'il fait et à s'incliner devant tout ce qu'il dit en a fait un tyran au petit pied.

La famille est très grande, entourée d'un cercle d'amis, fort varié de situation et d'opinions, qui constitue un bon milieu, large, ventilé, où l'on peut entendre le son de presque toutes les cloches politiques ou religieuses. Naturellement le mariage n'a rien changé aux relations anciennes. On se voit beaucoup, on voisine, on dîne ensemble à des jours réguliers, et chacun dit ce qu'il pense, sans crainte ni malice. Le franc-parler est de fondation : on a toutes les libertés, sauf celle de se fâcher.

Monsieur gendre trouve cela scandaleux : On débite des énormités, on soutient des opinions dangereuses, on sape les bases de la société, de la religion, de la famille. Les interlocuteurs, notez-le bien, sont tous de braves gens éclairés, corrects, respectueux

du droit et des pensées d'autrui. Les uns sont plus à droite, les autres plus à gauche, mais ils ne sont sectaires ni de l'autorité, ni de l'indépendance. Ils causent plutôt qu'ils ne discutent, et si le dialogue se corse et qu'on en arrive à ferrailler, c'est avec courtoisie, même sur les problèmes les plus graves. Puis, on se sépare en amis, sans rancune.

Monsieur gendre ne peut prendre son parti d'un pareil état d'esprit. Il en souffre, il en est malade. Pour lui c'est du scepticisme, de l'anarchie, de la promiscuité. Le contraste entre les réunions de famille où il n'est qu'un convive comme les autres, et la vie de tous les jours où il règne sans partage, lui est une épreuve cruelle. Quand il est seul avec les cinq bonnes personnes qui l'adorent, il dogmatise, il vaticine, il excommunie. Il se dédommage du silence gardé devant des interlocuteurs armés de raisons. Revenant sur les conversations du dîner de la veille, il déclare les

trouver regrettables. Il a préféré se taire afin de ne pas provoquer de scandale, mais au fond il aurait dû protester. Certaines choses ne doivent pas être dites; il existe des doutes qu'il n'est pas permis d'exprimer, des autorités indiscutables. Si le premier venu peut, au nom de la science, ou de la conscience, examiner, peser, voire attaquer des doctrines vénérables, sur lesquelles la société et la religion vivent depuis des siècles, où cela finira-t-il !

Bref, Monsieur gendre aimerait obtenir qu'on ne parlât plus à table ni de politique, ni de religion, ni même de certaines questions morales ou sociales. Cela vaudrait mieux que ces bavardages téméraires. Mais si le désir est net, les moyens de le réaliser ne se laissent guère entrevoir. On ne peut cependant pas museler ses invités, ni exiger, lorsqu'on s'assied à la table d'autrui, qu'il ne soit question que de ce qui vous agrée. Voilà donc Mme veuve Martin et ses filles arrivées à l'extrême limite des concessions

possibles. On est en face de la première grosse difficulté de ménage. Un certain malaise règne dans les cœurs, et Monsieur gendre est dépité. — L'autre soir, au salon, il tenait l'album de famille et depuis une heure se livrait à un travail qui semblait beaucoup l'absorber. Sa belle-mère s'approche, l'embrasse et lui dit : « Que faites-vous là, mon fils ? »

— Bonne maman, je classe l'album d'après mes sympathies et mes antipathies.

— Et quelles sont ces photographies que vous en avez sorties et dont quelques-unes même se morfondent sur le parquet?

— Ce sont des têtes qui, décidément, ne me vont pas. Vous me feriez grand plaisir en les cachant dans un tiroir.

— Cher enfant, vous savez que tout mon désir est que vous soyez heureux ; mais je ne peux pas vous sacrifier des amis de vieille date, pour cette seule raison qu'il y a entre eux et vous de graves dissentiments d'opinion. Mettez-vous à ma place,

d'ailleurs : j'ai encore trois filles à marier. Si chacun des trois gendres, que j'espère avoir un jour, me demandait d'expurger l'album de famille, la couverture seule resterait. Il faut savoir se supporter et s'aimer entre gens de convictions diverses. Si la famille se divise pour des motifs d'opinion, que deviendra la patrie, cette famille agrandie? Il est des liens supérieurs aux liens mêmes des croyances les plus saintes, ce sont les liens de mansuétude, de bonté, de bienveillance fraternelle. Que peuvent bien valoir nos croyances, si elles n'ont pas assez de force pour nous maintenir dans la fraternité, qui dépasse en portée toutes les doctrines et toutes les formules?

— Bonne maman, j'ai le regret d'avoir là-dessus une autre manière de voir que vous: les principes avant tout! Amitié, bienveillance, parenté, tout doit plier devant les principes.

— Mon cher ami, je respecte vos principes. Mais je ne vous suivrai pas dans

cette voie, elle mène loin, trop loin. J'aurais peur d'en arriver à marcher sur des chemins où l'on ne rencontre plus la charité.

* * *

Décidément je suis, moi, pour Bonne-maman. Ce monsieur gendre me rappelle les gens sans cesse occupés à expurger la patrie, l'Église ou même la petite secte à laquelle ils appartiennent. Réduire l'adversaire au silence. Poser le doigt sur les questions et dire d'un ton péremptoire : ça c'est clos, fixé, jugé, n'y touchez pas. Mais, de sa propre autorité, revoir, corriger, décimer le livre de l'histoire, quelle entreprise impie et fanatique autant qu'inepte! Y a-t-il un héros, un saint, un penseur, un martyr qui trouverait grâce devant tous les partis ? A ce compte-là, il ne resterait pas une page ni une figure au livre d'or du passé.

Prenons le monde tel qu'il est. Acceptons-en les contrastes et les variétés, ne nous mêlons pas de passer le niveau de nos principes sur les hommes et les choses. Soyons fermes dans nos convictions et nos croyances, supportons et respectons celles des autres, discutons et laissons-nous discuter. Mais créons des liens plus profonds que les liens de doctrine, fraternisons avec ceux qui ne pensent pas comme nous. Quelque vénérable que soit une idée, si nombreux que soient les quartiers de noblesse de ce grand seigneur appelé un principe, obligeons-le à s'incliner devant le commandement supérieur à tous: « Mes petits enfants aimez-vous les uns les autres. »





RENSEIGNÉS

L'étudiant Fortenix vient de concourir avec succès pour un prix d'astronomie. C'est le cas de régaler les amis. Il en a invité trois à déjeuner au restaurant. En attendant l'heure, il se fait la barbe en son cinquième, rue de Fleurus.

Un peu après onze heures et demie, l'ami Dumont entre sans frapper et lui tape sur le dos en disant :

— Bonjour vainqueur, comment vas ?

— Mais ne me pousse pas, gare les entailles ! Sieds-toi là et lis le journal en attendant. Tu es en avance.

— En avance ? non ; il est midi.

— Tu es bien sûr ? Je n'ai que onze heures trente-cinq.

— Absolument, je viens de régler ma montre sur l'horloge du Luxembourg.

— Dans ce cas, mille pardons, ma pendule radote, je pousse l'aiguille.

Environ vingt minutes plus tard, se présente Mignard, pimpant, une rose à la boutonnière. Les deux autres le reçoivent au cri :

— Ah ! te voilà, vieux copain !

— Oui, comme toujours, heure militaire.

— Comment, heure militaire, il est midi vingt minutes, et le rendez-vous est pour midi.

— Il est midi, exactement midi. J'ai une montre qui ne bronche pas, et d'ailleurs je viens de contrôler l'horloge du Luxembourg, et j'ai constaté qu'elle marquait mon heure.

— Ah ! par exemple, je te reconnais là, farceur, réplique Dumont, mais je te prends en flagrant délit de blague. L'heure du

Luxembourg la voici : Midi vingt, ni plus ni moins, j'en sors, moi, et pour de vrai.

— Ne te fâche pas, Dumont, nous demanderons à Gigon, quand il viendra.

Mais Gigon tarde à venir. Pour tuer le temps, on fume force cigarettes. De son côté, Gigon se hâte, se hâte, de son lointain hôpital, par la rue des Écoles, la rue Racine et l'Odéon. Il se sait en retard, le pauvre, et n'aime pas faire poser les camarades. Heureusement qu'en passant au Luxembourg, il a l'idée de regarder l'heure, et il se rassure. Il met sa montre au pas, ralentit le sien, et va faire un tour à la pépinière, pour souffler. Puis il monte chez Fortenix, calme, comme celui qui arrive au moment voulu. La porte à peine ouverte les trois autres se mettent à l'apostropher : Conspuez le traînard, conspuez le traînard !

— Quoi, traînard ? Ce n'est donc pas pour midi ?

— Si fait, si fait ; mais il y a beau temps qu'il a sonné midi.

— Pour ça, non, je suis bien renseigné ; je viens de régler ma montre sur l'horloge du Luxembourg.

— Comment, lui aussi ? s'écrie Fortenix, mais c'est une comédie : lequel des trois a raison ?

Tous les trois en chœur : — C'est moi !

Et Fortenix gravement :

— Alors tirez vos montres, nous allons les confronter.

Chacun tire sa montre : Dumont a une heure moins le quart, Mignard midi vingt-cinq, Gigon midi dix.

— Ah, bien ! clame Mignard, quand on a une Oméga comme toi, Gigon, ou comme toi, Dumont, une Peugeot à l'emporte-pièce en bronze d'aluminium, on ne se mêle pas de savoir quelle heure il est. Voici une montre, la mienne, un chronomètre authentique, estampillé par l'Observatoire de Genève.

— Tais-toi, Mignard, tu n'es pas patriote de regarder l'heure au cadran de l'étranger.

Les Suisses vont-ils se mêler de nous dire quelle heure il est en France? Est-ce que cela les regarde? D'ailleurs, il y a un moyen de nous mettre d'accord. Pour aller au Boul.-Mich., nous passons par le Luxembourg, nous regarderons l'heure. Ce quiproquo est agaçant : il faut que cela cesse!

Et les voilà partis...

Arrivés devant la façade du vénérable Palais du Sénat, les quatre jeunes gens s'arrêtent, bouche bée d'abord et puis secoués par un rire homérique : *Il était toujours midi*.....

En politique, en religion, en affaires, en justice, que de gens qui se renseignent comme ces jeunes nourrissons des muses! Des nouvelles circulent, des réputations se font, des opinions se forment et s'enracinent, des sectes se fondent, des idées s'installent qui doivent faire vivre ou qui peuvent faire mourir. Allez au fond des choses. Il n'y a que racontars, hypothèses, affirmations catégoriques sans doute, mais

gratuites. Ils ont tous ou presque tous réglé leur montre sur des horloges qui ne marchent plus.

Ces horloges-là exercent même sur quelques-uns une fascination particulière. Elles sont immuables et marquent toujours la même heure. Pour un peu, on nous ferait accroire qu'elles marquent l'heure de l'éternité.





SYMPATHIE IMPOSSIBLE

Il est dit : « Pleurez avec ceux qui pleurent », et c'est bien là ce qu'il y a de mieux à faire pour les consoler. Leur parler, les raisonner, les distraire ou les endoctriner, tout cela, comme secours moral, ne vaut pas la moindre larme sincère.

Cependant, j'ai vu, un jour, pleurer amèrement toute une grande famille, et sous aucun prétexte je n'eusse voulu pleurer avec eux. Vous allez comprendre pourquoi.

Jean-Pierre était parti en Amérique vers les 1846, laissant à la charrue son père

et ses cinq frères. Depuis lors, il leur avait écrit de rares fois qu'il réussissait dans ses affaires. Un dernier mot bref était arrivé en 1853, et puis plus rien.

A la mort du père, survenue peu de temps après, les frères se partagèrent entre eux l'héritage ; une sixième part fut réservée à l'Américain et confiée aux soins d'un notaire.

Vingt ans se passèrent. Pas de nouvelles.

Chaque fois qu'un enfant du pays s'en allait en Amérique, on le chargeait de prendre des renseignements. Et, comme on n'arrivait à aucun résultat, on finit par recourir aux moyens officiels. Il fut établi que Jean-Pierre ayant quitté sa dernière résidence en été 1854, était parti pour une destination inconnue. Sa trace se trouvait donc perdue, et nul ne savait s'il était vivant ou mort.

Pendant ce temps, ses champs et ses prairies rapportaient, bon an mal an, environ un millier de francs, capitalisés par l'homme d'affaires. Cela grossissait, s'arrondissait...

Les jaloux en éprouvaient du dépit. Quant aux frères, tous mariés et pères de famille, ils se disaient: «Jean-Pierre est mort, c'est certain. Nous n'en avons pas la preuve; mais un jour ou l'autre, son bien nous reviendra ou à nos enfants. Laissons-le s'enfler en attendant. C'est comme un bon nuage qui se forme et s'approche. Un jour, il en tombera sur nos têtes une pluie d'or.»

Vingt-cinq ou trente mille francs d'argent sont une grosse fortune à qui gagne son pain sur les sillons, à la sueur de son front. Il faut en faucher, des javelles, en lier, des gerbes, en vendre, des douzaines d'œufs ou des pains de beurre, afin d'arriver à réaliser un billet de mille francs!

Aussi à mesure que les années s'écoulaient, la place que le bien de Jean-Pierre prenait dans l'esprit de ses frères devenait plus inquiétante. Leurs filles étaient considérées comme des héritières par tout le village; les prétendants commençaient à s'affirmer.

Par les longues soirées d'hiver, on supputait la part qui reviendrait à chacune, lors du partage. Autour des tables de l'auberge, les avocats en sabots rendaient des oracles sur la question.

Un matin de novembre, il ventait et neigeait d'une façon sauvage. Le pauvre facteur rural arriva tout blanc et couvert de glaçons. Au premier habitant qu'il rencontra il dit: « J'ai là dans mon sac une lettre d'Amérique pour les frères de Jean-Pierre. En cinq minutes, tout le village le sut. Les frères coururent à la maison de leur aîné : la moitié de l'endroit s'amassa sous les fenêtres. « C'est la notification du décès, disaient la plupart. — Peut-être bien que oui... peut-être bien que non, on ne peut point savoir, répondaient les autres. » Le facteur, lui, avait secoué la neige de ses habits et, sa lettre remise, s'était blotti derrière le poêle, se promettant un gros pourboire. Alors, devant ses frères et leurs familles réunies, l'aîné de Jean-

Pierre, tremblant au milieu de l'émotion générale, lut ce qui suit :

« Je vous demande, à tous, pardon de vous avoir laissé si longtemps sans nouvelles. Mon intention était de vous abandonner tout ce qui me revient de notre père. Mais des revers de fortune m'empêchent de le faire. J'ai perdu dans une vaste faillite tout ce que j'avais gagné ici. Vieux et fatigué, je vais revenir en Europe pour vivre auprès de vous, avec ma femme et mes enfants. — Jean-Pierre. »

Un silence de mort suivit cette lecture. Puis ils se regardèrent les uns les autres, stupides, semblables à des gens qu'un grand coup vient d'assommer.

Enfin, les femmes commencèrent à pleurer, et, peu à peu, toute la famille éclata en lamentation sur ce frère retrouvé. Le facteur s'esquiva comme un oiseau de malheur, se sentant vaguement responsable de la nouvelle qu'il avait apportée.

Peu de gens sont pleurés autant que le fut

ce vivant! Mais, il est une chose que j'eusse voulu partager moins encore que ces larmes si peu intéressantes, c'est la joie ignoble de quelques spectateurs du dehors, hier encore envieux de l'espérance des héritiers, aujourd'hui ravis de leur déconvenue.





SE MÉFIER

Non, je ne suis pas méfiant de nature. Les plus tristes expériences ne m'ont pas converti à cet état d'esprit, qui doit être celui des juges d'instruction et fait voir partout des criminels et des voleurs. Il faut croire au bien. On se trompe le moins en y croyant. C'est une superstition pure que de supposer la plupart des hommes tarés par quelque endroit, et de passer la vie, la main sur son porte-monnaie ou son revolver, comme si la société se composait de gens de sac et de corde.

Mais il y a une mesure à toute chose,

même à la confiance. Ainsi je ne demande pas mieux que de croire à la bonne foi des gens et de les admettre sincères dans leurs paroles, surtout lorsqu'ils expriment leurs convictions religieuses. Mais je me suis aperçu, le long de la vie, que les plus honnêtes d'entre nous se payaient facilement de mots. Or, les mots sont des récipients. Il s'agit surtout de savoir ce qu'on y met. Une bonbonne ou une fiole peuvent renfermer un breuvage salutaire, du poison, voire aussi rien du tout, et le même mot peut contenir des idées fort différentes. Il est possible surtout qu'il soit absolument vide, et cela arrive constamment. Parler n'est pas toujours remuer des pensées; c'est souvent jongler avec des formes creuses. Une méfiance judicieuse et sans malice est une excellente compagne pour écouter des discours ou lire des écrits.

Il est sage de se méfier de ceux qui prononcent avec aisance des paroles grosses de conséquences, susceptibles d'un sens

étendu, des paroles méritant d'être appelées graves parce qu'elles sont vastes et pleines, chargées de substance. Celui qui prononce avec facilité de telles paroles n'en connaît pas la valeur et n'y loge rien; autrement il s'apercevrait de leur poids.

Avez-vous remarqué de quelles simples expressions se sert le Christ pour annoncer la nouvelle qui doit changer la face du monde? Les apôtres l'ont laissé loin derrière eux dans l'emploi de termes grandioses, mytérieux, solennels. Les pères de l'Église ont renchéri sur les apôtres. Aujourd'hui, il n'est pas d'orateur ou d'écrivain tant soit peu teinté de théologie ou de philosophie qui n'emploie couramment des paroles sculpturales. On se demande comment un homme ne fléchit pas sous le fardeau de si grandes paroles; car tous les mystères divins et humains y sont contenus. Se méfier! Ceux qui emploient ces termes énormes en ont-ils vraiment mesuré la profondeur et la hauteur, parcouru les

immensités ? Il a été dit qu'on ne doit pas prendre le nom de Dieu en vain ; que oui soit oui et non, non. Le conseil est d'un sens général. On ne doit prononcer aucune parole en vain, c'est un manque de respect pour la chose la plus sainte qui soit : la pensée. Sur combien de lèvres les mots ne deviennent-ils pas vains ? On dirait qu'ils ont perdu leur énergie. C'est très simple : ils sont vides. Une bouteille vide ne grise plus personne.

Dans le domaine des sentiments, la vanité du langage n'est pas moindre que dans celui de l'idée. On prononce sans sourciller les formules les plus décisives et engageant le plus la responsabilité. Sacrifice, dévouement, immolation, amour, pardon, pitié, ces mots tombent des lèvres et des plumes avec autant d'abondance et de facilité que tombent d'un jet d'eau les gouttes de cristal.

Mais il n'y a tel que les feuilles publiques pour tirer le grand jeu, à tort et à travers.

Celui-ci annonce les nouvelles les plus sinistres ; celui-là parle de ses adversaires comme d'une bande de brigands ; un troisième, dans son article, dévoile tous les arcanes les plus terrifiants de la politique européenne, comme s'il avait la clef de tous les tiroirs, l'oreille de tous les souverains. Après cela, ils portent leur copie à l'imprimeur et s'en vont déjeuner dans un calme entier. Si ce qu'ils disent était sérieux, s'ils le croyaient eux-mêmes, cela leur ôterait l'appétit et les empêcherait de dormir. Se méfier!

L'autre jour, dans une rue montante, passa près de moi un haquet sur lequel étaient entassés cinquante à soixante tonneaux, traînés par un seul cheval. Un de mes enfants me fit observer :

— Ce cheval, papa, doit être colossalement fort pour enlever ainsi tous ces tonneaux de vin.

— Ces tonneaux sont vides, mon enfant, lui répondis-je. S'ils étaient pleins, quatre chevaux n'y suffiraient pas !...

Combien de futailles vides on transporte ainsi par le monde! Se méfier! Quand vous aurez entendu quelque chose de bien sonore, soyez très prudents : peut-être a-t on roulé devant vous, avec art, un foudre majestueux, depuis longtemps veuf de tout contenu, mais qui n'en sonnait que mieux pour cela.

Une vraie parole, sincère et pleine comme un œuf, se manie simplement et non sans effort. On n'en peut pas dire beaucoup en un jour, de ces paroles-là, on y succomberait. Mais elles sont vivantes, fortes, actives. Moins elles font de bruit, plus elles font de besogne. En elles se cache une telle puissance qu'elles frappent et terrassent, ou aussi consolent, relèvent, entraînent.

J'ai souvent fait à Dieu cette prière, de pouvoir dire tous les jours de ma vie et dans toutes les circonstances, avec une confiance absolue et toutes les conséquences qu'ils comportent, ces six mots seulement : «*Je crois en Dieu, le Père.*» Avec

cela j'aurais des provisions de courage, de tranquille espérance, et de bonne et cordiale fraternité jusqu'aux siècles des siècles. Rien jamais ne me ferait peur et ne pourrait m'arrêter. Je braverais la mort, et je transporterais les montagnes.

Nous entendons et disons tant de belles et sublimes paroles, et cela fait si peu d'effet pour l'ordinaire. Pourquoi ? Hélas ! hélas ! qu'y mettons-nous, dans ces paroles ? Tout est là... Se méfier, se méfier ! surtout se méfier de soi.





TIREZ LA FORMULE!

Chacun connaît les distributeurs automatiques. Il y en a de toutes les formes. Ici, moyennant un sou, vous retirez le secret de votre avenir. Là, pour dix centimes il vous est servi une boîte de bonbons, une tablette de chocolat, un flacon de parfum, voire même une photographie. De facétieux mécaniciens ont créé la poule automatique qui bat des ailes, chante comme un coq et, pour la somme modique de deux sous, pond sous vos yeux des œufs métalliques garnis de mauvaises pastilles de menthe. Les

distributeurs automatiques font leurs affaires, sans doute, puisque tous les jours il en surgit de nouveaux. Un seul échec est à constater. Nous avons vu, dans certains quartiers, s'élever sur les trottoirs de grosses colonnes de fonte, très laides, qui devaient servir à distribuer automatiquement de l'eau chaude aux ménagères. L'entreprise n'a jamais abouti, je crois, car aucune des colonnes près desquelles je passe n'a été terminée.

L'eau n'ayant pas eu de succès, on a essayé de distribuer des boissons alcooliques par le même procédé. Les buveurs entrent dans une sorte de bar où, pour des sommes minimes, ils reçoivent de la bière, du vin, du cidre, du café, et toute la série des amers et des apéritifs, sans l'intervention d'aucun garçon. Le service est fait par des distributeurs. Aussitôt la pièce jetée dans l'appareil, la consommation est fournie. Pas d'attente, pas de préférences pour les clients. Un garçon de café, une fille de

brasserie ont des façons diverses de servir. Ils méprisent les uns, favorisent les autres, sont tantôt empressés, tantôt d'une lenteur désespérante. Le distributeur, lui, ne fait pas de différences; il montre à chacun la même figure : c'est l'idéal de l'impartialité. Il est vrai qu'au départ il ne peut ni vous saluer, ni vous aider à mettre votre pardessus; mais aussi l'a-t-on jamais vu réclamer de pourboire ou recevoir d'un air dédaigneux celui d'un client modeste?

Tout n'est donc pas à condamner dans ce système. Il pourra, en faisant ses preuves et en se perfectionnant, simplifier la vie. Nous aurons sans doute, un jour, des camelots, des acteurs, des professeurs et des orateurs automates. Et ce sera tout gain. Tant d'hommes seraient avantageusement remplacés par une mécanique, car ils ne sont eux-mêmes que de mauvaises machines qui grincent, crient, ou s'arrêtent à tout moment.

Je ne viens donc pas ici faire la guerre à

ces ingénieux petits mécanismes, quelles que soient l'astucieuse avarice et la fourberie commerciale de ceux qui les exploitent et pour de l'argent authentique nous fournissent des produits douteux. La machine n'est pas responsable des intentions de son propriétaire, et d'ailleurs, ne s'y laisse prendre que celui qui l'a bien voulu.

Ce que je désire plutôt, c'est tirer de ces appareils archi-modernes certaines analogies dans le domaine intellectuel et moral. L'idée m'en est venue, l'autre jour, dans un bureau télégraphique. Je voyais le public passer devant la petite boîte qui renferme les imprimés destinés à recevoir les télégrammes et porte cet avis suggestif : *tirez la formule*! Plus je regardais ces trois petits mots, plus je fus frappé de leur portée symbolique. *Tirez la formule*! mais c'est une sorte de devise universelle, résumant des pratiques partout adoptées, et caractérisant l'état d'esprit le plus répandu de ce temps. Une foule de nos contemporains

n'ont pas reçu d'autre éducation que celle résumée par ces mots. Les années de leur jeunesse se passent à se munir d'une abondante provision de formules. Comme les pharmaciens mettent leurs drogues en pilules, d'habiles droguistes intellectuels mettent en formules la science, l'histoire, la politique, l'économie sociale, la morale ou la religion. La valeur des jeunes nourrissons de cette méthode automatique se juge d'après leur dextérité à tirer la formule. En des examens qui peuvent se comparer à des essais de machines, on leur pose des questions comme on presserait un bouton. Si l'appareil fonctionne bien, on y met la marque de fabrique : il est admis à circuler. Le propre de ces éducations automatiques est de former des sujets se ressemblant entre eux comme les exemplaires différents de machines construites sur le même type. Leur fonction intellectuelle est si réglée, qu'on peut sans peine prévoir ce qui sortira, si le bouton est pressé. Entre

un automate musical et un homme qui est une machine à raisonner selon la formule, il y a peut-être des différences, mais elles sont en faveur de la boîte à musique. Je suis complètement saturé de ce système, qui nous enlève à la longue toute originalité; mais il n'a pas cessé de plaire au grand nombre, et pour une raison bien simple. Rien de plus commode.

Pourquoi se mettre en peine de chercher autre chose, quand une collection de bonnes formules peut suffire à résoudre toutes les questions? C'est un métier trop pénible que celui de chercheur de vérité. Défricher les terres inconnues, marcher loin des sentiers battus, se mettre en peine de sérieuses et lumineuses raisons, quelle entreprise! La vie n'y suffit pas. Ne vaut-il pas mieux emporter pour la route le sac à formules?

Ainsi va le monde. On ne saurait assez se méfier de l'inquiétante paresse d'esprit qui nous gagne. Car, il n'y a pas à dire, la vie s'entretient surtout par l'habitude, quelque

peu vieillie, de penser soi-même. Plus l'empire de la formule s'étend et plus se rétrécit l'horizon. Rien de mauvais, de dangereux, de faux comme une réponse toute faite. On en arrive par ce système à ne plus jamais produire une pensée personnelle, et si Descartes a eu raison de dire : « Je pense, donc je suis », il faut en conclure que la majorité des hommes n'existent pas, car ils ne pensent pas.

C'est sur ces réflexions pessimistes que je quitte le bureau du télégraphe, en jetant un dernier regard sur la boîte symbolique et son inquiétante invitation : « Tirez la formule! »





L'INFAME CAPITAL

Je considère l'accouplement de ces deux mots comme une sorte de mariage forcé. Depuis que ce mariage s'est produit, voilà un substantif affligé d'un qualificatif bien fâcheux. Il ne peut plus se montrer en public sans être accompagné de son crampon. Comme l'ombre suit le corps, l'ordonnance le colonel, « infâme » suit le « capital ».

Le capital a beau se montrer généreux, humain, juste, noble, ces adjectifs-là ne sont pas pour lui : il est infâme, infâme il doit

rester. Qu'il sorte à pied ou en voiture, qu'il soit en hausse ou en baisse, se fasse philanthrope, garde-malade, défenseur des petits ou les exploite sans vergogne, cela ne change rien à l'affaire. Car le capital est infâme par essence, comme le nègre est noir. Toutes les eaux de la terre et tous les savons ne sauraient blanchir un nègre. Et le capital a beau faire, il ne se débarrasse pas de sa tache originelle aux yeux de certaines gens. Lui pardonneraient-ils s'il consentait à mourir par pur dévouement. Non, je le crains. On inscrirait encore sur sa tombe : « Ci-gît l'infâme capital. » Voilà une injustice criante, une monumentale absurdité.

Le capital est un instrument. Tout dépend des mains qui le manient. Il n'est ni dangereux, ni malfaisant, ni oppresseur, ni corrupteur, par lui-même. Il n'est pas non plus, de nature, malpropre ou féroce. Certains millions sont aussi honnêtes que les petits sous. Ou bien serait-ce la grandeur du capital qui donnerait la mesure de son

infamie? C'est comme si l'on voulait mesurer le naturel des chiens à leur taille et dire que les plus grands sont les plus méchants. Le Terre-Neuve et le Saint-Bernard sont de grosses bêtes, très-bien armées. Pourtant, ils ne font de mal à personne. L'un se jette à l'eau pour sauver une vie en danger; l'autre, par la nuit et les bourrasques, s'en va à la recherche des voyageurs perdus. De petits roquets, au contraire, pas plus gros que des lapins, se montrent souvent agressifs, rageurs, implacables. On dirait, les vilains petits aboyeurs, qu'ils ont du sang de tigre dans les veines. Ainsi peut-on posséder des millions avec un cœur fraternel, et de petits capitaux avec un instinct féroce.

N'écoutons les déclamations de personne. Regardons vivre les gens, c'est bien plus sûr pour juger de leur valeur. Il est incontestable que bon nombre de riches ne méritent pas leur situation et en abusent scandaleusement. Entre leurs mains, le ca-

pital est haïssable, porte de mauvais fruits, engendre la pourriture, ne sert qu'à faire grandir dans le monde la somme du mal.

Mais croyez-vous que si le pouvoir m'en était donné, je m'empresserais de confier leurs trésors à un syndicat composé de leurs envieux? Jamais de la vie. Après avoir tourné et retourné la question, je laisserais peut-être les choses en l'état, de crainte que le remède ne soit pire que le mal. La belle combinaison, pour réparer les méfaits d'un seul mauvais drôle, d'en appeler plusieurs autres!

Si cependant j'étais tenu de prendre une décision, je n'offrirais l'administration de ces biens mal employés à aucun de ceux qui l'auraient revendiquée.

Et surtout je me garderais de confier mon important dépôt à quelques braves gens, habiles à manier la charrue, à écrire de bons livres, à instruire la jeunesse, à former l'esprit public. J'aurais trop peur qu'ils ne s'entendent pas entre eux ; que

leurs capacités ne soient pas à la hauteur de leur bonne volonté ; que leur confiance ne soit surprise par d'habiles brasseurs d'affaires, pour employer un terme doux. Mais j'irais chercher chez lui, malgré lui, un de ces hommes riches connaissant leur métier ; sachant faire manœuvrer leurs biens comme un capitaine ses troupes, avec ordre, précision, économie ; mettant leur point d'honneur à n'être abusés par personne, à ne pas dépenser un sou mal à propos, et faisant tout cela, non par avarice, mais pour mieux servir le bien général. Ces hommes existent. J'en connais plusieurs. Ils pourraient se reposer, s'accorder toutes les satisfactions, se tailler dans cette vie changeante un lot exceptionnel. Ils préfèrent prendre sur leurs épaules les fardeaux des autres ; se charger d'un tas d'affaires dont vous et moi ne voudrions pas ; faire des corvées, user leurs jours dans des soins trop souvent récompensés par l'ingratitude. On ne saurait raisonnablement leur trouver aucun

motif intéressé. Ils ne font le bien, ni pour arriver aux charges publiques ni pour recueillir des honneurs, ni même pour laisser un nom respectable à leurs enfants. Quelques-uns d'entre eux les ont perdus ou n'en ont jamais eu. Aux yeux d'un homme ordinaire, armé de son gros bon sens, ou guidé par ses calculs égoïstes, ils sont fous de se donner tant de mal. Eh bien ! c'est à de tels fous que je confierais les capitaux mal employés.

Ils sont, eux aussi, infâmes. Mais leur infamie m'inspire plus de confiance que l'honnêteté de leurs détracteurs. De tels hommes n'ont pas leurs pareils, je crois. Je les honore par-dessus tout. L'homme de condition moyenne ou inférieure ; le petit bourgeois le plus probe ou l'ouvrier le plus respectable, malgré les égards qu'ils méritent, ne peuvent jamais inspirer une aussi entière sécurité.

La richesse est une telle épreuve que personne ne peut savoir ce qu'ils y seraient devenus.

Et si, me sentant lié par certaine parole de l'Évangile, je voulais « *donner mon bien aux pauvres,* » je choisirais encore les mêmes intermédiaires ; sûr qu'en leurs mains, les intérêts des pauvres seraient mieux à l'abri qu'aux mains elles-mêmes des pauvres.

*
* *

Pour irriguer une vaste contrée de plaines et de prairies, rien ne vaut une haute région de sources, de glaciers, de neiges. La nature a ses capitaux ; je ne pense pas que la société humaine puisse jamais s'en passer. Ne souhaitons pas leur destruction, ou leur émiettement à l'infini.

Croyez-vous que les champs de l'Europe seraient plus fertiles si, au lieu des énormes provisions amassées dans les Alpes et les Pyrénées, chaque petite butte avait sa calotte de glace, et chaque colline son toupet de neiges éternelles ?



ARGENT DE SUITE!

Sans penser à mal, vous allez votre chemin, lorsque quelqu'un vous glisse dans la main un petit ticket semblable à un billet de chemin de fer. Sur ce carré de carton vous lisez : *Argent de suite!* avec une adresse.

Tout près de là, en effet, une boutique est installée. A la devanture s'étalent des titres, des billets de banque de diverses nations, des pièces d'or et d'argent semées comme à profusion. C'est dans cette boutique que le petit carton prétend vous faire

entrer, si vous avez des embarras d'argent... et des espérances. On vous achètera votre espérance pour de la réalité, votre argent futur contre argent comptant. L'opération faite, il se trouve que vous aurez vendu votre blé en herbe. Afin de vous tirer d'un embarras actuel, vous en aurez créé de pires dans l'avenir; pour combler un fossé, vous aurez ouvert un abîme. Mais quelqu'un sera content, c'est le tenant de la boutique. Besogneux, maigre, gêné, vous aurez, bien pressé entre ses mains, fourni avec d'autres pauvres hères comme vous, de quoi engraisser cet honnête industriel.

On pourrait en lire, des histoires, entre les lignes de ce petit carton! Sombres histoires se ramenant à certains éléments toujours semblables, drames monotones où agissent sans cesse les mêmes acteurs. Ce billet, c'est le nœud coulant présenté comme corde de salut à celui qui se noie; c'est, au fugitif cherchant un asile, la caverne de brigands offerte en guise d'abri. Un homme

à l'eau voit une corde et s'en empare ; un être en détresse derrière lequel des ennemis s'acharnent aperçoit une porte ouverte et s'y précipite. A-t-il le temps de réfléchir s'il gagnera au change?

Si vous n'avez pas d'espérances à offrir en marchandage, l'entrée du petit bureau ne vous présente aucun danger. Vous n'y succomberez pas à la tentation de faire de mauvaises dettes, et pour cause !

On vous accueille bien à l'entrée, il est vrai. Vous profitez des frais faits à l'intention des clients exploitables. Vous recueillez un sourire, comme le moineau ramasse quelques-unes des graines semées autour du lacet où des perdreaux et des ramiers sont attendus. Mais combien la figure qui vous est présentée change aux premières constatations ! Pas de portefeuille, pas le moindre papier de valeur, ni assurance sur la vie, ni titres, ni effets, ni même une reconnaissance du Mont-de-Piété ! Et vous avez eu l'audace de franchir ce seuil !

Pourquoi ? pour avoir de l'*argent de suite ?* Garanti par quoi ? Par votre honnête figure ? La bonne plaisanterie !

Le furet, trouvant un œuf de porcelaine, ne fronce pas ses moustaches d'une façon plus dédaigneuse que le monsieur du bureau ne plisse sa lèvre désappointée. — Une attrape alors ! une imposture ! Vous êtes entré là pour lui poser un lapin. Votre affaire est vite réglée, et la porte qui se referme sur vous, brusquement, dit des choses se passant de commentaires.

Hâtez-vous alors de jeter le petit carton avec sa fallacieuse promesse : *Argent de suite.* Bientôt, sans cela, une voix vous soufflera à l'oreille : « T'imaginais-tu par hasard entrer dans un poste de secours pour sinistrés. Quel enfantillage. Mais ne te décourage pas ! *Argent de suite !* cela existe peut-être pour toi aussi, mais ailleurs. Qui cherche trouve. Tu n'as pas de papiers à offrir en échange ; mais n'as-tu rien à vendre ? Un peu d'honneur, de

conscience, de vérité ? Si tu vendais la réputation de ton prochain? On t'a confié un secret, si tu le portais au marché? Tu as une plume, si tu en trafiquais? Tu es jeune, belle, cela vaut une reconnaissance du Mont-de-Piété, une obligation de chemin de fer, ou l'espérance d'un héritage. Bats monnaie avec ta beauté, mets ta jeunesse en loterie, et le petit carton n'aura pas eu tort de te dire : *Argent de suite!*

« Si tu n'as rien à vendre, en aucune façon, cherche autre chose. Sois débrouillard. Ne te laisse pas manquer de fonds pour cela. Va aux sources. Explore le chemin des tiroirs; apprends la topographie des coffres-forts! Tu as besoin d'argent de suite. Il y en a. Franchis la distance qui t'en sépare. Prends, et ne te laisse pas prendre. Le gagner par le travail est une duperie. C'est trop long, trop dur, trop peu rémunérateur, indigne d'un homme affranchi. Laisse aux esprits bornés, esclaves de cette vieillerie le devoir; laisse-leur ce moyen décidément

usé de se procurer de l'argent par de la peine. Hardiment, libère-toi des préjugés vulgaires! Le terme de voleur est un sot épouvantail que les malins ont inventé pour effrayer les naïfs. Pour toi, ne sois pas une poule mouillée. Guette l'occasion, sache la provoquer, si elle tarde, et quand elle se montrera, saute dessus! Voilà la loi et les prophètes!.. »

Épouvanté de semblables suggestions, vous vous demandez : Qui donc me l'a donné, ce maudit ticket? Vous le flairez, pour vous rendre compte s'il ne s'en échappe pas une odeur de soufre? Non, il sent seulement l'encre d'imprimerie, âcre et pénétrante. Et le pauvre homme qui vous l'a tendu d'où sort-il? Vous repassez près de lui et l'examinez avec une méfiance un peu ridicule, pensant remarquer un pied fourchu, une main velue et garnie de griffes. Mais non, c'est un vieillard incliné et de figure plutôt honnête.

Eh bien, malgré cela, soyez sûr de l'af-

faire. Cette formule-là : *Argent de suite*, sort d'une détestable officine. Elle est empoisonnée, corruptive au premier chef; elle porte la marque dont il faut vous méfier, la marque du tentateur !





UNE DIVINITÉ NOUVELLE

« *En ce temps-là, tous les hommes étaient bicyclistes ou photographes, et les multitudes croyaient aux apéritifs* ». — Ainsi pourra s'exprimer, en parlant de nous, quelque historien futur, lorsque depuis longtemps nous aurons cessé de tuer le ver.

« Ils croyaient aux apéritifs ». C'est bien cela.

L'apéritif est une divinité d'un genre nouveau. Elle a ses temples, ses prêtres, ses fidèles et reçoit des sacrifices. Aucun sanctuaire n'est aussi couru. L'office ne

s'interrompt jamais. Jour et nuit, les zélateurs s'empressent; des masses profondes et toujours renouvelées, arrivent en chantant l'*introïbo!*

Quand les peuples se préparent à la guerre, ils boivent force apéritifs pour se donner du cœur au ventre. Quand ils concluent la paix, ils en boivent pour sceller les traités. La moisson est-elle abondante, on s'en réjouit avec des apéritifs. Le pain se fait-il cher, on appelle au secours l'apéritif pour se consoler. Êtes-vous malade? Prenez des apéritifs, ils vous guériront. Êtes-vous bien portant? Ne manquez pas d'en prendre, ils vous maintiendront. L'apéritif est bon en hiver parce qu'il fait froid, en été parce qu'il fait chaud. Il convient d'en boire aux baptêmes, afin que les nourrissons prospèrent; aux enterrements, afin que les morts dorment en paix.

Dans l'antiquité, les nations, préoccupées de fonder des colonies, commençaient par

y installer leurs dieux : les modernes y implantent leurs apéritifs. A eux la gloire et l'honneur !

Il est permis de toucher aux rois, au pape, aux ministres, aux gloires nationales, à Dieu même. Mais une foule jalouse veille sur l'apéritif sacré. Toucher à l'apéritif, c'est blasphémer. On se laisserait plutôt enlever des libertés essentielles, arracher des lambeaux de territoire, que de lâcher l'apéritif.

Il sied de grogner en acquittant ses impôts, et c'est une pratique d'esclave que de payer ses dettes aujourd'hui, au lieu de les remettre au lendemain. Mais que l'apéritif réclame notre dernier sou, c'est avec enthousiasme et sans tarder que nous courons le jeter sur ses autels de zinc. On oublie l'heure du train, du courrier, du travail ; on n'oublie pas l'heure verte des absinthes. Que la femme supplie, que l'enfant pleure, que le devoir nous réclame : qu'est cela ? Le devoir ne peut-il attendre ? La

femme et l'enfant ne peuvent-ils se morfondre ?

Pourvu que l'apéritif n'attende pas !

En somme, l'apéritif est grand, et il règne.

Pour susciter une telle foi, inspirer cette confiance, provoquer de pareils sacrifices, qu'a donc fait cette divinité nouvelle ? Par quels miracles son empire s'est-il justifié ?

Apéritif vient d'*aperire*: ouvrir. Qu'ouvre-t-il ? Tient-il en mains la clef d'or qui ouvre les portes du bonheur ? Ouvre-t-il l'intelligence ? Aiguise-t-il l'appétit ? Ses sectateurs ont-ils le cœur plus allègre, le sang plus riche, les bras plus robustes, les yeux plus vifs, l'estomac plus solide ? Sont-ils plus résistants au labeur, plus tenaces à la lutte, meilleurs pères et meilleurs fils, meilleurs artisans et meilleurs soldats ? Leurs enfants sont-ils plus beaux, leurs femmes plus souriantes ? Respire-t-on à travers leurs demeures les bienfaits du dieu qu'ils servent ?

Les faits consultés répondent ceci : l'apé-

ritiviste, en général, a le sang pauvre, les yeux troubles, les membres affectés d'un tremblement plus ou moins prononcé. Ses pensées tournent au noir. Il est enclin à la mauvaise humeur. La tristesse le hante.

En Allemagne, on appelle *Schnapsidee,* toute fantaisie macabre, fâcheuse ou baroque qui germe dans une cervelle. Je trouve ce terme très frappant.

Certaines pensées, en effet, sont comparables aux impures vapeurs qui rampent sur les alcools sophistiqués. Le vin naturel a une vertu tonifiante ; l'eau claire et bonne éclaircit le cerveau; mais au fond des calices verdâtres, jaunâtres, brunâtres où se puisent les apéritifs, il y a tout un monde d'images lugubres, tout une philosophie pessimiste. Quand on a l'esprit embrumé par les émanations alcooliques, l'énergie se déprime, la gaîté se meurt. On devient lâche au travail et mou dans les combats, impropre à l'effort généreux. Une fois énervé et amoindri aux sources mêmes de la vie, comment voulez-

vous qu'on ait de beaux enfants ? Ils naissent vieux. Un germe de décrépitude précoce est en eux. Et quelle éducation peut-on leur donner ? Entre pères détraqués et fils névrosés, que deviennent le calme et le bon sens nécessaires à la discipline ? Il n'y a ni mesure, ni autorité, ni respect. De là des rencontres, des frottements, de continuelles exaspérations. Bientôt la paix du foyer se perd. La prospérité suit le même chemin. C'est la ruine morale et matérielle

L'apéritif est une divinité de malheur. Il ne mérite pas les honneurs qu'on lui rend. Tout en lui est trompeur, même le nom... Je me trompe cependant. Car s'il n'ouvre ni l'appétit, ni l'esprit, ni les portes d'or de la félicité, il ouvre la porte des maisons de fous, des prisons et des bagnes ; il ouvre la bouche pour l'injure et la sottise ; il ouvre des tombes précoces. Par contre, il ferme l'accès à beaucoup de carrières honorables ; il ferme le cœur à la bonté, l'intelligence

aux fortes et utiles pensées ; il barre la route au progrès social.

De quelle démence faut-il être atteint pour garder le culte d'un dieu semblable !

S'il existait de par le monde un tyran dont le gouvernement aurait comme résultat d'avilir, de souiller, d'appauvrir, d'enlaidir, d'empoisonner, d'abrutir ses sujets ; un tyran qu'on ne pourrait servir qu'en se piquant le nez, en s'abîmant l'estomac, en s'assombrissant la pensée, en vouant sa femme à la misère, ses enfants à l'épilepsie et à la tuberculose, par quel soulèvement de juste et universelle indignation ce monstre ne serait-il pas balayé ?

Mais l'apéritif, lui, est en tranquille possession de son règne.

Plus ses méfaits augmentent, et plus grandit le nombre et la ferveur de ses adeptes.

C'est égal, tout a une fin. Les trônes s'écroulent, les temples tombent en ruines, les dieux voient pâlir et se coucher leur

étoile. L'apéritif n'échappera pas à la loi commune.

D'avance je m'en réjouis, et je bois à sa mort un verre de vrai vin de France !





BALAYEURS

On entend souvent dire: « Oh, ce Paris! » comme l'on dirait: « Oh, cette Sodome! » L'exclamation est commune à quelques-uns de nos nationaux et à certains étrangers. J'ai toujours envie de leur dire: Distinguons! De quel Paris s'agit-il? il y en a tant!

Ceux qui désignent Paris comme une ville de perdition, pensent aux petits théâtres, aux cafés-concerts, à Bullier, dont la tapageuse façade en porcelaine insulte à la fois la jeunesse, la nation et l'art. Ils pensent à certains coins de Boulevard, à tous les

vilains dessous de la finance et de la politique, aux tripots, que sais-je encore? Il y a là certainement de quoi indigner les honnêtes gens. Cette indignation toutefois frise l'hypocrisie, lorsque ceux qui la manifestent sont eux-mêmes clients des mauvais endroits stigmatisés. Ne profitent-ils pas trop souvent de leurs passages à Paris, pour aller voir de très près ce qui s'y passe.

Deux doctes étrangers, graves professeurs de la plus austère des disciplines, se rencontraient l'autre soir, nez à nez, dans un «chat noir» quelconque.

« — Comment, toi, ici? Que fais-tu là? »

— « J'étudie les mœurs parisiennes, et toi donc? »

M'est avis qu'il y a trop de gens pour étudier ces choses-là, et d'experts en mœurs faussement dites parisiennes. Je suis saturé de les entendre crier: « Oh, ce Paris! » Si je voulais être malicieux, j'irais m'installer chez eux dans les petits coins, et

je ferais des instantanés qui se passeraient de commentaires. Mais le procédé me répugne. Au surplus, les péchés d'autrui n'effacent pas les nôtres. Le mal du voisin est mon mal, car je crois à la solidarité humaine.

Je me permets seulement de proposer un autre Paris aux études et aux investigations des vrais curieux de mœurs, et non de scandales uniquement. Très ferrés sur le Paris noctambule, se sont-ils jamais doutés de l'existence du Paris matinal, admirable, inconnu des oisifs qui se couchent à une heure et se lèvent vers midi.

Parmi tous les travailleurs du Paris matinal, je distingue le balayeur. Il m'apparaît revêtu d'une sorte de royauté dont le sceptre est le balai, et que rehausse encore à mes yeux un brin de philosophie inhérente au métier. Le balayeur se lève de grand matin, par tous les temps. Dès quatre heures, il règne dans la cité. — De son balai relèvent tant de choses qu'il en a

les traits graves, comme ceux qui ont pour habitude de se pencher sur les problèmes de la vie. C'est une haute leçon, de se trouver tous les jours en face des débris de ce qui fut le plaisir et l'éclat de ce monde.

Les rampes de gaz éteintes, les salles vidées, les toasts et les chansons terminés, le balayeur arrive.

A lui les verres brisés, les bouquets fanés, les vestiges défraîchis des festins et des fêtes.

Lorsque les souverains voyagent, ou les présidents et leurs ministres, après les fanfares et les députations, les discours et les banquets, parmi les trophées en loques et les guirlandes qui s'effeuillent, la parole est au balayeur.

Le lendemain des élections, il marche sur une litière de bulletins, et rien n'égale la fièvre des passions électorales, si ce n'est le calme de ce balai qui pousse, confondus dans la même poussière, les noms des vainqueurs et les noms des vaincus.

Après le carnaval comme après l'émeute, après le bourreau lui-même, place au balayeur! Selon les jours, il enlève les confetti multicolores, ou lave le pavé sanglant.

A ce métier-là, quiconque sait voir et penser devient un sage. Il a sous les yeux des documents sincères sur ce qui s'est passé la veille.

Rien ne lui échappe, pas même les détails de cuisine. Au pas des portes, il devine le menu des gens. Quel contraste entre ce qui se balaye au faubourg Saint-Antoine et au faubourg Saint-Honoré ou dans la plaine Monceau! Toute la question sociale est là. — L'histoire n'est pas seulement dans les journaux, les correspondances diplomatiques, ou sur le marbre et le bronze des monuments. Parmi ses documents les plus significatifs, il en est qui se glanent dans les rues. Qu'emporte ce tombereau pesant, chargé des détritus de nos villes modernes? Ceux qui ne regardent pas avec les yeux de l'esprit, ne voient que tessons de bou-

teilles, trognons de légumes, vieux chapeaux et lambeaux de dentelles, mêlés à des carapaces de homard. Je vous dis moi : ce tombereau emporte nos archives. Il est plein de ce qui nous accuse et nous justifie ; de ce qui nous soutient et nous menace.

Certains prédisent l'avenir au marc de café. Un balayeur-prophète le prédirait bien plus sûrement en fouillant ces fameuses boîtes qui portent le nom d'un ambassadeur.

Arrêté l'autre jour devant une de ces colonnes bigarrées, où s'étalent les affiches des spectacles, je faisais, à part moi, des réflexions pessimistes, suggérées par un tas de titres faisandés que je ne transcrirai pas. Et comme un vulgaire bourgeois j'en étais à me demander : où allons-nous ? lorsque vint le balayeur du trottoir où je me tenais. Il mit une clef dans un cadenas fixé à la colonne et ouvrit une porte. Alors dans l'intérieur je découvris toute une panoplie. Balais vieux, balais neufs, racloirs et manches à balai. A un clou pendait une

lance d'arrosage. Puis, à part, suspendues l'une près de l'autre comme d'inséparables compagnes, une petite lanterne et une énorme paire de bottes d'égoutier.

A cette vue, mon courage se ranima. A la bonne heure, pensai-je, ceci aura raison de cela. Sur la colonne s'étale ce qui souille, à l'intérieur ce qu'il faut pour nettoyer. Quel admirable symbole de notre vie parisienne, pleine des plus choquantes oppositions. Oh, ce Paris! Lui aussi, il porte en soi de quoi le purifier. Et je me disais en regardant ces honnêtes balais et ces grosses bottes: Quand donc viendra-t-il, celui qui aura la taille de ces bottes-là, et, d'un coup de balai triomphant, poussera vers l'égout la souillure impudente?





CHEVAUX DE RENFORT

Au temps où les grandes routes n'étaient pas encore détrônées par les chemins de fer, où existaient les rouliers, les diligences, les relais et ces bonnes vieilles auberges devenues introuvables, il y avait dans les pays accidentés une multitude de chevaux de renfort. Un poteau, fixé au bord de la chaussée, indiquait l'endroit exact où il fallait les atteler ou les dételer. Et c'était tout le long des jours un défilé de bêtes qui s'en allaient à vide, harnais au dos, vers le travail et vers l'écurie.

Aujourd'hui, l'institution a disparu de son cadre primitif. La grand'route ne connaît plus le cheval de renfort. C'est à peine si de loin en loin il s'en rencontre quelques-uns dans les pays trop raboteux, comme, par exemple, dans cette partie de la Lorraine adossée aux Vosges, où les routes capricieuses donnent pour mesure, en leurs cascades extravagantes,

A la hauteur des bonds, la profondeur des chutes.

Le cheval de renfort a pris le chemin des grandes villes, comme certains paysans. A Paris, on le rencontre par la rue de Clichy, la rue des Martyrs, le boulevard Saint-Michel, toutes les voies qui grimpent vers la butte Montmartre, la colline Sainte-Geneviève et n'importe quel sommet parisien. Partout où un vieux pont s'arrondit en dos de chat, partout où un raidillon se dresse à l'improviste, un cheval de renfort se tient prêt. C'est le *deus ex machina* qui

doit tirer d'affaire l'omnibus « complet » ou le tramway bondé de monde, en ce siècle pressé où il ne faut pas qu'on s'éternise aux côtes, et que les voyageurs descendent pour pousser aux roues, selon le précédent signalé par La Fontaine.

Le cheval de renfort n'est jamais seul, il est suivi d'un homme appelé côtier qui n'est ni cocher ni palefrenier, et auquel, en ses moments de répit, il sert de banc, de table, de lit, à moins qu'il n'offre son dos patient à une partie de cartes improvisée. — Quand la lourde voiture surchargée de passagers arrive au point voulu, le cocher prépare son fouet et le côtier aussi.

Les deux *fouettards* croisent leurs feux pour stimuler l'auxiliaire. Quant aux chevaux titulaires, ils exploitent le compagnon de rencontre, afin de se ménager quelque peu. Le sort du cheval de renfort est dur. S'il a double ration de coups, peut-être bien n'a-t-il que demi-ration de nourriture et de soins. Tout l'équipage compte sur lui ;

mais lui-même ne compte guère. En général, il est vieux, maigre, fourbu, mal étrillé. Par les trous saignants de sa peau, sa chair vive apparaît. C'est une rosse qui ne vaut pas cher. L'équarrisseur l'attend, le boucher n'en voudrait pas. Sous le vent, la pluie, la neige, il va, raidissant ses jambes usées, pour en tirer un reste de vigueur. Ou bien il stationne au froid, moitié gelé, moitié endormi, baissant la tête en attendant qu'un horion le réveille. Triste fin d'une carrière de labeur. Si le cheval de renfort pensait, s'il pouvait mettre en formules intelligibles ce qu'il éprouve obscurément, quels sombres tableaux monteraient de son âme de brute !...

* * *

Bien des hommes lui ressemblent, dont il est le symbole. Ceux qui sont toujours à la corvée, jamais au repos ni à l'honneur. Bouche-trous appelés partout où il y

a un coup de collier à donner, un char à débourber. Hommes des grosses besognes rebutantes qu'aucun régulier n'accepterait, et pour lesquelles il faut être semblable au tome dépareillé, au cheval couronné, à la vaisselle de rebut. De ces êtres sacrifiés, il s'en trouve dans tous les mondes. On ne s'aperçoit pas de leur présence : ils n'existent pas, en quelque sorte. Il ne viendrait à l'idée de personne qu'ils puissent redouter ou espérer quelque chose. N'ayant plus rien à attendre, ils n'ont rien à risquer. On peut tout leur demander, les envoyer partout, les exposer à tout. La crainte des contagions, des injures, de la mort et du déshonneur est pour les gens situés, dont l'existence a du prix et de la douceur, dont la réputation est assise, qui ont de quoi avoir peur, et possèdent des motifs d'amour-propre. Les autres ne peuvent pas se payer ce luxe.

Qu'ils fassent donc ce que nul ne fait, et passent là où le plus courageux hési-

terait. Lorsqu'ils se seront exécutés, nous n'aurons pas à leur dire merci. Envers certains, on est dispensé de tout, même de la gratitude. Se dévouer est leur fonction ; payer pour les autres, leur raison d'être.

* * *

Mon âme est fascinée par ces patients sur qui retombent tous les fardeaux. Plus je fixe l'ombre où ils végètent, plus j'y distingue une lueur surhumaine. Si ceux-là ne sont rien, que sommes-nous, qu'est la vie, qu'est l'univers?

Vous me faites penser à eux, pauvres chevaux de renfort. Voilà pourquoi, de tous les coursiers de la cité, vous m'intéressez le plus. Combien de fois m'avez-vous fait rêver! Malgré moi, en vous regardant, je songe à l'invisible regard qui connaît les douleurs muettes et les écrasements auxquels nul ne

prend garde. Ce regard est sur vous : il sonde le gouffre de votre martyre, et quelque chose me dit que, dans vos ténèbres aussi, il voit venir une aube.





MATINES

J'ai un frère pour me sonner matines, un frère vaillant qui jamais ne manque l'heure. — Il n'a ni tonsure ni scapulaire, mais deux bras solides, aux muscles bronzés, et un large tablier de cuir. Sa cloche est une enclume ; car il est forgeron, mon frère.

Au petit jour, son marteau sonne, sonne... comme un chant de coq, un cri d'alouette. A demi réveillé, je l'entends. Les coups sont fermes et drus. Ce n'est pas le marteau d'un endormi, travailleur malgré lui, plein de regret du lit. C'est un marteau qui chante à la besogne et vous en donne

envie. Il dit : « Les tisons sommeillaient sous la cendre ; mais le soufflet les a ranimés. La braise ardente a enflammé la houille. Sur l'âtre noir, dans le foyer embrasé, le fer chauffé à blanc brille comme une étoile. Martelons-le, tant qu'il est chaud; c'est l'heure de forger: le cheval attend ses fers, le laboureur sa charrue, l'ouvrier son outil, le soldat son épée. Forgeons, forgeons des instruments pour le laboureur, des armes pour les combats futurs !... »

*
* *

Que me veux-tu, marteau, frère des clairons et des tambours ? Il y a des appels dans ta voix, des cris de ralliement. J'entends : tu me parles de l'œuvre sainte, du grand labeur des jours.

Tu m'avertis qu'il y a du fer à battre, des armes à préparer. Maintenant les escarpes se couchent, les noceurs battent en retraite, et avec l'ombre, vont disparaître les pâles

essaims des noctambules. Voici l'heure de surgir pour les travaux de lumière ; l'heure de ranimer sous la cendre l'étincelle qui couve, et de vivifier son cœur au frais souffle descieux.

La ville s'émeut d'une vague rumeur. Le maçon reprend sa truelle, le balayeur son balai, le penseur renoue le fil des idées de la veille. Chacun songe à sa fonction, songeons à la nôtre. Il y a des souillures à laver, des dégâts à réparer, des larmes à essuyer, des ténèbres à dissiper, des chaînes à briser, des blessés à relever, des innocents à défendre, des injustices à flétrir, des mensonges à confondre. La vieille misère humaine, plus matinale que les oiseaux, dès longtemps est éveillée. Déjà les esclaves entendent siffler le fouet de l'oppresseur. Les malades sont aux prises avec leur mal, les affligés avec leur douleur. Les problèmes angoissants se dressent devant les hommes qui s'éveillent.

Avec tout cela, les méchants aujourd'hui

ne chômeront pas. Les trompeurs dresseront leurs embûches, les corrupteurs distilleront leur poison, les hommes de discorde aviveront leurs querelles, les fanatiques lanceront leurs anathèmes.

Tartufe inventera quelque nouvelle imposture ; Basile essaiera d'une calomnie inédite. Les hommes de proie ne perdront pas une bouchée ; ni les bavards un coup de langue ; ni les roquets un coup de dent.

Leur laisserons-nous la terre ? — Debout ! ceignons nos reins, passons le tablier. Où donc es-tu, marteau fidèle ?...

Une voix souvent dit : « Reste couché. Ta peine est inutile. L'ombre est trop épaisse, le mal trop formidable. Ton œuvre de pygmée ne prévaudra pas contre le géant. Reste couché, dors en paix, et, dans ce monde mauvais, fais-toi de la bile aussi peu que possible ; il n'en sera ni meilleur ni pire, et tu auras du moins gagné quelques heures tranquilles. C'est toujours autant de pris sur l'ennemi !... »

Mais là-bas, dans la forge, l'infatigable marteau tombe et retombe: « Ne l'écoute pas, dit-il, cette voix qui t'invite au repos et dédaigne l'effort. C'est la voix du tentateur, la voix décevante du doute et de l'indifférence, ces éternels complices de tous les crimes. Battre le fer! il n'y a que cela, de par le soleil levant, le bourgeon qui se déchire, le torrent bondissant. Bats le fer! bats le fer! Dieu chérit les vaillants. L'étincelle ardente qui jaillit de l'enclume éclaire l'aube des jours meilleurs... »

N'ai-je pas un bon frère pour me sonner matines?





LEÇON DE TRAVAIL

Le Boulevard est très animé. — C'est le milieu du jour. Un mouvement extraordinaire règne sur le trottoir et la chaussée. Au milieu de ce va-et-vient, deux ouvriers sont occupés à réparer la ligne du tramway. Ils sont garantis par deux brouettes placées aux extrémités de leur champ de travail. Un petit drapeau rouge les signale aux cochers.

Et là, sous les pieds des chevaux, ils consolident les rails, serrent les boulons, corrigent les inégalités de niveau, refont

les parties usées du pavé de bois. A chaque instant la corne d'un tramway les avertit qu'il est temps de se garer. Ils font un pas de côté pour laisser passer, et continuent leur travail aussitôt après.

Il ne faut pas qu'ils perdent une minute. Entre deux voitures qui se suivent de près, ils trouvent moyen d'aller fixer un pavé, tourner un écrou. S'ils veulent mettre la main à une opération de plus longue haleine, c'est tout un calcul à faire, autrement ils obstrueraient la voie et soulèveraient des tempêtes parmi la gent bruyante des automédons.

Et pendant les instants où les rails sont libres et le travail possible, défense de regarder ni à droite ni à gauche. Pour eux les passants n'existent pas. Des voitures circulent, des cochers vocifèrent, des chevaux s'emportent, des gamins et des ivrognes se disputent: ils ne relèvent pas la tête. Ils ont l'air sourd, et il faut qu'ils entendent, sous peine d'être écrasés;

aveugles, et il faut qu'ils aient l'œil partout. D'autres, en travaillant, déposent leurs outils çà et là, jettent leurs matériaux au hasard. Ceux-ci ne peuvent faire aucun mouvement qui ne soit le résultat de la plus parfaite attention. Qu'ils placent mal leurs matériaux, ou laissent traîner une pelle, un fragment de bois, aussitôt c'est un accident grave, un cheval blessé, une voiture endommagée ou renversée.

Singulières conditions de travail, n'est-ce pas ? Le premier venu ne pourrait pas s'y maintenir. Certaines gens, pour travailler, ont besoin de silence et de calme. D'autres vont plus loin dans leurs exigences: Avant de se mettre à l'œuvre, tout autour d'eux doit être en ordre. Que chacun se retire, que personne ne bouge dans la maison ! Ils ont l'installation longue et compliquée. Ils calent leur table, mettent en symétrie les objets qui la garnissent, se lèvent afin de rectifier la position du tableau qui leur fait face, arrêtent la pendule dont le tic-tac

les obsède. Après cela et plusieurs précautions supplémentaires, ils commencent...

Je ne méconnais pas cependant l'importance du cadre où le travailleur est placé. Tant de choses influent sur l'esprit. Il vaut la peine de s'entourer de précautions quand on veut faire œuvre qui vaille. Le silence, quel bienfait pour le penseur, l'artiste; et combien triste le sort du travailleur livré aux importuns, du laborieux dérangé par les oisifs à propos de tout et de rien. Être à la merci d'un coup de sonnette: quel esclavage!

Au sein des conflits sans cesse renaissants entre le besoin de se recueillir et l'irruption brutale des forces perturbatrices, on se surprend à rêver d'une cellule tranquille: quelques planches, un toit de brousse, une fenêtre sur une clairière perdue au fond des bois, où l'on ne verrait personne que, de loin en loin, un merle furtif ou un chevreuil. Là, les heures passeraient, d'une seule coulée, sans fêlure ni déchirure,

et l'on aurait enfin, pour la lutte de l'esprit cherchant à s'exprimer, le concours patient des vastes jours que rien ne traverse ni ne morcelle.

Et cependant j'admire ces paveurs qui travaillent en plein vacarme et, toujours interrompus, recommencent toujours. Il faut que celui-là leur ressemble, qui veut remplir sa fonction. Car c'est la vie, d'être harcelé, troublé, dérangé par l'ennemi et de savoir travailler malgré tout. Peut-être même l'individu a-t-il besoin, pour travailler, de ce stimulant perpétuel, et s'userait-il plus vite dans un calme trop entier que dans le choc ardent des êtres et des choses.

Vous rêvez une thébaïde ignorée. Qui vous dit que bientôt, au lieu d'y travailler, vous n'y feriez pas de ces sommes prodigieux, dont les vieux couvents et certaines administrations modernes connaissent le secret, et qui ont pour symbole un crâne chauve enfoui dans l'oreiller d'un in-folio ?

On doit arriver à se recueillir en plein carrefour, à établir une solitude au sein du tumulte. Si vous attendiez que tout soit à sa place et en règle pour vous mettre à l'œuvre, comme le chef d'orchestre attend, pour donner le signal, qu'on se taise dans la salle et que chaque musicien soit à son instrument, vous risqueriez fort de perdre votre vie à vous préparer à vivre. Tant de choses se liguent contre le labeur utile. Ennemis du dehors: bruit, dérangements, événements imprévus publics et privés. Ennemis du dedans : craintes, passions, nonchalances spirituelles. Vous voulez d'abord que vos adversaires se taisent, que vos chagrins soient apaisés, vos inquiétudes calmées, les problèmes de la politique, de la philosophie, de la religion résolus: A ce compte, quand commencerez-vous?

Allez vous instruire chez les obscurs travailleurs accomplissant leur devoir au sein des conditions les moins propices. S'il ne vous plaisait pas de devoir un avis

aux humbles de la terre, demandez-en aux puissants du jour, aux hommes d'État obligés d'escamoter les heures, de conquérir en quelque sorte le temps dû aux affaires publiques, de l'arracher lambeau par lambeau aux solliciteurs de tout genre, d'interrompre sans cesse les labeurs les plus graves et les plus pressants pour un banquet, une cérémonie, ou enfin pour laisser passer ce quelque chose d'encombrant, de prétentieux et de vide qu'on appelle une interpellation.





LA MAIN

Nous admirons l'aile de l'oiseau, et nous avons raison ; la construction en est étonnante. Et puis, elle représente si bien une des aspirations essentielles de notre être : partir, quitter les bornes étroites où nous végétons, pour nous élancer vers les libres espaces. Qu'est cependant l'aile de l'oiseau comparée à la main de l'homme ? Comme merveille de mécanique, celle-ci dépasse celle-là de toute une immensité. Il faut avoir admiré beaucoup d'ingénieuses trouvailles dans le monde des machines, pour

mesurer, par comparaison, le cercle restreint de leurs fonctions et l'opulence royale de celles remplies par la main. Le nombre de combinaisons que nos mains peuvent exécuter est incommensurable. La main est le complément indispensable de l'esprit. Si nous n'avions pas la main, l'esprit nous serait de peu d'utilité. Et la main ne donne vraiment sa mesure que directement dirigée par l'esprit. Quand elle exécute les ordres d'un autre, elle perd une grande partie de ses moyens ; et si nous parvenions à construire la main et à l'imiter à la perfection, nous ne tirerions de cette copie, si difficile à faire pourtant, que des mouvements automatiques, empreints de raideur et de maladresse.

La main a une physionomie. D'aucuns disent qu'elle est un oracle, que ses lignes, ses formes, ses proportions font partie d'une écriture occulte, dévoilant l'avenir à qui sait en déchiffrer le secret. L'art de lire cette écriture a passionné bien des gens, fait com-

mettre bien des erreurs et des injustices. Comment continuer sa confiance à un homme, portant écrits dans sa main, la perfidie, l'assassinat, le vol?

Tout en gardant une complète réserve devant la prétention de lire notre caractère et notre avenir dans le creux de la main, je dois avouer que sa physionomie est bien parlante. Les peintres en ont tiré un parti énorme. Dans beaucoup de tableaux, les mains mettent une action extraordinaire. Je suis très frappé aussi de tout ce qu'elles représentent et signifient dans la vie.

Certaines mains sont effrayantes, on les dirait faites pour étrangler.

Longues, émaciées, chez le vieil avare, elles semblent une incarnation de l'âme insatiable et rapace.

Certaines, en se posant dans la nôtre, ont des allures fuyantes, serpentines, invitant à se méfier. Mais comme le serrement d'une main loyale réconforte! Ne semble-t-il pas qu'elle fasse passer en nous une

secousse salutaire de force et de courage?

La main est caressante, douce, consolatrice; elle panse les blessures, essuie les larmes. C'est elle aussi qui donne. Jésus a défini la charité discrète en disant: «Que la main gauche ignore ce que donne la droite!»

La main encore est violente, agressive. Elle frappe, saisit, maltraite. Transformée en poing, ce n'est plus qu'une massue qui assomme. David a dit: «Ne me laisse pas tomber aux mains des hommes.» Et certes, on s'explique ce cri, en songeant à tout ce que la main humaine a fait de mal. Les serres du vautour, les griffes du tigre sont jouets d'enfants comparativement à elle. On n'a inventé aucun instrument de torture à sa hauteur. Froide, impitoyable, elle serre sa proie et l'immole sans trembler. Elle déchire, froisse, brise, broie; elle se teint de sang et s'enivre de vengeance.

Regardez vos mains! Rendez-vous compte

si elles sont pures ou impures, violentes ou bienfaisantes, promptes à se lever pour frapper, ou à se tendre pour pardonner ; si elles préfèrent se refermer sur les dons reçus, ou s'ouvrir et donner libéralement. Quel usage faites-vous de ces merveilleux outils construits par Dieu ? Votre soin principal serait-il de les garder bien blancs et vierges des traces du labeur ?...

Parmi toutes les mains, j'aime et vénère celles des bonnes vieilles ayant beaucoup travaillé. Une longue histoire de bonté active y est écrite. Elles parlent de caresses données aux petits enfants, de longues veillées passées à coudre, de soins prodigués aux malades. Mains ridées par l'âge, mains amaigries où courent des veines bleues, laissez-moi vous honorer d'un filial baiser. Car vous êtes les mains aimées de nos mères, l'image de l'éternelle tendresse, et lorsque, tremblantes, vous vous posez sur nos têtes pour nous bénir, quelque chose a passé en vous de la Main qui tient les mondes.



DÉCOURAGEMENT

C'était par un jour brumeux d'un printemps maussade. Mes pas m'avaient conduit en un lointain faubourg où Paris devient province. J'y cherchais un homme que je savais triste et tant soit peu désemparé. Ces choses arrivent à tout le monde. Personne n'est à l'abri des heures mauvaises. Heureusement, elles ne nous prennent pas tous à la fois, et celui qui, pour le moment, est debout et bien en train, peut aider son frère à reprendre la route... Bientôt je franchis le seuil d'un vaste jardin,

humide encore des dernières ondées. Des moisissures vertes couvraient les troncs des arbres, la terre des chemins cédait sous le pied... Partout des broussailles victorieuses et de folles herbes conquérantes. Puis, çà et là, la trace d'un peu de culture, une bêche piquée en terre, attendant la main du jardinier. — Je le trouvai occupé à nettoyer une antique tonnelle où la vigne vierge, le chèvrefeuille, la clématite, croulaient en avalanches et faisaient ployer les arceaux de bois amollis par le temps. Sous la tonnelle, un banc près d'une table de pierre, le tout garni de mousse. Peut-être jadis, en ce lieu, avait-on ri et chanté; mais il y avait bien longtemps de cela, et plus jamais on ne recommencerait, semblait-il.

Ce ciel morne, cette verdure sombre qu'aucun rayon de soleil ne perçait, donnaient froid au cœur.

S'apercevant de ma présence, le travailleur silencieux se dégagea de l'amas de feuilles mortes et de branches sèches

qu'il remuait pêle-mêle et vint me serrer la main.

— Eh bien, comment allons-nous ?

— Nous n'allons plus du tout. C'est fini, bien fini ; je ne suis plus bon à rien. Il vaudrait mieux que je ne sois plus de ce monde...

Tristes paroles. Plus triste qu'elles, était la figure de celui qui les disait. Pâle, émaciée, encadrée d'une barbe noire faisant paraître la peau encore plus blême. Et, du fond de leurs orbes creux, des yeux pleins d'ombre, pareils à des charbons éteints. Il se mit à me raconter sa vie, ses labeurs. Vie de brave homme et de vaillant ; noble existence tout entière de droiture, de bonté et aussi de simple confiance en Dieu, malgré les rudes épreuves. Puis étaient venus des jours mauvais, déconcertants, d'amères expériences sur la bassesse, la lâcheté, la ruse des hommes ; des pertes d'argent dues à la mauvaise foi, d'écœurants débats de justice, et après tout cela, l'inaction, l'impos-

sibilité, à un âge un peu avancé, quoique robuste encore, de retrouver une fonction.

L'inaction surtout lui pesait. Il s'y rongeait lentement, jour et nuit livré aux mêmes souvenirs, et il avait fini par être absolument démoralisé...

Rien de plus douloureux que de voir un homme de bien et un cœur ferme, réduit à cet état. Ma sympathie le touchait, mais mes paroles d'encouragement le faisaient sourire. C'était comme si j'essayais de remonter une montre au ressort cassé. Et je descendais avec cette âme accablée et froissée, en des abîmes de désolation où plus rien ne luit.

A ce moment, nous passâmes près d'un carré de fraises. Les pieds vigoureux, chargés de fleurs, semblaient promettre une abondante récolte. Machinalement, nous nous mîmes à les regarder, et je lui fis compliment de leur belle tenue.

— Tenez, répliqua-t-il, vous ne le croiriez pas, mais ces fraisiers, je les ai sauvés du

fumier. Mon voisin, le jardinier, les jetait aux ordures; je lui ai demandé à les ramasser, et les voici prêts à produire.

— Voilà qui est fort intéressant et doit vous faire plaisir. Sauver quelque chose qui se perd est toujours un acte réconfortant. Pourtant, je ne puis m'empêcher de penser à vous, en regardant ces plantes vivaces que vous avez ramassées sur un tas de déchets. Car enfin, en ce moment, n'êtes-vous pas prêt à vous jeter vous-même au rebut? Vous ne pouvez supporter de voir mis au fumier un fraisier capable encore de vivre. Vous le reprenez, le piquez en bonne terre et le regardez prospérer d'un cœur attendri, et vous iriez ensuite vous jeter à la place d'où vous l'avez retiré? Allons, allons, nous valons mieux qu'un fraisier; ne disons jamais que nous ne sommes plus bons à rien. Savons-nous quel jardinier invisible et clément viendra poser nos racines desséchées en un sol fertile, ranimer nos feuilles flétries et nous

demander de donner encore du fruit? Restons à sa disposition.

... Il ne répondit rien, mais il me sembla que ses grands et bons yeux, fixés sur les plantes verdoyantes, brillaient d'un peu de lumière et s'appliquaient la leçon dont il avait, sans le savoir, préparé les éléments.





LABEURS D'AVENIR

Une brume grise et froide enveloppe la terre. Hommes et bêtes y glissent comme des ombres. On aperçoit vaguement les toits prochains, les arbres les plus rapprochés. Au delà..., rien. Du bruit sort de ce brouillard. On entend qu'il s'y passe quelque chose. Mais ce quelque chose est incertain, et ce bruit est amorti. Les cris des hommes, les pas des chevaux, les roues des voitures, le sifflet lointain des locomotives, nous arrivent comme à travers du coton. Nul rayon clair, nul son vibrant, ne vient nous sauver de ces impressions lugubres. Et s'insinuant jusqu'à nos poumons et notre

sang, cet air flasque, chargé de vapeurs frigides, semble travailler à nous amoindrir. En sera-t-il ainsi vers la fin de ce globe vieillissant, lorsque le soleil lentement refroidi ne parviendra plus à dissiper la nuit, et que nos descendants anémiés achèveront leur triste existence, au sein des ombres désormais victorieuses? A ce que je ressens en cette fin de novembre, je me rends compte de ce qui se passerait alors. Que plutôt, avant ce marasme suprême, la terre, éclatant comme une bombe, termine son dernier jour dans un feu d'artifice!

...Je roulais dans mon esprit embrumé ces pensées de qualité certainement très inférieure, lorsque mes yeux rencontrèrent l'enseigne de mon ami, le fabricant de chapeaux. — Si je montais là?... L'humide escalier de pierre de la maison industrielle me conduisit, après deux étages, au vaste magasin, plein de lumière et d'activité. Je m'attendais à trouver tout le monde enfoui dans les feutres et les bonnets de

fourrure. Pas du tout. Ce n'était que chapeaux de paille, canotiers, chapeaux bergère, planteurs, bains de mer, charlottes, coiffures fraîches et coquettes égayées de rubans et de fleurs.

Encore sous le coup des visions de la rue, ce spectacle me choqua comme un anachronisme.

— Vous êtes bien longs à emballer vos articles d'été. C'est bien de cela qu'il s'agit en ce moment.

— Pardon, monsieur, nous préparons la saison future. Nos voyageurs doivent partir dans peu de jours. C'est en pleine neige de décembre, qu'ils vont proposer aux détaillants les modèles de l'été prochain. Voulez-vous les examiner ?

Il me parut peu conforme à mon humeur présente d'abaisser le regard sur ces futilités. Mais il ne faut décourager personne en son travail, et machinalement je me mis à passer en revue toutes ces splendeurs fragiles. En les regardant, l'in-

térêt s'éveilla. Des visages riants m'apparurent sous les chapeaux. Des horizons bleus, des plages ensoleillées, des sentiers pleins de fleurs, fournissaient le cadre aux visages. Bientôt je fus sous le charme, et chacun des nœuds gracieux qui naissaient sous les doigts agiles, prit le caractère d'un symbole d'espérance... « Allons, me dis-je en prenant congé de ces laborieux amis, il y a encore de beaux jours dans l'avenir. »

...Dans la rue, sur l'impériale d'un tramway, j'aperçus un voyageur tenant entre ses genoux un arbuste aux vigoureuses racines. Il venait du quai aux Fleurs, sans doute, et s'en allait vers quelque jardin de banlieue. Encore un qui ne philosophait pas sur la fin du monde. A travers l'heure morne et brumeuse, lui aussi voyait des lendemains tièdes. Il contemplait d'avance, aux branches de son pommier, les grappes de fleurs où bourdonne un essaim d'abeilles, et l'avenir, de sa chaude lumière, perçait le brouillard du présent.

Oh! les réconfortantes leçons! Paix sur tous ceux qui nous en offrent de semblables sur nos chemins souvent obscurs! Espérer, avoir confiance, croire au lendemain, voilà ce qu'il nous faut. Ce sont des formes de la confiance en Dieu, tous ces labeurs d'avenir, malgré la figure décourageante de l'heure qui passe. Ne regardons cette figure ni trop souvent, ni d'un œil trop anxieux. Travaillons, semons, plantons, croyons au Dieu du lendemain. Livrons nos âmes aux suggestions fortifiantes de l'espérance, et non aux cauchemars d'un pessimisme démoralisant. Jamais on ne nous le dira trop. Toute pensée trop sombre est entachée d'erreur. La vérité n'est pas noire. Je salue les Prophètes qui, en pleine nuit, prédisent l'aube, en pleine mort, annoncent la vie. Et vous aussi, je vous salue, humbles travailleurs qui nous rappelez à l'ordre par n'importe quel signe, quel geste, quel labeur d'avenir, où la vivace espérance a mis son empreinte.



MISÈRES ASSOCIÉES

Au vent aigre d'automne, sous la pluie fine cinglant les feuilles mortes, j'ai vu, sur un boulevard du vieux Caen, un arbuste sans rameaux que recouvrait la soie trouée d'un parapluie sans tige. Et frappé par un assemblage si disparate, j'essayai de reconstituer en moi-même la scène dont il devait être le résultat.

* * *

Le matin du jour où l'événement se produisit, le ciel était radieux. Personne

n'eût pensé à une mauvaise fin. Les arbres de la promenade agitaient leurs branches sous la brise et s'envoyaient les uns aux autres leur salut de vieilles connaissances. Près des vétérans, habitués aux rafales, sur l'emplacement laissé vide par un des leurs tombé à la bataille, un jeune tilleul étalait ses pousses vert-tendre. Il avait l'air glorieux d'un bambin, mirant au soleil les splendeurs d'une première culotte.

Pauvre petit! on l'avait planté en un mauvais endroit, sur le passage de tous les vents. Il existe de ces places prédestinées, vrais carrefours de tempêtes, où les courants d'air font rage, où s'engouffrent, en sifflant, les neiges et les averses. Quand on occupe un poste semblable, on est marqué pour le malheur...

Or, le soir de ce beau jour l'inévitable orage arriva. En un clin d'œil il dépouilla le tilleul de sa couronne fragile, semant au loin ses jolies feuilles fraîchement écloses. Près de là un passant luttait contre le gros

temps, avec un parapluie flambant neuf, garanti incassable. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, l'affreux orage lui eut retourné son bouclier, arraché l'étoffe de l'armature et laissé l'homme ruisselant, ahuri, serrant dans ses doigts crispés la canne d'un parapluie qui n'était plus qu'un souvenir.

En revanche, le pauvre petit arbuste se trouvait coiffé d'un lambeau protecteur, l'enveloppant et semblant vouloir le défendre...

Jeu profond du hasard! Ce tronçon mutilé, abrité sous une dépouille, avait je ne sais quoi de touchant qui se grava dans mon souvenir. Deux misères se rencontraient là, deux épaves se joignaient pour se compléter. Le même coup de vent, qui avait brutalisé l'arbuste et lacéré le parapluie, les avait poussés l'un vers l'autre, leur donnant tout à coup la valeur du plus profond symbole.

Il en est ainsi, par le monde, des hommes

que le malheur fit se rencontrer. Heureux, ils ne se seraient jamais connus. Mais leurs vies, en s'écroulant, se sont mêlées. Les ruines de leur bonheur, s'appuyant mutuellement, finissent par former, comme les ruines de certains édifices, des groupements plus durables que les murs primitifs.





LE SOULIER

La Seine avait des vagues ! — Au vent frais de janvier, les flots pressés par les flots roulaient leur fière écume et faisaient mine d'escalader les piles des ponts. Pour moi, riverain flâneur, ayant vu vers la mi-août le même fleuve, endormi, au point qu'on ne distinguait plus s'il coulait vers Auteuil ou vers Charenton, un tel mouvement était une fête des yeux.

A la bonne heure, pensais-je, chez nous aussi, en hiver, quand il y a beaucoup d'eau, le vieil Héraclite aurait pu placer son fameux : « On ne descend pas deux fois

dans le même fleuve. » Et cette constatation me remplissait d'aise.

Mais je fus bientôt tiré de ce rêve inoffensif par l'apparition d'un objet flottant sur les eaux. Il arrivait de là-haut, vers les confins de Bercy, point noir d'instant en instant plus gros. Et lorsqu'il me fit l'honneur de passer à portée de ma vue, je distinguai *un vieux soulier*. Mais un soulier, sous un rapport, meilleur que bien des neufs : il était imperméable. La preuve c'est qu'il surnageait obstinément. Il était dans la posture d'un soulier marchant aux pieds d'un homme, le talon tourné vers Ivry, la pointe vers Saint-Cloud, et s'avançait sur les eaux d'une allure fort assurée. — Il montait et descendait, selon le mouvement des vagues. Tantôt faisant de larges enjambées, lorsqu'il traversait le sillage houleux des Bateaux Parisiens ; tantôt sautillant sur les crêtes innombrables des petites vagues saccadées.

Décidément ce soulier m'hypnotisait, et

n'ayant aucune raison, ce jour-là, d'aller vers l'Est plutôt que vers l'Ouest, je me mis à marcher le long des quais dans le même sens que lui. Mais je n'avais pas plutôt fait cent pas qu'il me vint à son sujet une masse d'idées, et je me posai à son endroit les questions les plus contradictoires.

Y a-t-il rien de suggestif comme les vieilles chaussures que l'on rencontre le long des haies et des routes? Elles rappellent les destinées des hommes sur les chemins changeants de la vie. Où sont ceux qui les ont portées? Dorment-ils sous la terre? Ont-ils pour jamais retiré leurs souliers de pèlerins, ou bien usent-ils d'autres semelles sur d'autres sentiers?

Où pouvait bien avoir marché ce soulier-là? Qu'était devenu son camarade? Car les souliers toujours s'en vont par deux, à moins qu'ils ne fassent pendant à une jambe de bois. Avait-il battu le pavé des villes; foulé les sillons derrière la herse et la

charrue ; ou heurté à travers bois la souche des vieux chênes et fait sonner les feuilles mortes dans les lointaines clairières ?

Peut-être, me disais-je, ce soulier, jadis au pied de quelque brave, a-t-il marché au feu, monté à l'assaut ?

Ou bien, par hasard, aurait-il pris de la poudre d'escampette au service d'un fuyard qui le perdait à force de courir? Car enfin il y a souliers et souliers. M'est-il prouvé que celui-là était le soulier d'un honnête homme et non celui d'un chevalier d'industrie, d'un cambrioleur, d'un criminel peut-être, ayant imprimé sa trace suspecte en quelque lieu visité par le juge d'instruction ?

N'importe ; maintenant il s'en allait où vont les savates d'antan, mais par un chemin royal. Il se payait la traversée de Paris, saluait, en passant, Notre-Dame et le Louvre. Ce retraité de la grande mêlée me rendait attentif à ses semblables, les souliers du jour. Sur les quais, sur les ponts, à travers l'immensité parisienne, aux

pieds des vivants affairés, je les voyais cheminer en tout sens ; courir au travail ou au plaisir ; sauter sur le chemin des écoliers, se glisser par les coulisses de la chicane ou de la politique, gémir dans les salles des Pas-Perdus, dans les mornes antichambres où les solliciteurs guettent le bureaucrate, trébucher sur les pelures d'orange, gagner le cimetière, d'une allure dolente, derrière les corbillards sombres.

Et je ne pouvais m'empêcher de me poser cette question : Que restera-t-il de toutes ces courses inquiètes ? La réponse, je la trouvais dans le vieux soulier dépareillé, philosophe sans le savoir, tanné par tous les vents. Il me disait: « Le même sort les attend. Ils ont beau lutter de vitesse et de rang, leur fin est pareille. Talons rouges d'aristocrates, pantoufles de satin brodées d'or, cothurnes et brodequins, bottines de luxe et galoches ferrées, mules du pape et bottes d'empereur ! tout va par le même chemin, poussé par une main invisible et puissante. »

Ces réflexions me rendaient mélancolique. Accablé par le fardeau des vanités humaines et des stériles agitations où nous perdons la vie, je m'accoudai longtemps au parapet d'un pont, suivant des yeux le soulier toujours emporté par le flot. Il m'apparaissait plein d'entrain, lui, comme s'il rêvait de quelque mignon sabot, habitué des sentes fleuries de Normandie, qui bientôt le rejoindrait entre les vertes rives où sautent les poulains. Au surplus, il me semblait absolument indifférent à tout ce que je pouvais penser de lui.

C'est pourtant ce que j'en veux retenir. En ce temps de passions, de calomnies, nul n'est à l'abri du soupçon ; chacun, anxieux, considère ce qu'on pense, dit, écrit sur sa personne. Ne serait-ce pas un bienfait de pouvoir passer par la vie, sans plus se soucier de l'opinion des gens, que le vieux soulier stoïque de la page que je viens de lui consacrer.



III

SONS LOINTAINS



SOUHAITS

— A quoi servent-ils? On serait certes embarrassé de le dire. Leur vanité les rend suspects à certains, désagréables à d'autres. J'en connais qu'ils froissent et choquent positivement. Et ce sentiment ne m'étonne pas. Trop de bonnes raisons le justifient.

Rien n'égale en banalité certains souhaits superficiels et distraits. Ils n'intéressent ni celui qui les reçoit ni celui qui les offre. Nombreux sont les souhaits maladroits, faisant l'effet d'un talon sur la pointe sen-

sible de nos orteils. Il en est de malicieux où l'on a l'air de se moquer de nous; d'intempestifs qui éveillent notre mauvaise humeur, excitent notre chagrin. Joignez-y les souhaits bêtes, hypocrites, intéressés. N'y a-t-il pas largement de quoi nous en dégoûter ?

Mais seraient-ils tout ensemble sincères, intelligents, bienveillants, empreints d'un tact exquis, leur impuissance est notoire. De quel danger ont-ils préservé nos amis ? Quels biens leur ont-ils procurés? Personne croit-il à leur influence?

— Donc, vous allez proposer leur suppression?

— Non pas! je m'en garderai bien.

— Et pourquoi cela ?

— D'abord, et cette raison suffirait, on essayerait en vain de les extirper. Tant qu'il y aura des hommes, ils formeront des souhaits. Nous n'avons pas devant nous une simple convention, mais une des formes de l'esprit. Désirer, espérer, souhaiter, cela

est humain, comme le rire et les larmes. On n'éteindra jamais le rire, jamais on ne tarira la source profonde des pleurs. Et jamais non plus le flot des souhaits ne cessera de couler.

Mais si j'avais le moyen de l'arrêter, je n'en userais pas. Une légion de gens abusent du souhait, cela prouve-t-il qu'il soit mauvais? De quelle bonne chose n'a-t-on pas abusé? S'il fallait supprimer tout ce qui donne lieu à l'abus, il ne resterait plus rien. La création y passerait tout entière.

L'inutilité du souhait le compromet davantage à mes yeux. Mais je me souviens de trésors jetés au rebut pour cause d'inutilité. Est taxé d'inutile tout ce qui n'a aucun but tangible, aucune valeur désignée en chiffres, tout ce qui coûte et ne rapporte rien. La plupart des belles et nobles choses peuvent être, par ce procédé, assimilées aux méchantes futilités. Or, s'il est sage de simplifier l'existence, de retrancher les superfétations, il ne faudrait pas cependant nous faire sa-

crifier la grâce et le charme de la vie sous prétexte d'inutilité. A quoi, par exemple, servent les fleurs? Quelle folie de dépenser de l'argent pour ce qui ne sert ni à se nourrir ni à se vêtir! Et cependant, nous en priverons-nous?

A la cuisine, une botte de navets ou d'asperges est préférable à une gerbe de roses. Mais la rose doit-elle être pour cela bannie de la cité? N'a-t elle pas son rôle aussi?

L'inutilité des souhaits est un peu comme celle des fleurs. Pour rien au monde je ne m'en priverais.

A quoi cela sert-il de dire « bonjour », « bon voyage », ou bien, « bonne nuit » ?

Cela ne rend pas les jours plus beaux, les voyages moins dangereux, la séparation moins triste, et les nuits plus tranquilles. Renoncerons-nous cependant à nous saluer?

Non, le salut est un acte fraternel, un témoignage de bienveillance. On peut mettre un monde de sentiments réconfortants dans

un cordial bonjour. Et quoique beaucoup d'hommes saluent comme parlent les perroquets, je ne cesserai pas de trouver le salut une des hautes manifestations de la sociabilité humaine. Or, si je garde la coutume vénérable de dire bonjour, pourquoi me priver de dire bonne année? Si même ce n'était qu'un bonjour un peu plus impressif, cela conserverait une valeur incontestable. Mais le souhait est un signe d'espérance aussi, une affirmation d'un avenir meilleur.

En dépit des événements contraires et des obscurités de la vie, continuer à nous souhaiter mutuellement une bonne et heureuse année, c'est affirmer le droit imprescriptible de l'espérance et de l'avenir meilleur. Un souhait fait de tout cœur est un acte de foi. L'humanité a besoin de croire et d'espérer. Si elle vit encore, c'est qu'elle croit à la vie. Une confiance obscure la soutient. Est-ce trop de donner une fois par an à cette confiance une occasion

générale de se manifester? Je ne le crois pas. A cause de cette raison, malgré tous les abus déplaisants, je suis pour la vieille habitude des souhaits.

Ami lecteur, qui que tu sois: apprenti de l'existence ou vétéran; favorisé par le bonheur ou visité par les peines; anxieux devant le lendemain ou rassuré; au seuil de deux années, voire même de deux siècles, selon que tu calcules avec le pape ou avec l'empereur, je souhaite que Dieu te mette le cœur en paix.





BONNE VOLONTÉ

Pendant que flambe au foyer la bûche de Noël, laissez-moi parler d'un bien à la fois précieux et rare : la bonne volonté

Elle est d'abord une sorte d'entrain heureux, nous disposant à entreprendre les tâches. Il y a des êtres froids, indifférents que rien n'échauffe et n'émeut. Leur inertie propre les arrête à l'instant précis où vous cessez de les pousser. Vous les appelez, ils ne viennent pas. Vous les piquez, ils ne saignent pas. Ames rétives, empotées, désespoir des hommes d'action,

de tous ceux que la consigne intérieure oblige à propager les idées, à servir les causes, à recruter des défenseurs au droit, des témoins à la vérité, des adversaires à la violence, des sauveurs à la misère.

L'homme de bonne volonté est leur exact contraire : il est prêt. Disons qu'il est sous pression, en permanence, n'attend qu'un signe, ne demande qu'à voler à l'œuvre.

D'autres ont leurs heures. Ils reçoivent les appels à certains moments. Avis au devoir de se présenter quand c'est leur jour. Qu'il se résigne, au besoin, à faire antichambre pour laisser passer la série des conventions, des intérêts et autres solliciteurs de l'attention humaine. Mais ne les réclamez pas en dehors du temps convenu : Monsieur est sorti ; Madame se repose et n'y est pour personne.

L'homme de bonne volonté n'a pas d'heure. Le devoir l'appelle : me voici, répond-il ! Les saisons et la direction du vent ne l'influencent pas. Que la trom-

pette sonne, que le tocsin retentisse, et le voilà debout. Au besoin, il aura du courage à deux heures du matin, tiré du sommeil en sursaut.

Pour certains, avoir fait des efforts est un motif de s'abstenir désormais. Ils n'ont essayé d'agir, semble-t-il, que pour se convaincre qu'il n'y a rien à faire, tant vous les voyez scrupuleux à retenir le souvenir de toute tentative infructueuse. Ils disent : nous connaissons cela, c'est une œuvre impossible, jamais on n'y arrivera ; à quoi bon ?

L'homme de bonne volonté, lui, a pour devise : *recommencer*. Il ne compte pas les échecs, oublie le temps perdu. A ses yeux, les raisons fournies pour abandonner la partie, ne peuvent être que mauvaises. Les bonnes raisons se résument ainsi : revenir à la charge.

Aussi est-il peu d'obstacles résistant à la longue aux hommes de bonne volonté. Grâce à eux, le monde marche. Ils sont

les chevaux du coche : les autres en sont les mouches, et souvent les bâtons dans les roues.

*
* *

Une autre forme de la bonne volonté, c'est la bienveillance.

Elle dit en parlant du prochain : « Qui que tu sois, d'avance je te veux du bien et je veux en penser de toi. Rien, pas même tes pires procédés, ta conduite la plus mauvaise ou la plus impudente, ne me détermineront à te vouloir du mal. Plus tu en feras, plus je devrai le regretter, souhaiter qu'il en soit autrement, t'offrir des moyens de revenir au bien. Je me résignerai devant l'évidence seulement à penser du mal de toi, te faisant bénéficier, dans mon opinion, de tous les doutes. »

La bienveillance est un parti pris. Elle ne s'inspire pas de l'expérience, elle la précède. C'est la préméditation sous sa forme

heureuse, je dirais presque sublime. Je la trouve d'autant plus admirable et plus digne d'être aimée, qu'elle nous montre, hélas! moins souvent son visage. La bienveillance se fait rare, comme les coins de ciel bleu aux jours de brouillard. Nous sommes devenus d'humeur brumeuse. Le prochain, à travers l'atmosphère de lourdes vapeurs qui nous enveloppe, apparaît terne, louche. Nous lui attribuons de noirs desseins, des intentions horribles. Il est capable de tout, cet affreux prochain. Il est menteur, impur, voleur, meurtrier. C'est un loup, un singe, un bouc... et un âne, par-dessus le marché. Turpitude, cruauté, imbécillité, sont les mots qui le peignent le mieux.

— En êtes-vous bien sûr?

Ne nions pas le mal : il n'est que trop évident. Mais pourquoi le grandir par nos pratiques et nos imaginations? Quel intérêt avez-vous à vous attribuer réciproquement toutes les tares du cœur et de l'esprit? Je suis très frappé de la tranquillité avec la-

quelle on s'habitue à traiter de canailles une foule de gens. A l'heure actuelle, chaque moitié de l'humanité croit volontiers l'autre pourrie. Vous trouvez cela gai, d'être la moitié d'un corps en décomposition?

Pas moi. Je réclame plus de preuves pour croire à l'imposture d'un homme que pour croire à sa loyauté. Méfions-nous de la malveillance, elle est mauvaise conseillère. Elle nous fait enterrer les gens qui ne sont pas morts, et traîner des citoyens honorables aux gémonies. Un peu de bienveillance, s'il vous plaît, et de retenue dans les jugements. Faisons crédit à l'humanité. Ne serait-ce pas du même coup faire crédit à Dieu, gravement engagé dans nos affaires. Entre nous, c'est le point qui me rassure. Avec un semblable coactionnaire, il n'y a pas lieu de se déclarer en faillite.

Ne sauriez-vous supposer qu'on se trompe de bonne foi? Allons plus loin : Admettons même que, de bonne foi, on puisse dire du mal de nous. Mêlons au vin furieux de nos

passions, de nos rancunes sectaires, quelques gouttes de bon sens et de bonne volonté. La vie publique ne s'en portera pas plus mal...

Voilà mon rêve, tandis que, symbole d'une année qui jette ses dernières lueurs, la bûche de Noël tombe en cendres au foyer.





PÈLERINAGE

J'ai voulu revoir les frais vallons où je courais, il y a de cela quarante ans. M'y voici. Par la solitude embaumée des prairies, je longe un petit sentier sinueux, le même que jadis. Le ruisseau descend la même pente, sous les saules. Les marguerites et les boutons d'or y reflètent leur image; la truite furtive se dérobe aux regards. Le monde, ici, se fait gracieux et petit. Les Vosges sont devenues de petites collines. Entre leurs ondulations couronnées de pins ou de hêtres, serpentent des vallées à l'ho-

rizon rapproché. Les merles se répondent d'un monticule à l'autre. Une lumière tempérée enveloppe les choses. Le cœur s'apaise, les yeux se reposent. Dans la paix de cette nature que ne trouble aucun cri, où n'apparaît aucune trace de lutte, je me sens accueilli comme un voyageur aimé qui revient au gîte. Et lentement, je pénètre au sanctuaire des souvenirs. Les longues années, la vie changeante, les étapes tristes ou heureuses, faites au loin dans les cités inquiètes, tout cela recule, s'efface, prend je ne sais quel caractère de rêve. Je ne suis pas bien sûr que ce soit moi, celui qu'on connaît là bas, dans la société des hommes et qui a son nom, son œuvre, sa place marquée au champ des ardentes batailles. Ce qui me paraît clair, à l'heure présente, c'est le passé, l'enfance rieuse. En voici le cadre intact. N'est-ce pas toi, vieux hêtre, sous lequel je ramassais des faînes, avec des camarades aux yeux bleus, aux cheveux filasse, tout pareils à ceux, barbouillés de

myrtilles, qui sont assis sur tes racines noueuses? Que dis-je, mais ce sont mes compagnons, cela, je les reconnais bien, et m'étonne de n'être point assis parmi eux. Pourquoi donc me regardent-ils bouche bée comme on regarde un étranger? Ont-ils donc oublié qu'ensemble, les jours où nous avions des souliers, nous nous laissions descendre en glissant sur la pente de ce rocher? Les traces fraîches de nos joyeuses glissades y sont encore.

*
* *

Mais suivons ce vallon. Il conduit au village. Bientôt, au détour du sentier, des maisons apparaîtront, petites, mais coquettes maisons de pauvres gens, et pourtant pittoresques à croquer. Déjà l'on entend chanter les coqs!... Nous allons donc nous revoir, cher petit coin du monde où j'ai vécu les sereines années qui ne connaissent ni le mal, ni la mort, ni le regret du passé, ni

l'angoisse de l'avenir. Nous reverrons les seuils des portes rustiques, et surtout la maison, la demeure d'autrefois, le presbytère et son grand jardin, et sa terrasse où, par les beaux soirs d'été, je me cachais pour adorer la lune.

* * *

Mais quel est ce nuage blanc qui s'élève de la forêt, dans la direction du village? Serait-ce un incendie?... Un sifflet strident me fixe sur son origine et, du coup, m'arrache brutalement à mon doux rêve. L'écho le répète dix fois comme pour dire: Oui, c'est bien cela, c'est bien vrai. L'horrible chose est accomplie, la solitude est déflorée, il y a un chemin de fer par ici.

Je me hâte, je débouche dans la vallée principale et sous mes yeux étonnés passe, long, haletant, barbouillant tout de son épaisse fumée, un train de marchandises.

Quel réveil! Sur la route, j'accoste un

vieux paysan et lui demande, désorienté, où est le presbytère. Du doigt il indique la montagne.

— Mais le presbytère, autrefois, était dans la vallée.

— Oui monsieur, l'ancien. On l'a rasé. Le talus que vous voyez en a recouvert la place.

— Et le jardin?

— Le jardin, c'est ce chantier plein de moellons et de troncs d'arbre.

— Alors, il ne reste plus rien de l'ancienne maison du pasteur?

— Non, tout a disparu.

A ce moment arrive un train de voyageurs. Il s'arrête une minute; j'entends le sifflet du conducteur; des employés crient: Fertig! abfahren!

Fini, en route! c'est bien la devise qui convient à une telle heure! Et reprenant mon chemin, machinalement, je me sens persécuté longtemps encore par ce cri bref et dur: Fertig, abfahren!...

Tout n'est pas fini pourtant. Désormais, pour te voir, maison paternelle, je fermerai les yeux, et je retrouverai ton image fidèle, indélébile, au fond de mon cœur d'enfant.





IMPRESSIONS DE TOUSSAINT

En ce temps enfiévré où les morts vont vite, j'aime la Toussaint. C'est le jour des vaincus, des oubliés, le jour des absents. Il me plaît de voir circuler la foule silencieuse chargée de gerbes de chrysanthèmes et de couronnes d'immortelles. Quelles sont les croyances de tous ces pèlerins de cimetières, de tous ces visiteurs de tombes? La réponse à cette question n'est pas possible. Savons-nous ce qui se passe au plus profond des cœurs? Il y a en chacun de nous des recoins mystérieux que Dieu seul

connaît. Y porter nos jugements serait indiscret et téméraire.

J'ignore si ceux qui pleurent là pleurent sans espérance. Ils apportent de pieux hommages à des mémoires pures. Osent-ils ou non élever leurs yeux vers la lumière immortelle? Je ne sais. Mais leur douleur est sainte, leur respect me touche et m'émeut. Qu'ils le sachent ou non, ils s'élèvent par l'un et par l'autre au-dessus du moment présent, et ce qu'ils font ici repose l'âme du train bruyant, banal et grossier des joies ordinaires, tranche avec avantage sur la grande mêlée des intérêts inférieurs. Pleurer ceux qui dorment c'est se tenir au seuil des choses éternelles, c'est appartenir, ne fût-ce que pour une heure, à ceux que l'utilitarisme brutal a rayés de son livre. Honorer les morts, les vaincus de a vie, dédier nos fleurs aux oubliés, c'est accomplir un acte de spiritualité.

Dans chaque cimetière parisien il y a un monument anonyme. Là vont porter leurs

bouquets, leurs prières ou leurs sanglots ceux qui n'ont pas de tombe. L'on se souvient des morts que la mer a englotis, que le feu a consumés, au point de ne rien laisser subsister d'eux, pas même une poignée de cendres à recueillir dans une urne. L'on va penser aux soldats tombés à l'ennemi, enterrés sous les cieux étrangers, aux colonies, enfants morts pour la mère-patrie et dont souvent le corps n'a même pas été retrouvé. Ces monuments anonymes, où des inconnus se coudoient, courbés sous le même fardeau, ces pierres sous lesquelles personne ne dort, nous rappellent l'autel au Dieu inconnu dont saint Paul parlait aux Athéniens. Saluez-les en passant. Donnez une prière aux disparus, à ceux qui ont péri seuls, au loin, sans adieu, sans sépulture, sans honneurs derniers. Puis, de ces monuments impersonnels de souvenir et de piété, portez vos pas vers le coin des réprouvés. Nos lois l'ont bien restreint, mais il existe

toujours et, moralement, il occupe plus d'espace qu'on ne pense.

Jadis en cet endroit maudit, terre infamante qu'aucune prière n'a consacrée, gisaient les suicidés, les suppliciés et surtout les plus criminels de tous, les hérétiques. Aucun coin de la terre, aucun lieu de dernier repos ne donne à réfléchir autant que celui-là. Les contemporains en ont toujours détourné les yeux. Il y fait froid, les herbes folles et les orties l'envahissent. Il a l'air lugubre des lieux hantés. Pour le Juste du jour, l'homme à la conduite correcte, à la pensée officielle, aux croyances contrôlées et approuvées, ce coin est l'antichambre de l'enfer. De ceux qui dorment là on ne peut pas dire: Heureux les morts qui meurent au Seigneur!

Assieds-toi pourtant dans ce coin, passant, mon frère, et songe un instant. Remue, en esprit, ces cendres.

Parmi les meurtriers, les infâmes, les réprouvés de l'humaine justice, tu y trouve-

ras les champions de l'avenir, les prophètes, les martyrs, les nobles victimes de l'intolérance et du fanatisme. Si tu es fils de Huguenot, tu n'auras pas de peine à retrouver là tes coreligionnaires, tes ancêtres de famille peut-être. Si tu es philosophe, tu y trouveras des collègues. Si tu es chrétien, souviens-toi que le Christ a été mis en croix entre deux larrons. Ainsi toujours et jusque dans la tombe, le monde a confondu les meilleurs et les pires. Cela ne doit pas nous engager seulement à honorer de pures mémoires, méconnues par les contemporains. La leçon doit porter sur le présent.

La justice humaine est essentiellement faillible. Elle innocente des crimes véritables et taxe de criminels des actes, des pensées, des croyances inspirés par la justice et la vérité mêmes. Qui sait si, parmi les catégories d'hommes appréciés par le présent avec sévérité, il n'existe pas des êtres plus justes que leurs juges, meilleurs que leur

époque et dont la condamnation retombera sur nos têtes, dans la postérité? Dans les tombes soignées, honorées, entourées de bénédictions et couvertes de signes de respect, il peut se trouver des voleurs, des meurtriers, des impies. Parmi les pendus, les guillotinés, les forçats morts au bagne et marqués au fer, il peut y avoir, il y a, des héros et des saints. Nul n'a le droit de l'oublier.

Et pour se préserver l'âme de cette poussière de préjugés qu'y déposent, en la ternissant, les coutumes irréfléchies, les opinions courantes, l'injuste et aveugle routine, il est bon d'aller parfois, loin des conflits et des passions du jour, méditer et prier parmi ceux qui dorment. La tombe muette nous donne des leçons que la bouche la plus éloquente ne saurait égaler.





PAQUERETTE

A MON FILS PIERRE

Dans la jeune verdure de ces prés ensoleillés, petite pâquerette, pourquoi ton sourire me fait-il tant de bien ? A peine éclose de l'aube dernière, nous nous rencontrons pour la première fois. Pourquoi donc, fraîche et fragile parure des coteaux printaniers, ai-je pu te trouver cet air familier des vieilles figures amies ?...

Tu me rappelles tes petites sœurs fleurissant sous mes pas d'enfant et que j'allais cueillir avec de gais compagnons d'âge. Pâquerettes délicates aux neigeuses

couronnes, leur vue faisait briller nos yeux, elles emplissaient nos petites mains! De ces yeux, combien dorment dans les tombeaux; de ces mains affairées, combien sont jointes à jamais sur les cœurs immobiles!...

T'en souviens-tu, pâquerette? — Tu t'en souviens, je le sens. La même âme est en toi qui rayonnait au front de tes sœurs; la même main, petites étoiles éphémères, vous alluma, et dans votre frêle beauté tissa une pensée éternelle.

Oh les belles Pâques d'alors! Une lumière surnaturelle enveloppait la terre, baignait les forêts, vibrait à travers les splendeurs blanches des cerisiers fleuris. Ce n'était pas la lumière des autres jours, l'éclat passager d'un soleil matériel : c'était une clarté mystérieuse et céleste, pur reflet émané du monde impérissable.

Les oiseaux chantaient : « *Il est ressuscité!* » les feuilles nouvellement écloses des arbres le chuchotaient entre elles. Tout un carillon de mignonnes clochettes

en résonnait à travers les champs de muguets, et la bonne nouvelle courait et murmurait dans le cristal des ruisseaux. Seule, croulante sous la mousse des années, la vieille croix au bord du sentier persistait, en cette gloire de Pâques, à garder la tristesse du Vendredi Saint. Alors, à ses bras vénérables nous suspendions des guirlandes, pour que tout fût à l'unisson.

Heureux temps! Il est encore. Tu me le rappelles, petite pâquerette, n'est-il pas fait, comme toi, de ce qui renaît toujours Merci de me le dire! Ne laissons pas passer ce beau, ce royal jour de Pâques, sans ouvrir notre cœur à sa lumière, comme s'ouvrent, au matin, les fleurs des champs. Voici deux mille ans que, dans l'ombre où nous sommes, des millions de cœurs se sont réchauffés à ce foyer. Il s'est enrichi en brûlant; sa puissance a grandi de tout le bien qu'il a fait. Pâques! sans les choses renfermées dans ce mot, comme la terre serait désolée!

Nous étions les esclaves de cette reine sombre nommée la mort. Toute vie, toute pensée, toute œuvre lui appartenait. Une fosse noire était creusée sous les pas de l'Espérance. Point de lendemain pour l'innocence écrasée ; pas de jour tardif et réparateur pour la justice expirante ! Le néant disait à l'homme : — « Je t'attends. Tous tes sentiers conduisent à moi. Ta haine et ton amour, tes larmes et tes chants, ta prière et ta foi, tout finira dans la poussière ». — Et nous allions, muets, sous le nuage pesant des fatalités.

Sur ce monde étouffant, une main secourable s'est posée, main d'homme en qui circulait la puissance de Dieu. Elle a contesté au néant son empire, à la mort sa proie; elle a brisé la chape de plomb qui enserrait l'âme humaine, et pratiqué une trouée sur des horizons illimités. Depuis lors, la part de l'ombre a diminué dans le monde. La nuit a reculé. Elle ne reprendra pas le terrain perdu.

Ne nous en laissons pas imposer par l'heure brumeuse où nous passons. Elle prouve une seule chose : certaines façons de vivre diminuent l'espérance et dessèchent la foi. Il n'y a pas de Pâques pour ceux qui sèment sur la chair, ceux dont la vie se passe à s'enterrer sous les vanités, les haines, les souillures, à être leurs propres fossoyeurs. Ceux-là, n'ont peut-être pas tort de penser qu'ils périront tout entiers, car ils ont renoncé à tout ce qui est immortel. Mais ces mornes pensées poussent comme des fleurs morbides sur les débris de nos vies corrompues. L'air pur et la terre saine, la terre de l'Évangile ne les connaissent pas.

Pour prendre part au message de Pâques, il faut avoir porté sa croix, avoir essayé de marcher sur les pas de Jésus, qui dégagent de la lumière. Sans croix, sans sacrifice, sans repentir, sans renoncement aux choses destinées à périr, il n'y a pas de Pâques. Pâques est la couronne de vic-

toire, mais elle demande à être conquise. Avant cette couronne, il y a la bataille, les abnégations, les passages obscurs où l'on doute de son chemin, les abîmes à franchir où la foi seule voit clair. Avant que n'apparaisse à nos yeux cet or pur de la vie impérissable, il est nécessaire de traverser le creuset purificateur.

. . . .

Le Prince de la Vie nous a dit : Regardez les fleurs des champs. Petite Pâquerette, je t'ai regardée, et tu m'as parlé de *Lui*. Tu m'as dit : les choses qui nous font tant souffrir finiront ; un jour les abîmes seront comblés, les blessures bandées, les larmes effacées. Il y aura des Pâques au bout de nos calvaires, des Pâques plus belles encore que ces jours radieux de l'enfance où l'on croyait surprendre, dans la rosée du matin, les traces du ressuscité.





TABLE DES MATIÈRES

II

PAR LES RUES

III

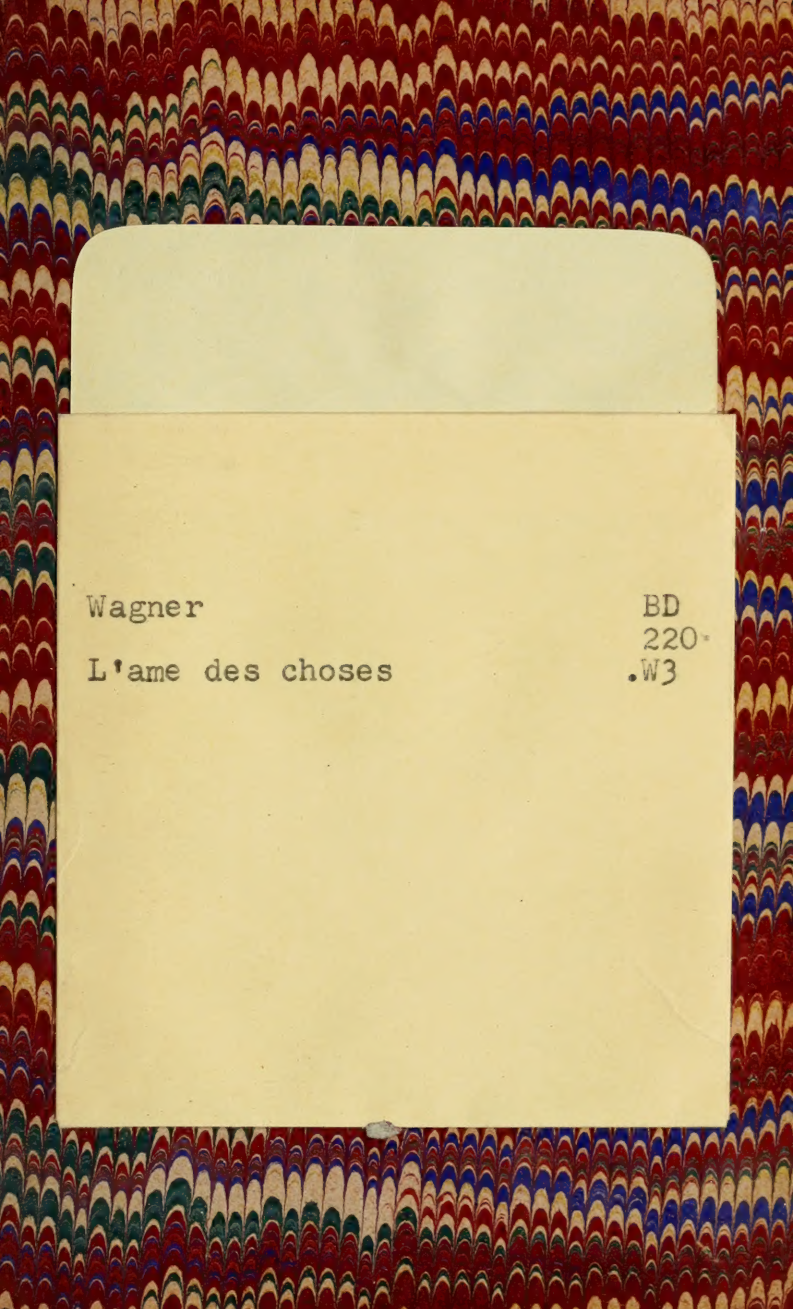
SONS LOINTAINS



IMPRIMERIE ALSACIENNE, ANC^{t} G. FISCHBACH, STRASBOURG. — 31


UNIVERSITY OF




Wagner
L'ame des choses
BD
220
.W3

